

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ.

TOME PREMIER.

LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE.

Cette édition, d'après le procédé D'HERHAN,

SE TROUVE,

A PARIS, chez H. NICOLLE, rue des Petits-Augustins, n° 15;

Et chez A. AUG. RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 42.





Nous sommes tous deux de votre sang; accordez-nous la grace de notre père et de votre fils.

MÉMOIRES

ET AVENTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ

QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,

rue du Pot-de-Fer, n° 14.

1808.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

(1756.)

Cet ouvrage me tomba, l'automne passé, entre les mains, dans un voyage que je fis à l'abbaye de ...., où l'auteur s'est retiré. La curiosité m'y avoit conduit. J'étois bien aise de connoître un homme si digne de compassion par ses malheurs, et si estimable par la fermeté d'ame avec laquelle il les a supportés. Tous ceux qui ont quelque commerce avec les pères ...... ne sauroient ignorer le nom de cet illustre aventurier : je serai néanmoins fidèle à la promesse que je lui ai faite de ne le pas placer à la tête de son histoire. Je ne l'ai

obtenu de lui qu'à cette condition, et l'honneur ne me permet pas d'y manquer. On verra, dans les divers évènements de sa vie, de nouveaux exemples de l'inconstance ordinaire de la fortune, et l'on admirera qu'un homme ait pu trouver assez de ressources dans son courage et dans sa vertu, pour se soutenir parmi tant d'agitations. Une félicité constante, ou des malheurs continuels, sont une épreuve trop équivoque de la grandeur d'ame : on s'accoutume à ce qui dure toujours; et souvent ce qui paroît une marque de vertu n'est qu'un pur effet de l'habitude. Mais lorsqu'on a passé successivement par tous les degrés du bonheur et de l'adversité, lorsqu'on a senti les extrémités du bien et du mal, de la douleur et de la joie, on a fait ses preuves, pour ainsi dire; et ce mélange

distingue véritablement les caractères héroïques, parcequ'il faut autant de force pour soutenir le plaisir avec modération, que pour résister invinciblement à la peine. Au reste, quoique monsieur .... soit encore plein de vie et de santé, on peut dire, sans blesser sa modestie, qu'il a été dans sa jeunesse un des hommes de France les mieux faits et du meilleur air. Je lui ai entendu rendre cette justice par plusieurs personnes qui l'ont connu il y a plus de trente-cinq ans : il est encore, malgré son grand âge, d'une figure très prévenante et du caractère le plus aimable du monde. Si l'on trouve dans cette histoire quelques aventures surprenantes, on doit se souvenir que c'est ce qui les rend dignes d'être communiquées au public. Des évènements communs intéressent trop peu pour mériter d'être écrits. Le

style est simple et naturel, tel qu'on le doit attendre d'une persoune de condition qui s'attache plus à l'exactitude de la vérité qu'aux ornements du langage.

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE ***

LIVRE PREMIER.

Je n'ai aucun intérêt à prévenir le lecteur sur le récit que je vais faire des principaux évènements de ma vie. On lira cette histoire si l'on trouve qu'elle mérite d'être lue. Je n'écris mes malheurs que pour ma propre satisfaction : ainsi je serai content si je retire, pour fruit de mon ouvrage, un peu de tranquillité dans les moments que j'ai dessein d'y employer.

Carminibus quæro miserarum oblivia rerum.
Præmia si studio consequar ista, sat est. *

La naissance et les grands biens ne sont pas toujours des moyens d'être heureux. On peut mener, avec l'un et l'autre, une vie très malheureuse, quand on a le cœur formé d'une certaine

* Ovide.

façon. Je n'expliquerai point aisément ce que j'entends par cette certaine façon dont on peut avoir le cœur formé; mais on le comprendra sans peine en lisant les tristes accidents de ma vie. Je sors d'une maison illustre, et qui a produit de grands hommes. Mes ancêtres étoient établis, depuis plusieurs siècles, dans une province voisine de la France, et qui a passé enfin sous sa domination, après avoir été long-temps sous celle d'Espagne. Ce changement de maître fut embarrassant pour eux. Comme ils avoient des établissements considérables au service du roi d'Espagne, ils se trouvèrent dans la nécessité, ou d'y renoncer, ou de perdre leurs biens qu'ils ne pouvoient conserver en portant les armes contre la France. Mais enfin la fidélité qu'ils crurent devoir à leurs premiers engagements les détermina à devenir tout-à-fait Espagnols. De quatre frères, il n'y eut que le second qui se sentit le cœur français, et qui vint offrir ses services au roi Louis XIV. Il en fut reçu comme il l'espéroit. Dès la première campagne il eut une compagnie de cavalerie. Sa bonne fortune lui procura plusieurs occasions de se distinguer, dont il sut profiter avec tant d'honneur, qu'il se vit bientôt à la tête d'un régiment, avec l'estime de la cour et de toute l'armée. Il continua de servir, pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il vint à songer qu'étant le seul héritier de sa maison dans le royaume, l'amour qu'il devoit à son nom l'obligeoit de ne pas le

laisser éteindre dans sa personne. Cette réflexion lui fit prendre le parti de quitter entièrement le service, et de se retirer dans sa province pour y faire choix d'une épouse. Il sè présenta au roi, et lui apprit, en remettant son emploi, par quels motifs il se déterminoit à la retraite. Louis XIV, plein de cette bonté généreuse qu'il a toujours fait paroître pour les officiers qui l'avoient bien servi, lui permit de vendre son régiment, et d'en tirer tout l'argent qu'il pourroit. Il partit fort satisfait de la cour, et se rendit dans sa province, où il épousa bientôt une personne de qualité et de mérite qui lui apporta un bien considérable. Le sien l'étoit aussi depuis la renonciation volontaire de ses frères. Ainsi il se vit en état de soutenir son nom, et de lui donner un nouveau lustre si le ciel bénissoit son mariage. Il se fit appeler le comte de.......... ; c'est le nom que les aînés de notre maison ont toujours porté; et se voyant un fils dès la première anuée, il lui donna celui de marquis de........, qu'il avoit porté lui-même jusqu'alors. Sa femme eut le malheur de perdre la vie en le mettant au monde. Comme ce fils est mon père, il est nécessaire de m'étendre un peu plus sur ce qui le regarde, parce-que les aventures de sa vie ont été la source de toutes les miennes.

Mon grand-père ne négligea rien pour l'éducation d'un fils si cher, et il eut la satisfaction de le voir répondre à ses espérances. Il l'envoya de bonne

heure à Paris. Ses progrès furent prompts dans toutes les sciences, et particulièrement dans les exercices qui conviennent aux personnes de qualité. Il s'y distingua si glorieusement, que le souvenir s'en conservoit encore à l'académie lorsque j'y fus envoyé au bout de vingt ans. Après s'être formé heureusement pour tout ce qui regarde l'esprit et le corps, il acheva de se polir dans le commerce des plus honnêtes gens de Paris et de la cour. Il passa ainsi quelques années, sans autre occupation que celle de s'instruire et de se donner du plaisir. Heureux s'il eût su profiter de l'estime où il étoit déjà dans le monde! Mais la fortune lui préparoit des obstacles, que tout son mérite ne lui put faire surmonter.

Le comte, charmé d'apprendre par les lettres de ses amis les belles qualités d'un fils qui lui tenoit lieu de tout, ne put résister à l'impatience de le revoir. Il lui écrivit de se rendre promptement près de lui. Le marquis revint, et trouva, en arrivant au château, toute la noblesse voisine, que la nouvelle de son retour y avoit assemblée. Il fut reçu comme on peut se l'imaginer. Son mérite lui gagna d'abord l'estime et l'amitié de tout le monde. Il y avoit, parmi cette noblesse, un gentilhomme attaché particulièrement à mon grand-père. C'étoit un cadet d'une fort bonne maison de Normandie, qui avoit été son lieutenant, lorsqu'il n'étoit encore que capitaine de cavalerie. Un service important, qu'il en avoit

reçu dans une bataille, le lui avoit rendu si cher, qu'il prit soin de sa fortune lorsqu'il fut dans un poste plus élevé. Mais comme il ne put alors satisfaire entièrement l'envie qu'il avoit de lui faire du bien, il lui proposa un autre parti, qui fut de le suivre, lorsqu'il quitta le métier de la guerre, avec parole de lui faire passer dans quelqu'une de ses terres une vie douce et honorable. Le chevalier, qui se trouvoit sans biens, accepta volontiers cette offre; et mon grand-père la remplit d'une manière bien généreuse. Il lui abandonna, pour toute sa vie, le revenu d'une terre qui étoit voisine de celle où il faisoit lui-même sa demeure. Il fit meubler pour lui la maison seigneuriale, qui étoit d'ailleurs en fort bon état. Il ne se borna point là : il l'engagea à prendre une épouse; et ce fut lui-même qui négocia ce mariage, après lui avoir promis que s'il lui venoit des enfants, il en auroit soin comme des siens. Le chevalier en eut deux; mais l'aîné, qui étoit un garçon, mourut dans le premier âge. Il ne lui resta qu'une fille fort aimable, qui avoit seize ou dix-sept ans lorsque mon père revint de Paris.

On s'imagine bien que, parmi ceux qui s'empressèrent de lui faire honneur, le chevalier ne fut pas des plus lents. A peine les premiers jours furent passés, qu'il lui proposa une partie de chasse dans les grandes forêts qui sont le principal bien de notre maison. Son dessein étoit de le ramener par la sienne, où il faisoit préparer un

magnifique souper. Sa fille, qui n'avoit pas encore vu mon père, et qui brûloit d'envie de le voir, sur ce qu'elle avoit appris de son mérite, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit servir à la faire paroître avec avantage. Elle fit plus; elle se mit dans un carrosse avec quelques unes de ses amies, et se fit mener vers le lieu de la chasse, sous prétexte qu'elle vouloit preudre sa part du plaisir. Je ne sais s'il n'entroit pas déjà, dans cet empressement, quelque inclination pour mon père, et quelque désir de lui en inspirer pour elle; mais si ce fut là son dessein, elle y réussit plus promptement qu'elle ne pouvoit l'espérer. Les chasseurs s'étoient dispersés dans la forêt. Le marquis fut un des premiers que le hasard conduisit vers le carrosse. Il l'aborda; et si ses premiers regards lui firent une conquête de la fille du chevalier, il devint lui-même la sienne en un instant. Jamais passion ne fit de plus prompts progrès dans une ame. Je lui ai entendu dire bien des fois qu'il n'avoit rien aimé sérieusement jusqu'alors, et que, se sentant tout d'un coup si excessivement touché, il en avoit frémi, comme par un pressentiment secret des peines que l'amour alloit lui causer. Mais toutes ses réflexions furent trop foibles contre le penchant de son cœur. Il ne trouva, dans toute la soirée, que de nouvelles raisons de s'enflammer davantage, et il sortit de cette maison le plus passionné de tous les hommes.

Qu'il me soit permis de faire quelques réflexions

sur cette première époque de nos infortunes domestiques. C'est un soulagemeut que je ne puis refuser à ma douleur, et que je prie le lecteur de m'accorder quelquefois dans cet ouvrage. Personne n'est plus persuadé que moi de la réalité d'un premier crime, qui a rendu tous les hommes coupables, foibles et malheureux. C'est le fondement du christianisme, et je ne vois rien de mieux établi. Mais si, par un effet de ce premier crime, toutes nos passions sont de nous, et ont leur source dans notre propre cœur, pourquoi ne sommes-nous pas portés également vers tout ce qui en peut être l'objet? J'explique ma pensée. Pourquoi, par exemple, tandis que le penchant général que nous avons pour les femmes n'a qu'un certain degré de force, une passion particulière dont nous sommes atteints tout d'un coup en a-t-elle quelquefois infiniment davantage? Il me semble qu'un sentiment d'amour, qui naît avant la réflexion, ne sauroit avoir plus d'étendue que ce qu'on appelle communément la concupiscence. Or la concupiscence, à l'égard des femmes, n'est que ce penchant général que nous avons pour elles. Je voudrois conclure de là, que les passions extraordinaires, telles que fut celle de mon père, ont quelqu'autre principe, qui se joint au dérèglement causé par le péché d'origine. La Providence les permet, pour des fins qui ne nous sont pas toujours connues, mais qui sont toujours dignes d'elle. Cette pensée n'a rien d'offensant pour la

sainteté de Dieu : car enfin l'amour ne nous rend point criminels, lorsque l'objet est légitime, et qu'il ne fait point négliger ce que nous devons au créateur. Il suivroit seulement de l'opinion que je propose, qu'au lieu de maltraiter un fils qui se trouve atteint tout d'un coup d'une passion excessive, et de le vouloir guérir par la rigueur, un père devroit recourir à des remèdes plus doux, pour éviter les suites funestes que la violence produit presque toujours.

Mon père eût été trop heureux si le sien eût été capable de cette réflexion. Mais l'ambition ne lui permit point de la faire sitôt; et l'on verra qu'il étoit trop tard lorsqu'il la fit. Le chevalier s'aperçut bientôt de ce que le marquis avoit dans le cœur, par l'assiduité de ses visites, et par mille manières tendres, qui trahissent toujours les amants. Il se trouva d'abord dans un grand embarras. Il avoit assez d'expérience pour juger que la passion du jeune homme étoit extrême, et il y trouvoit son compte pour l'intérêt de sa fille; mais il étoit généreux, et l'honneur ne lui permettoit pas d'abuser de la foiblesse du fils de son bienfaiteur. Le parti qu'il prit fut de s'en ouvrir à mon grand-père, et de lui demander de quelle manière il vouloit qu'il se conduisît. Il en reçut une réponse honnête, et telle que la méritoit son désintéressement. Mais la première chose que fit le comte fut de faire appeler son fils, et de lui demander à quoi il pensoit, de s'amuser à faire

l'amour dans un village, lorsqu'il ne devoit penser qu'à se distinguer dans le monde, et à commencer l'ouvrage de sa fortune. Le marquis, sans rien déguiser, lui fit l'aveu de son attachement ; mais il l'assura que l'amour qu'il avoit pour la gloire n'en souffriroit rien, et qu'il espéroit en donner des preuves, s'il vouloit lui procurer de l'emploi pour la première campagne. Cette réponse ne satisfit point le comte ; il voulut absolument qu'en attendant l'ouverture de la campagne, le marquis retournât à Paris. Son dessein étoit de l'éloigner de sa maîtresse. Cet ordre parut si dur au jeune amant, qu'il ne put s'empêcher de témoigner sa répugnance à obéir. Je vois bien ce qui t'arrête, lui dit mon grand-père, qui étoit fort absolu, et même un peu emporté ; ce n'est pas moi, c'est ta maîtresse : mais tu te flattes, si tu crois que j'approuverai ton fol amour, et que je souffrirai que tu l'entretiennes sous mes yeux : en un mot, je te laisse deux partis à prendre, et n'attends pas que je puisse changer ; choisis, de partir dans deux jours, ou de ne plus voir la fille du chevalier.

Un coup de foudre auroit moins abattu le pauvre marquis. Le respect qu'il avoit pour son père l'arrêta quelques moments ; mais sa passion étoit trop forte pour céder. Il fit part de sa douleur à son amante, et il la trouva aussi affligée que lui. Le chevalier, à qui mon grand-père avoit laissé voir qu'il n'approuvoit pas cette passion, avoit

déjà fait défense à sa fille de marquer le moindre retour pour la tendresse du marquis. Les deux amants se vengèrent de cette conduite, qui leur parut une injustice, par des serments réitérés de s'aimer toujours. Cependant le comte fit réflexion que, malgré l'autorité paternelle, il auroit peut-être peine à se faire obéir de son fils. Pour se délivrer de cette inquiétude, il résolut de marier la fille du chevalier, et de lui faire assez de bien pour lui procurer un parti avantageux. Il proposa la chose au chevalier, qui y consentit avec reconnoissance. Il ne fut pas difficile de lui trouver un mari. Les conditions furent acceptées en peu de temps, et le jour marqué pour la cérémonie. Quel fut le désespoir du marquis à cette funeste nouvelle ! Il ne pouvoit être égalé que par celui de sa maîtresse. Ils se virent pour déplorer leur sort ; et se trouvant l'un et l'autre plus aimables que jamais, ils firent de nouveaux serments de s'être toujours fidèles. Cependant quel moyen d'éviter le malheur qui les menaçoit ! Ils crurent qu'il ne leur en restoit plus d'autre que la fuite ; et ils s'y résolurent, dans le dessein de se lier par les nœuds du sacrement lorsqu'ils seroient en sûreté. Dès le même jour, mon père affecta une grande tranquillité, pour réussir mieux dans ses mesures. Il emprunta secrètement des sommes considérables de ses amis et de quelques fermiers ; il s'ouvrit de tout à son valet de chambre, qui étoit un garçon fidèle et de bon sens : il lui donna ordre de faire

secrètement les apprêts nécessaires. Enfin, lorsque tout fut disposé pour son départ, il se mit dans sa chaise, comme s'il n'eût eu dessein que d'aller voir un ami, et il se rendit le soir chez sa maîtresse, qui l'attendoit, comme ils en étoient convenus, et qui s'abandonna à sa conduite pour se sauver ensemble à la faveur de la nuit, et sous les auspices de l'amour.

Ils prirent le chemin de la frontière, qui n'est éloignée que de quelques lieues ; de sorte qu'ils se trouvèrent hors du royaume, lorsque le jour vint les éclairer. Dans un pays qui n'est point sujet aux lois françaises, ils se firent marier sans peine par le curé du premier village où ils s'arrêtèrent. Ils commencèrent alors à vivre en époux : mais comme il importoit au marquis de ne pas demeurer long-temps dans un lieu où il pouvoit être reconnu, ils allèrent droit à N..... grande ville et bien peuplée, dans l'espérance d'y vivre avec plus de liberté. Ils changèrent de nom en arrivant, et se firent appeler monsieur et madame de Montjeu. Après avoir passé quelques jours dans une hôtellerie, ils louèrent un appartement meublé chez un riche négociant, qui avoit encore plus de probité que de richesses, et dont l'amitié fut dans la suite très avantageuse à mon père. Ce fut là qu'ils commencèrent à goûter les douceurs d'un amour tranquille ; et loin que l'habitude de se voir ait jamais pu le diminuer, il ne fit qu'augmenter sans cesse jusqu'à la fin de leur vie. Ma

naissance en fut le premier fruit. Je vins au monde le 7 d'avril 16..... J'y fis mon entrée d'une manière plaisante, et qui mérite d'être rapportée. Ma mère fut saisie si subitement de ses premières douleurs, qu'on n'eut point le temps de faire venir l'accoucheuse. Sa femme de chambre et La Brie, le fidèle valet de mon père, en firent l'office ; mon père lui-même fut obligé d'y prêter quelques secours ; et, grace à leur adresse, ma mère, ni moi, n'en ressentîmes aucun accident fâcheux. Je fus adoré dans notre petite famille. Mon père m'appeloit l'enfant de son amour. Il ne pouvoit me perdre un moment de vue sans inquiétude ; et lorsqu'il étoit à la maison, ses yeux étoient presque toujours attachés sur son épouse et sur son fils.

Quelques mois avant ma naissance, il avoit envoyé La Brie en France pour s'informer secrètement de l'effet que sa fuite avoit produit, et de la disposition où mon grand-père étoit à son égard. La Brie étoit revenu avec les nouvelles les plus affligeantes. Mon grand-père, qui avoit toujours été d'une humeur fort vive, et que son grand âge ne rendoit pas plus modéré, avoit donné des marques furieuses de colère à la première nouvelle du départ et de l'enlèvement. Lorsqu'il fut las de ces témoignages extérieurs d'emportement et de fureur, le ressentiment de son cœur n'en fut pas moindre. Désespéré de voir tous les projets qu'il avoit formés pour la grandeur de sa maison, et

auxquels il avoit tout rapporté depuis son mariage, s'en aller en fumée par la mauvaise conduite de son fils, il entra dans une rage qui ne peut être exprimée; et il protesta à ses amis qu'il souhaitoit, pour mourir content, de pouvoir tuer ce fils ingrat de sa propre main. La première marque qu'il lui donna de sa haine, fut de le déshériter par un acte authentique. Ensuite, pour le mieux punir, il pensa à se remarier, et il jeta les yeux sur une fille assez jolie, qui n'avoit guère plus de dix-huit ans. Il en eut deux enfants, malgré son grand âge. Ces nouvelles chagrinèrent extrêmement mon père. Quoiqu'il se fût assez attendu que la colère du comte ne manqueroit pas d'abord d'éclater, il ne s'étoit pas imaginé qu'il eu pût jamais venir à de telles extrémités, et il avoit toujours fait fond sur le retour de sa tendresse, après ses premiers transports. Il ne pouvoit penser, sans une extrême douleur, qu'il étoit l'objet de toute la haine, et peut-être de la malédiction de celui dont il tenoit la vie. Mille idées effrayantes venoient l'assiéger du côté de l'avenir. Il considéroit quel alloit être le sort de sa femme, de son fils, et peut-être de plusieurs autres enfants, qu'il n'étoit point en état d'entretenir selon leur condition. Il n'avoit lui-même que vingt ans. Où trouver des ressources contre les nécessités d'une longue vie? Ces cruelles inquiétudes l'agitoient si vivement, qu'il n'étoit pas toujours le maître de

les tenir renfermées dans son cœur, et qu'il en paroissoit malgré lui quelque chose sur son visage. Lorsque ma mère s'apercevoit de son trouble, il s'efforçoit de prendre un air plus tranquille, pour lui cacher des peines qu'elle auroit partagées, si elle en eût connu la cause; et il lui reprochoit tendrement de s'alarmer mal à propos. Mais il n'eut point tant de réserve avec un intime ami qu'il s'étoit fait depuis son séjour à N.... C'étoit le négociant chez lequel j'ai dit que nous étions logés. Il s'appeloit monsieur Puget, et mon père se tenoit fort assuré de sa droiture et de sa discrétion. Un jour qu'ils étoient ensemble à la promenade, et que cet honnête homme lui eut demandé le sujet de cette profonde tristesse où il le voyoit souvent, il ne fit pas difficulté de lui raconter son aventure, sans prendre d'autre précaution que de lui cacher son nom et le lieu de sa naissance. Il ne lui déguisa pas même l'embarras où il appréhendoit de tomber, par rapport à sa petite famille, ni tout ce qu'il envisageoit de triste du côté de l'avenir. Ce discours attendrit monsieur Puget, qui avoit le cœur excellent. Il fit des reproches à mon père de ne l'avoir pas jugé plus tôt digne de sa confiance; il témoigna prendre un intérêt sincère à son infortune, et il finit en l'assurant qu'il vouloit partager avec lui ses richesses, qui passoient pour être immenses. Je ne suis point marié, ajouta-t-il, vous me tiendrez lieu d'un

enfant chéri : j'ai assez d'années pour être votre père, et je m'estimerai très heureux, si vous me permettez de vous regarder désormais comme mon fils.

Dans la surprise de l'entendre, mon père fut quelque temps à chercher sa réponse. Enfin il reprit la parole, pour exprimer sa reconnoissance à un ami d'une trempe si rare. Il lui dit que son dessein, en lui exposant l'état de sa fortune, n'avoit point été de s'attirer une marque d'affection si peu commune; que s'il lui demandoit quelque chose, c'étoit seulement de la tendresse, et un peu de compassion pour ses peines : qu'au reste, en se ménageant comme il faisoit depuis son arrivée, il comptoit d'être en état pendant quelques années de ne pas craindre la misère, parcequ'il avoit eu la précaution de recueillir quelque argent avant son départ : qu'il espéroit que le ciel lui feroit naître l'occasion de s'employer à quelque chose, soit à la guerre, où sa naissance et son courage lui pourroient attirer quelque distinction, soit dans quelqu'autre rencontre, qu'il ne prévoyoit point, mais qu'il osoit espérer de la bonté du souverain maître, qui n'abandonne jamais l'innocence malheureuse. Je vois bien, repartit monsieur Puget, que vous ne me jugez pas digne de l'honneur que je vous demandois : je ne m'en plains point, pourvu que vous soyez persuadé que mes offres venoient d'estime et d'amitié.

Voici une autre manière de vous rendre service, que vous goûterez peut-être davantage. Je fais un trafic considérable, qui m'a rendu riche en peu d'années ; il faut que vous preniez part à mon commerce. Ne croyez pas que je veuille faire de vous un marchand. Vous me confierez une partie de votre argent, et vous vous reposerez sur moi du soin de le faire valoir. Une offre de cette nature ne pouvoit être refusée : mon père l'accepta. Il mit entre les mains de monsieur Puget deux mille écus, qui étoient à peu près le tiers de l'argent qui lui restoit. Son bonheur ou plutôt le zèle de son généreux ami fut tel, que dès la première année ces deux mille écus lui en valurent quatre autres mille. Il retira alors les six mille livres, et laissa dans le commerce les douze cents pistoles qu'il avoit gagnées. Elles multiplièrent de telle sorte par les soins de monsieur Puget, qu'un si prompt accroissement ne me parut pas vraisemblable lorsque je fus en âge d'en prendre connoissance ; et j'ai cru jusqu'aujourd'hui, quoique cet illustre négociant nous ait toujours protesté le contraire, qu'il y mettoit du sien lorsqu'il apportoit à mon père des sommes si considérables.

Ce changement dans notre fortune nous en fit mettre aussi dans notre manière de vivre. Le nombre de nos domestiques fut augmenté, et notre table servie avec plus d'ordre et d'abondance. Pour moi, qui commençois à sortir de l'enfance,

on me donna un laquais, qui eut ordre de me suivre en tous lieux. Mon père et ma mère étendirent leurs connoissances dans la ville, et furent reçus avec agrément chez tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction. Ce n'est pas qu'ils n'y fussent déjà connus : car, soit qu'il fût échappé quelque indiscrétion à M. Puget ou à La Brie, soit que leur figure, et certain air que les personnes de distinction ne sauroient déguiser, les eût trahis, ils passoient publiquement dans la ville pour deux jeunes amants d'une naissance illustre, qui avoient été forcés de quitter le royaume par quelque aventure amoureuse. Cette idée ne leur fut pas désavantageuse; elle leur avoit déjà procuré la compassion de tout le monde, lorsqu'une connoissance plus particulière de leur mérite leur en attira l'estime. Nous passions donc la vie assez agréablement : mais nous ne trouvions nulle part plus de plaisir que dans notre propre maison. Mon père avoit une tendresse et des complaisances pour ma mère qui augmentoient tous les jours. Pour moi, j'avois la compagnie de ma sœur, que j'aimois à l'adoration. Elle étoit née un an après moi. Nous étions à peu près de la même grandeur et de la même portée de raison. Il n'y eut peut-être jamais d'amitié si tendre et si parfaite que la nôtre. Je puis dire aussi que nous avions tous deux quelque chose d'aimable, et toute la ville en jugeoit comme nous. Ce n'est pas blesser la

modestie que de me représenter à mon lecteur sous une figure avantageuse, puisque je parle d'un temps fort éloigné. Nous faisions, ma chère sœur et moi, l'admiration de tous ceux qui nous connoissoient. J'ai encore le portrait de mon aimable Julie si bien gravé dans le cœur, depuis plus de trente ans que je l'ai perdue, que je tracerois ici sans peine les charmes de son visage, de sa taille et de son esprit, si ces sortes de descriptions ne convenoient plus à un roman qu'à une histoire sérieuse.

On nous élevoit avec un soin et des attentions incroyables. Mon père s'appliquoit lui-même à nous former les manières et les sentiments, tandis que les meilleurs maîtres nous apprenoient la danse, la musique et l'histoire. J'allois en classe chez les pères jésuites; mais il ne se reposoit pas tellement sur eux de mon instruction, qu'il ne veillât sur mon travail. Il prenoit plaisir à me faire lire en sa présence les épîtres et les satires d'Horace, et les ouvrages philosophiques de Cicéron. C'étoient les auteurs de l'antiquité pour lesquels il avoit le plus d'estime et de goût. Il m'en faisoit remarquer les beautés. Il étendoit leurs pensées par ses réflexions, pour me les imprimer mieux dans l'esprit. Je profitai si bien de ses leçons, que je l'emportai sur tous mes condisciples pendant les cinq ans d'humanité. Quand je fus arrivé à la philosophie, il se chargea de m'enseigner cette partie qu'on nomme la morale.

Il le fit, non pas de cette manière sèche et stérile dont on le fait dans les écoles; mais en me mettant devant les yeux tout ce que la raison, éclairée des lumières du christianisme, fournit de plus propre à former les mœurs, et à nous rendre véritablement sages et heureux. Il voulut que ma sœur fût présente à toutes les leçons qu'il me donna sur cette importante matière, afin qu'elle en pût tirer le même fruit que moi. Elle ne se fit pas presser, parcequ'elle aimoit naturellemeut tout ce qui peut servir à éclairer et à polir l'esprit. Après la philosophie, je fis une année de mathématique, et je finis par-là le cours de mes études.

J'étois alors dans ma dix-septième année, et Julie dans sa seizième. C'étoit l'âge où mon père attendoit impatiemment que nous fussions arrivés, pour exécuter un dessein qu'il méditoit depuis long-temps. Quoiqu'il parût assez tranquille, depuis que le zèle de M. Puget l'avoit mis en état de vivre suivant sa condition, il étoit dévoré dans le fond de l'ame par un chagrin secret qui ne lui laissoit point de repos. Le souvenir d'un père irrité lui revenoit sans cesse à l'esprit ; et il ne pouvoit soutenir cette affligeante idée. Il n'avoit pas manqué d'envoyer La Brie en France tous les six mois, pour s'assurer que mon grand-père étoit encore en vie, et se conserver ainsi l'espérance de rentrer quelque jour dans ses bonnes

graces. Il avoit eu cent fois la pensée de lui écrire, ou de s'aller jeter à ses pieds ; mais la connoissance qu'il avoit de son humeur inflexible, et les terribles excès où le comte s'étoit porté contre lui, l'avoient toujours retenu, dans la crainte de l'aigrir peut-être encore plus par sa présence ou par ses lettres. Lorsqu'il se vit deux enfants, et qu'à mesure que nous avancions en âge, il crut découvrir en nous quelques bonnes qualités, il résolut de nous employer, ma sœur et moi, à sa réconciliation. J'étois, à dix-sept ans, d'une taille assez avantageuse : ma sœur étoit, comme j'ai déjà dit, d'une figure à s'attirer tous les regards. Il nous crut en état d'entrer dans ses desseins ; et il nous prit un jour en particulier pour nous en faire l'ouverture.

Il commença par nous apprendre notre naissance, et le véritable nom de notre maison, que nous avions toujours ignoré. Nous en eûmes une joie extrême ; car l'ignorance où l'on nous tenoit là-dessus nous avoit affligés ; et quoique la curiosité nous eût portés plusieurs fois à en demander quelque chose à mon père, le respect nous avoit toujours retenus. Ensuite il nous raconta l'histoire de son amour, de sa fuite et de son mariage, la colère du comte son père, les suites qu'elle avoit eues, et tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici dans ces mémoires. Il nous communiqua le dessein qu'il avoit de nous envoyer en France,

pour travailler à remettre la paix dans la famille. Enfin il nous demanda si nous n'entreprendrions pas volontiers ce voyage, dont le succès nous devoit être aussi avantageux qu'à lui.

Je répondis qu'ayant un empire absolu sur nous, il ne devoit point douter de notre obéissance, sur-tout pour une entreprise de cette nature, où notre inclination nous porteroit encore plus que ses commandements. Ma sœur fit à peu près la même réponse. C'est assez, reprit-il, en nous embrassant tendrement; je ne me défiois point de votre bon naturel. Vous partirez donc incessamment; je vais faire part à votre mère de notre résolution, et donner ordre qu'on prépare ce qui est nécessaire pour votre départ. Il nous quitta; et nous demeurâmes, Julie et moi, fort satisfaits de tout ce que nous venions d'entendre. Ma mère ne le fut pas tant, lorsqu'elle eut appris notre projet. La tendresse infinie qu'elle avoit pour nous lui faisoit tout craindre d'un voyage qui alloit nous séparer d'elle. Tout ce que nous pûmes lui dire, pour la rassurer, ne diminua point ses craintes; elle trembloit, comme si elle eût prévu une partie du cruel malheur qui devoit nous arriver. Nous ne laissâmes point de partir quelques jours après. Mon père me donna La Brie, en qui il avoit une entière confiance; et je pris avec lui Scoti, qui me servoit depuis plusieurs années. Ma mère donna sa femme de chambre à ma sœur.

Nous nous mîmes dans une berline à quatre chevaux, la femme de chambre avec nous. La Brie et Scoti étoient à cheval.

Nous fîmes la route heureusement, et nous arrivâmes à la belle terre de mon grand-père, après cinq jours de marche. Nous étions convenus, ma sœur et moi, de la manière dont nous nous y prendrions pour l'aborder, et pour découvrir ses sentiments avant que de nous faire connoître. Nous ne jugeâmes point à propos d'aller descendre au château : nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie, d'où j'envoyai Scoti, pour savoir si M. le comte pouvoit recevoir la visite de deux jeunes personnes de qualité qui passoient par ses terres. On lui fit une réponse civile. Nous nous rendîmes aussitôt au château. On nous introduisit dans une salle basse, où nous trouvâmes M. le comte seul. Je fus frappé d'abord de la ressemblance que je crus remarquer entre ses traits et ceux de mon père. Quoiqu'il n'eût guère moins de soixante-dix ans, il étoit encore frais, droit et vigoureux. Nous lui fîmes une révérence fort profonde. Je lui dis que l'honneur que nous avions, ma sœur et moi, d'être connus particulièrement d'une personne qui le touchoit de fort près, nous procuroit celui de lui présenter nos civilités respectueuses ; que devant faire le voyage de France, et ayant offert nos services à M. le marquis de...... il nous avoit chargés de...... Que me dites-vous ?

monsieur, s'écria-t-il en m'interrompant. Mon fils vit-il encore? est-il possible qu'il vive, et que depuis dix-huit ans il ne m'ait pas donné la moindre marque qu'il se souvienne de moi? Ah le fils dénaturé! Me suis-je trompé dans l'opinion que j'ai toujours eue de lui? et n'ai-je pas fait encore trop peu pour punir un tel monstre? Si vous voulez m'obliger, continua-t-il, vous ne me parlerez pas davantage de ce fils ingrat; je l'abandonne à sa mauvaise destinée : ce qui n'empêche point que je ne vous voie chez moi, vous et mademoiselle votre sœur, avec beaucoup de satisfaction, et que je ne sois très sensible à l'honneur que vous me faites.

Je ne m'étois pas attendu, monsieur, repris-je en affectant de l'étonnement, que la commission dont je me suis chargé vous dût être désagréable. C'en sera une bien fâcheuse pour moi, que de rapporter à monsieur votre fils ce que je viens d'entendre de votre bouche. Brûlant, comme je l'ai vu, de se remettre dans vos bonnes graces; il mourra de douleur lorsque cette espérance lui sera ôtée; ou si le ciel lui conserve la vie, ce sera pour en traîner une bien languissante et bien malheureuse. Cependant, monsieur, j'ose dire que monsieur votre fils méritoit un autre sort. Il est inconcevable qu'avec tant de mérite et l'honneur d'être né de vous, il puisse lui manquer quelque chose pour être heureux. C'est un exemple étrange

de la bizarrerie de la fortune ; mais il n'est pas croyable que cela puisse durer. Pour moi, sur ce que je commence à voir aujourd'hui de vos manières généreuses et pleines de bonté, je suis persuadé, monsieur, que la douleur et le respect de M. le marquis vous toucheront à la fin, et que vous ne vous résoudrez jamais à laisser périr du regret de vous avoir offensé un fils si aimable et si vertueux. Je vois bien, monsieur, reprit-il, qu'il vous a imposé par une fausse apparence de vertu : mais sachez que la première et la plus essentielle est de rendre ce qu'on doit aux personnes de qui l'on tient la naissance. Rien ne peut dispenser d'un si juste devoir. Un fils ingrat ne sauroit être qu'un malhonnête homme. Jugez donc du mien, non par quelques qualités superficielles qui peuvent éblouir, mais par l'indigne conduite qu'il continue de tenir à mon égard, après m'avoir causé par sa fuite le plus mortel chagrin qu'un père puisse recevoir.

Je craignis de l'aigrir, en lui répliquant d'une manière qui sentît la contestation. Mon entreprise alloit bien jusque-là ; car il paroissoit assez, par le discours que je viens de rapporter, que ce n'étoit plus tant la fuite de mon père qui lui tenoit au cœur, que son silence obstiné qu'il regardoit comme l'effet d'un mauvais naturel, ou comme une marque de mépris pour sa personne. Je fis cette réflexion sur-le-champ, et je trouvai que

c'étoit déjà beaucoup que sa colère eût changé d'objet. Il m'étoit facile de lui faire perdre cette dernière idée, en lui exposant, selon la vérité, les sentiments de mon père. C'est ce que je crus devoir faire sans attendre davantage. Je commençai donc une peinture vive et touchante de la triste situation du marquis, depuis qu'il avoit eu le malheur de tomber dans sa disgrace. J'exprimai ses agitations, ses inquiétudes, le changement de son humeur, et celui même de sa santé, qui s'affoiblissoit tous les jours. J'appuyai beaucoup sur le soin qu'il avoit eu d'envoyer plus d'une fois, tous les ans, un de ses domestiques en France, sans autre intérêt que celui qu'un amour vraiment filial lui faisoit prendre à la conservation de son père. J'ajoutai que cet amour et ce respect alloient si loin, que l'exhérédation même ne les avoit point altérés : qu'à la vérité il avoit eu des raisons de n'être pas si sensible à ce sujet de peine, parceque la fortune l'avoit assez favorisé pour l'empêcher de craindre la misère ; mais qu'il n'en étoit que plus estimable, d'avoir su conserver de pareils sentiments pour un père dont il se voyoit maltraité, et duquel il pouvoit néanmoins se passer aisément : qu'au reste sa douleur étoit devenue celle de toute sa famille ; qu'il l'avoit communiquée à sa femme et à ses enfants ; que rien n'étoit plus triste que de les entendre accuser la fortune, et se plaindre ensemble du malheur qu'ils avoient de ne pouvoir

passer leurs jours auprès de leur père commun, dont la présence feroit toute leur joie et tout leur bonheur.

Le vieillard m'interrompit encore en cet endroit, et me dit d'un air qui me fit lire dans ses yeux l'agitation de son ame : Il a donc des enfants ? Je me jetai à ses genoux sans tarder plus longtemps, ma sœur fit la même chose : Vous les voyez à vos pieds, lui dis-je, ces enfants affligés de la douleur de leur père, et pleins de leur propre douleur. Nous sommes tous deux de votre sang ; accordez-nous la grace de notre père et de votre fils. Julie ne pouvoit retenir ses larmes ; et je me trouvai le cœur si serré, que je ne pus m'empêcher d'en répandre aussi. Il n'y a point d'expressions qui puissent représenter tout ce qui se passa dans ce tendre moment. Nous nous levâmes pour nous jeter au cou du vieillard, qui paroissoit comme immobile de surprise et de saisissement. Ah ! mes enfants ! s'écria-t-il, en nous embrassant tous deux avec une tendresse admirable, je n'ai jamais senti comme aujourd'hui ce que c'est que la nature. Ah ! que vous m'allez être chers ! Mais vous m'avez causé trop de joie tout d'un coup, et je crains bien de ne la pouvoir soutenir. En disant cela, un ruisseau de larmes couloit le long de ses joues ; et ma sœur et moi nous n'en répandions pas moins. Nous nous assîmes tous deux près de lui : il nous prit à chacun une de nos

mains, qu'il tenoit serrées dans les siennes ; et il voulut que nous lui fissions le récit de tout ce qui étoit arrivé à mon père, depuis leur funeste division. Je priai Julie, qui n'avoit point encore parlé, de lui donner cette satisfaction : elle le fit avec une grace merveilleuse. Nous saluâmes ensuite la belle-mère de mon père, qui étoit une dame de fort bonne mine : mais je découvris aisément, par ses manières contraintes, qu'elle ne nous voyoit pas de bon œil, quoiqu'elle affectât de nous faire mille caresses, pour ne pas déplaire à mon grand-père. Elle nous fit venir ses deux fils, qui nous parurent fort bien élevés. Le cadet sur-tout avoit déjà bien du mérite pour son âge, qui n'étoit que de onze ou douze ans. Cet enfant, par un mouvement de simpathie naturelle, prit tant d'amitié pour moi, qu'il ne pouvoit me quitter un moment. J'en conçus aussi beaucoup pour lui ; et l'on verra, dans la suite de cette histoire, combien son affection me devint avantageuse.

Cependant le château retentissoit de cris de joie et d'étonnement. Les paysans du bourg se joignirent aux domestiques, pour nous donner des témoignages de leur zèle. Ils allumèrent des feux. Ils tirèrent quantité de coups, qui se firent entendre pendant toute la nuit. Notre dessein étoit d'aller voir, dès le lendemain, M. le chevalier....... qui étoit notre grand-père maternel ; mais la nouvelle

de notre arrivée étant allée le soir même jusqu'à lui, il ne put résister à l'impatience de nous voir. Nous fûmes surpris lorsqu'on vint avertir pendant le souper qu'il entroit dans la cour du château. Nous nous levâmes pour aller au devant de lui ; et cette scène fut encore des plus touchantes. Il se mit à table avec nous. Les deux vieillards ne se lassoient point de nous regarder, et de nous faire entrer dans toutes sortes de détails par rapport à mon père et à ma mère. Nous satisfaisions à toutes leurs questions, et nous leur donnions, ma sœur et moi, des marques de respect et de tendresse dont ils paroissoient charmés.

Nous nous retirâmes assez tard. Il n'y a personne qui ne juge qu'après une journée passée si heureusement, et d'ailleurs un peu fatigué du voyage, je ne dusse dormir toute la nuit d'un profond sommeil. Je me mis au lit avec cette espérance ; mais, juste ciel ! dans quel état me trouvai-je bientôt ! Tout ce qu'il y eut jamais de songes affreux et funestes se présentèrent à mon imagination. Je vis une foule de spectres qui m'environnoient. La terre, sur laquelle je marchois, étoit couverte de corps morts et à demi pourris. J'entendis des cris perçants et lugubres, qui me pénétroient d'horreur et de saisissement. Je jetois les yeux de tous côtés ; mais il ne se présentoit rien qui pût me rassurer. J'entrai dans une forêt fort sombre, que j'aperçus devant moi tout

d'un coup : à peine eus-je fait les premiers pas, que mes pieds devinrent immobiles; mes habits se changèrent en écorce, mes mains en branches, en un mot je me vis transformé en nn grand arbre. Je trouvai d'abord quelque consolation dans un sort si bizarre, parcequ'il me sembloit que cette métamorphose me déroberoit aux terribles fantômes qui m'avoient causé tant de frayeur; mais, un moment après, je les vis venir plus affreux que jamais. Ils m'eurent bientôt démêlé parmi les autres arbres; il y en eut un qui monta sur mes brauches, pour les couper avec un fer tranchant. Mes prières ni mes larmes ne purent l'attendrir. Il me donna plusieurs coups, dont il m'abattit autant de branches. Mon sang couloit à grands flots, et je ressentois des douleurs inexprimables. Pendant que je souffrois ce cruel martyre, et que la forêt retentissoit de mes cris, il me sembla que je voyois Julie toute éplorée, qui accouroit à mon secours : mais les spectres ne l'eurent pas plutôt aperçue, qu'ils me quittèrent pour aller vers elle, comme s'ils eussent eu dessein de s'en saisir. Ce fut alors que, ne me possédant plus, je m'agitai si furieusement, que je tombai de mon lit avec assez de violence. Cette chute me réveilla ; et j'eus beaucoup de joie, en reconnoissant que tout ce qui venoit de m'arriver n'étoit qu'uu songe.

Scoti, qui étoit couché dans un cabinet dont

la porte communiquoit à ma chambre, accourut au bruit que je fis en tombant. Il fut tout effrayé de me trouver à terre, mouillé de sueur, et le visage enflammé. Je lui fis allumer du feu, et je m'assis avec ma robe de chambre. Cependant l'affection extrême que j'avois pour ma sœur me fit craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, dont le ciel eût voulu m'avertir pendant mon sommeil. Je courus vite à son appartement, qui n'étoit pas éloigné du mien. Elle s'éveilla au bruit que je fis en ouvrant sa porte; et, m'ayant aperçu, elle me demanda comment je me portois, et pourquoi je m'étois levé si matin. Ah! ma chère sœur, lui dis-je, vous portez-vous bien vous-même? Que vous m'avez causé d'alarmes pendant cette nuit! et que j'ai de joie de vous voir tranquille et en sûreté dans votre lit! Elle voulut savoir ce qui me faisoit tenir ce langage. Je lui racontai mon rêve, dont nous ne fîmes que rire, lorsqu'elle m'eut assuré qu'elle avoit bien passé la nuit, et qu'elle n'avoit pas vu de spectres qui eussent couru après elle. Je ne me remis point au lit, quoiqu'il fût tout au plus trois heures du matin. Je m'occupai à écrire une longue lettre au marquis mon père, par laquelle je lui apprenois l'heureux succès de notre voyage, et je le pressois de se rendre incessamment auprès du vieux comte, qui n'avoit point de plus forte envie que de le revoir. Je chargeai La Brie de ma lettre; et je le fis partir en poste dès qu'il fut jour



afin qu'il pût confirmer de bouche ces agréables nouvelles.

J'allai rendre ensuite mes devoirs au comte et au chevalier, mes deux grand-pères. Je trouvai le premier avec un grand mal de côté, qui l'avoit tourmenté pendant toute la nuit. Il se fit saigner, et il prit quelques remèdes, qui n'empêcherent point que la fièvre ne le saisît l'après-midi. Elle fut néanmoins si légère pendant les huit premiers jours, qu'elle n'étoit point capable de nous alarmer ; mais elle augmenta tout d'un coup si violemment, que le vieillard s'aperçut bien lui-même qu'il lui restoit peu de temps à vivre. La première chose à laquelle il fit attention, fut de révoquer, dans toutes les formes, l'acte par lequel il avoit exclu mon père de sa succession, et de le déclarer son héritier. Il fit venir ensuite son chapelain, auquel il fit sa confession, et reçut de lui les sacrements de l'église. Comme je ne le quittois pas un moment, il me parloit de temps en temps avec beaucoup de tendresse, et il me marquoit sur-tout un extrême regret de s'être privé si long-temps de la satisfaction qu'il auroit pu trouver à vivre en bonne intelligence avec le marquis. Il défendit absolument qu'on l'envoyât chercher pour recevoir ses derniers soupirs ; et la raison qu'il en apportoit, c'est que se sentant trop proche de la mort pour espérer que le marquis pût le trouver en vie à son arrivée, il ne

vouloit point lui donner la fatigue d'un voyage inutile, ni l'affliger trop en lui apprenant tout d'un coup la perte qu'il alloit faire. Effectivement, il s'affoiblit si fort vers le soir du neuvième jour de sa maladie, qu'il ne put résister à un furieux redoublement qui lui survint pendant la nuit. Il mourut, après nous avoir donné sa bénédiction à Julie et à moi.

Cette perte imprévue nous affligea sensiblement ; mais nous étions touchés sur-tout de la douleur que nous savions qu'elle causeroit à mon père. Le même jour, comme nous nous entretenions là-dessus, on m'apporta une lettre de lui, par laquelle il me marquoit que l'unique raison qui l'eût empêché de partir, après avoir reçu la mienne, étoit une maladie considérable, survenue à ma mère depuis notre départ; qu'il avoit appréhendé de la perdre, et qu'elle n'étoit point encore hors de danger. Cette nouvelle me jeta dans une extrême inquiétude. Je me trouvois partagé entre l'obligation de rendre les derniers devoirs à mon grand-père, qui venoit de mourir, et celle d'aller consoler mon père, et contribuer de tout mon pouvoir à la guérison de ma mère. J'appris qu'il y avoit deux lettres du marquis avec celle qui étoit pour moi; l'une pour le feu comte, et l'autre pour mon grand-père le chevalier. J'allai prendre conseil du second, qui étoit déjà instruit de la maladie de sa fille par la lettre

qu'il venoit de recevoir. Il prévint la demande que j'allois lui faire : Je vais partir en poste, me dit-il, pour me rendre auprès de ma fille ; vous me suivrez si vous voulez dans quelques jours ; mais il faut auparavant que vous fassiez les funérailles de monsieur le comte. Il partit sur-le-champ. Nous demeurâmes encore trois jours au château, occupés de l'appareil funèbre, et des visites de toute la noblesse du pays.

Nous ne fîmes pas plutôt libres, que nous nous mîmes dans notre berline, avec une grande impatience de revoir ce que nous avions de plus cher au monde. Nous n'étions plus de cette humeur gaie, ni dans cette disposition à la joie que nous avions apportée en venant. La mort de mon grand-père, qui venoit d'expirer à nos yeux, et la pensée du péril où se trouvoit ma mère, nous jetèrent dans un abattement dont tous nos entretiens se ressentirent. Julie pensoit d'une manière fort juste, et s'exprimoit avec une douceur et un agrément infinis. Mais tous les efforts que nous fîmes pour surmonter notre mélancolie, dans l'espoir de trouver la marquise en meilleur état à notre arrivée, furent inutiles. La conversation retomboit toujours sur des sujets tristes et affligeants. Nous dîmes les choses les plus touchantes du monde sur la mort, sur le peu de raison qu'on a de compter sur la vie, et sur la vanité de tout ce qu'on appelle les biens et les plaisirs de la terre. Je me souviens

que ma chère sœur me disoit : Mais pourquoi regarder la mort comme une chose si terrible ? Ne devroit-on pas se rendre justice, et considérer qu'étant mortels par nature, il n'y a pas plus de raison de s'affliger de la nécessité de mourir, que de mille autres nécessités auxquelles on est assujetti ? C'est notre sort ; nous sommes nés à cette condition-là Pour moi, je suis jeune et d'assez bonne maison, continua-t-elle, on me dit tous les jours que j'ai de l'esprit, et que je suis belle ; voilà bien des raisons qui pourroient m'attacher à la vie : avec tout cela, j'ai pour elle une indifférence qui n'est pas croyable. Je consentirois de bon cœur à la perdre aujourd'hui, ou si j'emportois quelque regret, ce seroit, ajouta-t-elle en me regardant tendrement, de laisser après moi mon cher frère, à qui je suis bien sûre que ma mort causeroit un peu de douleur. Mon Dieu, ma chère Julie, lui répondis-je d'un air chagrin, parlons tant qu'il vous plaira de la mort en général ; mais n'entrons point dans des applications si tristes et si désolantes. Si vous êtes persuadée, comme vous devez l'être, que votre mort me jetteroit dans un affreux désespoir, et qu'elle seroit sans doute suivie de la mienne, il faut que vous ne m'aimiez guère, pour prendre plaisir à me troubler par des images si funestes. Aimez la vie pour l'amour de moi, si vous ne l'aimez pas pour vous-même. Elle consentit là-dessus à nous entretenir de choses moins sérieuses ;

mais cela ne duroit guère, et nous en revenions à notre triste morale, presque sans nous en apercevoir. Hélas! n'étoit-ce pas un présage du malheur qui nous menaçoit? Et si le plus cruel de tous les destins ne m'eût pas rendu aveugle, au moment de ma perte, n'y aurois-je pas assez fait d'attention pour la prévenir? Mais il étoit arrêté que je serois un jour le plus infortuné de tous les hommes, et je touchois à l'instant fatal où mes malheurs devoient commencer.

Les premiers jours de notre voyage se passèrent donc fort tristement. Nous mangions peu, quoique nous trouvassions de quoi faire bonne chère dans les hôtelleries qui sont sur la route. J'eus encore, pendant ces deux jours, mille songes effrayants qui troublèrent mon sommeil. Si je parois trop exact à rapporter jusqu'à mes songes, ce n'est pas que j'en veuille conclure qu'ils aient un rapport nécessaire avec les choses qui doivent nous arriver; mais on me permettra de croire du moins que le ciel peut s'en servir, pour nous donner une manière d'avertissement à l'approche de certains malheurs. Quoi qu'il en soit, comme nous avions toujours marché grand train, nous étions déjà fort avancés le troisième jour, et nous comptions d'arriver le soir chez nous, lorsque notre carrosse fut arrêté dans un bois par six hommes masqués et montés sur de bons chevaux. Je ne les aperçus pas d'abord; mais ayant entendu la voix de Scoti,

qui leur disoit : Eh ! messieurs, à qui en voulez-vous? je mis la tête à la portière, et je vis un de ces scélérats qui l'avoit surpris, et qui lui tenoit le pistolet appuyé sur la poitrine. Deux autres arrêtoient le cocher ; et les trois derniers s'avancèrent aussitôt vers moi, en criant : Pied à terre, monsieur, pied à terre. Je n'avois point d'autres armes que mon épée : cependant je ne balançai point à descendre, après avoir recommandé à ma sœur de ne point se montrer. Je leur dis honnêtement : Est-ce mon argent, messieurs, que vous demandez? Je vais vous le donner sans difficulté? Non, répondit l'un d'eux, qui paroissoit le plus considéré dans la troupe ; on ne vous demande point votre argent, on en a même à vous offrir, si vous en aviez besoin : mais mademoiselle votre sœur n'est-elle point dans ce carrosse? En achevant de parler, il descendit de cheval, et voulut s'approcher de la portière. Je l'arrêtai par le bras. Que prétendez-vous faire, lui dis-je tout transporté? vous aurez ma vie, ou vous n'avancerez pas. J'avois l'épée nue à la main, et je le menaçois de la pointe : mais il me répondit sans s'émouvoir : Monsieur, vous n'y gagnerez rien. Songez que la partie n'est pas égale ; et là-dessus il voulut prendre ma sœur par la main, pour la faire descendre. Elle la retira, en jetant un grand cri. Pour moi, je perdis le jugement à cette vue ; et ne suivant plus que ma fureur, j'allongeai un grand coup à ce scélérat, qui

retira le corps assez promptement pour n'avoir que le bras percé. Un brutal de la troupe, voyant son maître blessé, me tira sur-le-champ un coup de pistolet ; mais par le plus étrange de tous les malheurs, au lieu de me tuer, comme il le devoit, ne m'ayant tiré qu'à dix pas, la balle frisa ma tête, perça la berline, et s'en fut atteindre la trop malheureuse Julie deux doigts au-dessous du sein. Elle s'écria qu'elle étoit blessée, et elle se laissa tomber sur la femme de chambre. J'oubliai tout autre intérêt que celui de sa vie. Je la pris aussitôt entre mes bras. Je la mis à terre pour chercher sa blessure. Ses cruels assassins voulurent lui donner du secours : elle les repoussa avec horreur ; et, fixant ses yeux sur les miens, elle me dit d'une voix mourante : Je suis blessée mortellement. Je sens que je n'ai plus qu'un moment à vivre. C'est Dieu qui me sauve l'honneur. Priez-le, mon cher frère, qu'il ait pitié de mon ame ; et n'oubliez jamais une sœur qui vous aime plus que soi-même. Un instant après elle poussa un grand soupir, qui fut le dernier de sa vie. Les scélérats, qui venoient de la lui arracher, remontèrent à cheval dès qu'il la virent expirer, et se sauvèrent à toute bride au travers de la forêt. Il y en eut un qui s'écria en s'éloignant : Ah ! que je suis malheureux ! Il fut entendu de Scoti, qui me l'a dit depuis : car pour moi, j'étois hors d'état de rien entendre, étant tombé tout de mon long sans connoissance, lorsque je crus reconnoître que ma sœur ne vivoit plus.

Il est impossible que je décrive ici tout ce qui se passa dans mon ame, et quels furent les excès de ma douleur, lorsqu'étant revenu à moi par le secours de mes gens, j'aperçus le corps pâle et sanglant de ma chère sœur à mes pieds : j'ai eu assez de force pour soutenir de si cruels déchiremens sans mourir, mais je n'ai point assez d'éloquence pour les exprimer. Je fus quelque temps sans pouvoir prononcer une parole. Je levois les yeux en tremblant, pour demander justice au ciel, qui étoit témoin d'un si tragique spectacle. Je pris le corps dans mes bras ; et lorsque je pus ouvrir la bouche j'appelois Julie par son nom, ne pouvant me persuader que je l'eusse perdue tout-à-fait. Je lui parlois, comme si elle eût été en état de m'entendre. Mais hélas ! ma chère et trop aimable Julie ne vivoit plus, sa belle ame étoit déjà dans le sein de Dieu : car où seroit-elle allée avec tant d'innocence et de vertu ?

Cependant Scoti, qui m'étoit extrêmement affectionné, me supplioit avec larmes de remonter dans la berline, pour gagner promptement un gros bourg qui étoit à deux petites lieues de l'endroit où nous étions. Je remontai, sans quitter ma sœur, que je tins toujours sur mes genoux. Lorsque nous fûmes descendus dans une hôtellerie du bourg, je la fis déshabiller par sa femme de chambre, et je la fis coucher dans un lit : car quoique je n'eusse guère de raison de croire qu'elle fût en vie, je me flattois néanmoins d'un

reste d'espérance, sur ce que je lui trouvois encore un peu de chaleur. J'envoyai querir sur-le-champ le curé et le chirurgien du bourg. Ils vinrent aussitôt; mais ce fut pour confirmer mon malheur, en m'assurant qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Le curé avoit beaucoup de piété et de bon sens; il fut surpris, et même effrayé du désespoir où il me vit. Il s'approcha de moi, et me tint d'abord quelques discours de consolation que je n'écoutai point. Il continua sans se rebuter : mais voyant qu'il perdoit ses peines, et craignant que le désordre de ma raison n'aboutît à quelque chose de funeste, il me prit adroitement par un autre intérêt que le mien. Je ne suis pas surpris, monsieur, me dit-il, que vous regrettiez si amèrement mademoiselle votre sœur; je viens d'apprendre qu'elle étoit infiniment aimable. Mais si vous l'aimiez d'une sincère affection, comment pouvez-vous l'abandonner, lorsqu'elle a le plus de besoin de vous? Croyez-vous lui être bon à quelque chose par vos larmes? Elle est devant un juge, aux yeux duquel tous vos cris et tous vos regrets sont comptés pour rien. Il faut de la piété de votre part, et des prières ferventes pour attirer sur elle la miséricorde de ce juge redoutable. Voilà de quoi vous devriez vous occuper, si vous avez quelque sentiment de religion, et une véritable tendresse pour la personne que vous regrettez. Pour moi, je m'offre à conjurer le ciel avec vous de lui être favorable. C'est la meilleure marque

que je puisse vous donner de la part que je prends à votre perte.

Ce discours fit quelque impression sur moi. J'avois reçu une éducation chrétienne, et j'étois bien instruit des devoirs de la religion. Je pensai qu'effectivement ma sœur pouvoit avoir besoin de quelques prières : je me souvins même qu'elle me l'avoit demandé en grace en expirant. Je consentis donc à la proposition du curé, et je lui demandai s'il étoit seul de sa profession dans le bourg. Il me dit qu'il feroit venir son vicaire ; et que si je voulois plus de monde, il y avoit près de là un couvent de récollets assez considérable. Je le priai d'en envoyer chercher deux. Le père gardien vint avec son compagnon ; de sorte qu'ils se trouvèrent quatre à prier Dieu pendant toute la nuit près de ma sœur. Je la passai moi-même à genoux avec eux, les interrompant à tous moments par mes soupirs et mes sanglots.

Le lendemain il me vint un médecin et deux chirurgiens, que j'avois envoyé chercher dans la ville la plus voisine, avec des parfums, et tout ce qui étoit nécessaire pour embaumer le corps. Je le fis mettre dans un cercueil de fer blanc, n'en pouvant avoir un de plomb ; et je fis couvrir ce cercueil d'un bois léger, que je fis revêtir de velours noir. Tout cela s'exécuta si lentement, que je fus obligé de passer, dans cet endroit, le reste du jour et la nuit suivante. Je la passai comme j'avois fait la première, c'est-à-dire en prières

avec les quatre prêtres, n'ayant pris ni sommeil ni nourriture depuis deux jours; ce qui me rendoit méconnoissable. Je me disposai à partir le troisième jour au matin; mais je me trouvai dans un embarras extrême, lorsque je vins à songer de quelle manière j'apprendrois mon malheur à mon père et à ma mère. Il n'y avoit pas moyen de différer davantage, car je leur avois écrit, la veille de notre départ; et je jugeois bien que, ne nous voyant point arriver, ils étoient déjà dans l'inquiétude. Cependant je ne pouvois me résoudre à leur aller offrir un aussi mortel spectacle que celui de ma sœur ensevelie. Cette pensée, jointe à ma douleur, me causa une fièvre violente. Mais j'étois peu touché de mes propres maux. Je priai le père gardien des récollets de prendre le devant, pour préparer mon père à de si tristes nouvelles. Je lui fis donner un cheval, afin qu'il pût aller plus vite. Pour moi je me mis dans ma berline, auprès du cercueil, sur lequel j'eus la tête et les mains continuellement appuyées.

Lorsque je fus arrivé près de la ville, je mis pied à terre dans un petit village, où j'avois dit au père gardien de venir me rejoindre. Je le vis bientôt paroître. Mais il n'étoit pas seul; le marquis mon père étoit avec lui. Aussitôt que je l'eus aperçu, je marchai douze ou quinze pas au devant de lui, et je me jetai à ses pieds, en poussant un cri pitoyable. Il m'embrassa en versant un torrent de larmes, sans pouvoir prononcer un

seul mot. Mais il fut bien surpris, lorsqu'il vit qu'au lieu de me relever, je demeurai sur la terre sans connoissance et sans sentiment. C'étoit un évanouissement, dont on eut assez de peine à me faire revenir. Nous entrâmes dans l'hôtellerie où je m'étois arrêté. La première chose que fit mon père fut de se mettre à genoux devant le crucifix qui étoit sur le cercueil, et de lui adresser sa prière d'un ton capable d'attendrir les plus durs. Il me dit ensuite qu'il avoit appris du père gardien que je n'avois pas pris de nourriture depuis trois jours; qu'il n'étoit pas content de moi, et qu'il m'ordonnoit de prendre quelque chose à l'heure même. J'obéis sans répliquer. Nous prîmes, avant que de partir, quelques mesures pour conduire le cercueil dans un couvent de religieuses, où il demeura quelque temps en dépôt, jusqu'à ce qu'il fût porté en France, dans le tombeau de nos ancêtres. Qui pourroit s'imaginer tout ce que je souffris lorsqu'il fallut abandonner ce précieux cercueil, dans lequel il me sembloit que la moitié de moi-même étoit renfermée.

Cependant la marquise étoit dangereusement malade. On se garda bien de l'informer de la mort de sa fille, et de l'état où j'étois réduit moi-même; car ma fièvre continuoit toujours avec beaucoup de violence. On ne lui parla pas même de mon arrivée. Mais il étoit impossible que l'état des choses lui fût caché long-temps. J'ai déjà dit que nous lui avions écrit lorsque nous nous étions mis

en chemin, et elle nous attendoit avec la dernière impatience. Lorsqu'elle vit, au bout de quelques jours, que nous ne paroissions point, elle tomba dans des alarmes qui augmentèrent beaucoup son mal. Mon père tachoit de la rassurer par des raisons inventées, auxquelles il attribuoit notre retardement. Il lui dit que j'étois tombé malade en chemin; mais que c'étoit une maladie légère, dont il n'y avoit rien à redouter. Il contrefit même l'écriture de ma sœur, pour la tromper plus sûrement, et il lui montra des lettres qu'il feignoit d'avoir reçues de nous. Cet artifice lui réussit pendant quelque temps; mais elle ne commença pas plutôt à se porter un peu mieux, qu'elle voulut monter en carrosse, pour se rendre dans l'endroit où on lui avoit dit que j'étois demeuré malade. En vain trouva-t-on de nouveaux prétextes pour l'en détourner; elle persista si absolument dans cette résolution, qu'on n'eut plus d'autre parti à prendre que de lui découvrir nos malheurs tels qu'ils étoient. Mon père s'acquitta lui-même de ce triste office. Il prit la chose de fort loin, de peur qu'elle ne se trouvât trop saisie tout d'un coup. Mais qu'il est difficile d'en imposer à une mère tendre et passionnée pour ses enfants! Elle n'eut pas besoin de tout entendre, pour concevoir de quoi il étoit question. Le lecteur me pardonnera, si je n'entreprends point de rapporter l'effet que cet affreux récit fit sur elle. Il y a des choses qu'il vaut mieux supprimer tout-à-fait,

que de les décrire imparfaitement. L'infortunée marquise retomba dans sa maladie, pour n'en revenir jamais. Elle appela tant de fois la mort à son secours, qu'elle mourut effectivement dix jours après, avec le nom de sa chère fille à la bouche.

LIVRE II.

Mon père, consterné de cette triple perte, fut long-temps incapable de consolation. Il se retira chez les pères de l'Oratoire, dans le dessein de renoncer absolument au monde. Mes prières, mes raisons, mes pleurs, ne purent changer cette terrible résolution : l'unique adoucissement auquel il consentit, fut de retourner en France, pour quelque temps, dans les terres qui lui appartenoient depuis la mort de mon grand-père. J'espérois que cette diversion, qu'il feroit à sa douleur, pourroit insensiblement la lui faire oublier.

Nous partîmes ensemble, trois mois après la mort de ma mère. Nous fîmes transporter avec nous les deux corps, pour être inhumés avec nos aïeux. Ce spectacle nous fit passer le voyage bien tristement. Enfin nous arrivâmes en des lieux où, contre mon espérance, tout ne servit qu'à renouveler la tristesse de mon père. Que ne dit-il point à la vue de cette forêt fatale où sa passion avoit commencé? Ce souvenir me touche encore. Il refusa toute sorte de visites, pendant six semaines qu'il demeura dans son château : il les employa à la prière et à divers exercices de religion, se réservant à peine quelques moments pour mettre ordre à ses affaires, et pour m'assurer

sa succession. Enfin, lorsqu'il crut avoir assez fait pour moi, il me fit appeler dans sa chambre, et me tint ce discours, qui fit trop d'impression sur mon ame, pour qu'il en puisse jamais être effacé : Si vous avez fait attention à ma conduite, mon fils, depuis que j'ai perdu votre mère et votre sœur, vous avez dû remarquer que cette perte m'a changé tout entier. Je suis mort avec elles, car elles ont emporté la moitié de moi-même, et ce qui me reste de vie ne mérite plus d'en porter le nom. Mettez-moi donc aussi au rang des personnes chères qui vous manquent : accoutumez-vous à cette idée, pour vous préparer à la perte réelle que vous allez faire bientôt de moi. Je vous préviens, parceque je connois votre tendresse. Je suis certain que vous ne me perdrez pas sans douleur; et le ciel sait aussi que vous êtes l'unique chose que j'excepte de l'indifférence et du mépris que j'ai pour tous les biens du monde. Vous serez toujours mon cher fils, malgré notre séparation; mon cœur est encore capable de ce tendre sentiment. Mon dessein est d'entrer chez les Chartreux. N'allez point le combattre, et n'espérez point de le pouvoir détruire. J'ai mis ordre à mes affaires, et j'ai disposé de tous mes biens en votre faveur. Jouissez-en long-temps. Soyez plus heureux que moi. Adieu. Je vous défends de me répondre; vous m'attendririez trop.

Je me jetai à ses genoux pour l'arrêter : il m'embrassa dans cette situation, en laissant tomber

quelques larmes, et sortit aussitôt en feignant de ne point entendre mille choses touchantes que la douleur me faisoit dire. Quoique je ne doutasse point de la sincérité de sa résolution, et que je fusse extrêmement affligé de ne pouvoir en arrêter l'effet, j'étois bien éloigné de penser qu'il dût l'exécuter sitôt. Je fus plus surpris que je ne le puis dire, lorsque j'appris le lendemain à mon réveil qu'il étoit parti sur les trois heures du matin pour se rendre à N...... C'est une chartreuse qui est située à une lieue et demie de chez nous. La Brie entra dans ma chambre à sept heures. Je dormois encore : il m'éveilla, et me dit en pleurant : Ah ! monsieur, quelle nouvelle je viens vous apprendre ! mon maître est allé se faire chartreux. Je l'y ai conduit moi-même ce matin. En arrivant au monastère, il m'a ordonné de revenir ici promptement, et de vous remettre cette clef, qui est celle de son cabinet.

Un coup de foudre m'auroit moins abattu que cette courte harangue. Je me jetai hors du lit sans répondre ; et me donnant à peine le temps de m'habiller, je pris le chemin de la chartreuse, dans la même chaise dont mon père s'étoit servi. Je demandai qu'on me fît parler à lui. On me répondit qu'on l'alloit avertir. Je demeurai à la porte plus d'un quart d'heure, sans voir paroître personne. Mon impatience étoit si grande, que je l'aurois enfoncée si j'en eusse eu la force. Enfin je la vis ouvrir, et ce fut le père

prieur qui se présenta à mes yeux. Eh quoi ! mon père, lui dis-je avec un air d'indignation, est-ce un homme comme moi qu'on laisse une heure dehors sans répondre ? Le père m'assura, d'un air fort doux, qu'il avoit ignoré que je fusse dehors, et que c'étoit la faute du portier, qui, peut-être un peu effrayé de la vivacité avec laquelle je lui avois parlé, s'étoit retiré sans m'avoir introduit dans la maison. L'excuse étoit assez vraisemblable, d'autant plus que j'étois à la porte intérieure du monastère, qui n'étoit qu'un grillage de fer, au travers duquel le portier m'avoit parlé. Je ne laissai pas de reprendre avec chaleur : Mais, mon père, ce n'est pas vous qu'il falloit avertir ; je demande monsieur le marquis : me sera-t-il permis de lui parler ? Je suis fâché, monsieur, me dit le père, de ne pouvoir vous procurer cette satisfaction. Monsieur le marquis est résolu de ne voir personne pendant tout le temps du noviciat. Il m'a chargé de vous dire qu'il vous aime plus que jamais ; mais qu'il souhaite aussi que vous lui donniez un témoignage d'amour et de respect, en le laissant tranquille du moins cette année. Cette réponse me mit presque en fureur. Quoi ! m'écriai-je, vous osez me refuser de voir mon père ! Je le verrai malgré vous. C'est par vos conseils qu'il a pris la résolution d'entrer ici ; vous l'avez séduit, et vous voulez le retenir par vos artifices. J'ajoutai quantité d'autres choses de même nature, auxquelles le

père prieur n'opposa que le silence et beaucoup de modestie. J'eus quelque honte de traiter si mal un homme qui le méritoit si peu. Je lui dis plus doucement : Est-il possible que je sois privé de la vue de mon père, et qu'il m'impose lui-même un ordre si cruel ! Allez le conjurer de ma part d'en user moins durement avec moi. Qu'il m'apprenne du moins par où j'ai mérité son mépris ou sa haine. J'irai volontiers, répondit le père ; mais je vous assure déjà que ce n'est ni haine ni mépris qui l'empêche de vous voir.

J'attendis le retour du père prieur avec beaucoup d'agitation. Il revint au bout d'une demi-heure, chargé d'une lettre qu'il me présenta sans parler. Il m'est aisé de la transcrire ici, puisque je la conserve encore.

« Si c'est pour me détourner de mon dessein « que vous avez tant d'impatience de me voir, « c'est une espérance à laquelle il faut que vous « renonciez absolument. J'ai fait à Dieu le sacri-« fice de ma vie ; il n'y a point de considération « humaine qui puisse me le faire rétracter. Si « c'est pour me marquer votre tendresse et votre « attachement, je vous tiens compte, mon cher « fils, de ce témoignage d'affection, et je vous « assure que votre souvenir ne laissera pas de « tenir toujours place dans un cœur que la reli-« gion et la douleur occuperont désormais tout « entier. Accordez-moi ce que le père prieur vous

« a demandé de ma part. Ce n'est que pour un « an. Je vous conseille de l'aller passer à Paris, « pour achever de vous former à l'académie. Ne « m'oubliez pas; mais pensez à moi sans vous « affliger. Pourquoi vous affligeriez-vous? S'il « me reste quelque douceur à espérer sur la terre, « ce n'est que dans la solitude que je la puis trou- « ver. Ah! laissez-moi prendre Dieu pour par- « tage, puisqu'il y a si peu de fond à faire sur les « félicités humaines. Adieu. Vivez heureux, et « ne vous souvenez de moi que pour me rendre « le ciel favorable par vos prières. »

Je connoissois si bien mon père, que je ne doutai plus, après la lecture de cette lettre, de l'inutilité de mes instances. Je quittai le père prieur, et je retournai fort triste au château. J'y demeurai encore quelques semaines, pendant lesquelles je ne laissai point passer de jour sans visiter la chartreuse. L'air de sainteté qu'on y respiroit, l'exemple de mon père, et peut-être aussi la tristesse dont j'étois accablé, me firent naître quelques désirs de retraite et de solitude. J'en communiquai quelque chose au père prieur; mais il me conseilla, en homme de bon sens, de ne pas prendre pour la voix du ciel un mouvement qui ne venoit que de la mauvaise assiette de mon ame, et de suivre plutôt la volonté du marquis mon père, qui m'avoit ordonné d'aller passer quelque temps à Paris. Je me laissai persuader par ces raisons. Je

partis peu de jours après ; et je ne pris avec moi que La Brie et Scoti, qui m'étoient également affectionnés.

J'arrivai dans cette grande ville au commencement de l'année 1680. Le surnom de Grand, qui venoit d'être donné au roi Louis XIV, du consentement de toute l'Europe, fut l'occasion de quantité de fêtes publiques. Chacun s'empressoit de marquer son zèle pour un maître qui faisoit tant d'honneur à la France. On ne parla, pendant plusieurs jours, que de feux de joie, de danses et de festins. J'évitai des plaisirs que je n'étois point en état de goûter. Le fond de mélancolie que je portois sans cesse me fit choisir ma demeure dans une rue écartée du faubourg Saint-Germain. Je n'en sortois que le matin, pour aller prendre mes leçons à l'académie. J'avois appris à monter à cheval dans la ville où j'avois reçu ma première éducation ; mais je trouvai dans les maîtres de Paris un air auquel les étrangers ne sauroient atteindre. Il en est de même pour la danse, les armes et les autres exercices du corps. Je me rendois ensuite chez moi, où différents maîtres venoient m'apprendre la musique, et à jouer de quelques instruments pour lesquels j'avois de l'inclination. Le reste du jour je l'employois à la lecture, et principalement à l'étude de l'histoire. Je gardai cette conduite pendant trois mois, sans lier connoissance avec personne ;

ce qui me fit regarder long-temps comme un homme d'un caractère farouche et peu sociable.

Un jour que j'étois à l'académie, je m'aperçus qu'un homme de bonne mine et fort bien mis, qui considéroit nos exercices, attacha les yeux sur moi, comme si ma physionomie l'eût frappé, et qu'il m'examina long-temps avec beaucoup d'attention. Je vis ensuite que, sans cesser de me regarder, il parloit d'une voix basse à quelques officiers de l'académie. Je ne sais comment je remarquai tout cela ; mais je n'y fis que légèrement réflexion, et je l'oubliai tout-à-fait un moment après. Lorsque je fus retourné chez moi, Scoti, qui me suivoit tous les jours au manège, me dit que la même personne l'avoit abordé fort honnêtement, et lui avoit demandé qui j'étois : qu'ayant su mon nom, il s'étoit informé d'où venoit la mélancolie qui paroissoit sur mon visage, et s'il étoit vrai que je fusse un sauvage qui fuyoit le commerce des hommes ; qu'après avoir été satisfait là-dessus, il avoit voulu savoir la rue et la maison où je demeurois. Je n'attribuai toutes ces questions qu'à la curiosité qu'on a quelquefois pour un inconnu, et je n'y pensai pas davantage. Le lendemain, qui étoit un jour de fête, Scoti vint m'avertir, sur les huit heures du matin, que le curieux étoit à ma porte, dans un carrosse, et qu'il demandoit à me voir. J'étois encore au lit. Cette visite d'un homme que je ne connoissois

point me surprit. Je lui fis dire que je n'étois pas levé ; et que s'il avoit quelque chose de pressant à me communiquer, je le priois d'entrer sans façon. Il se fit conduire aussitôt à ma chambre, et me dit, en s'approchant d'un air fort noble, qu'il venoit me demander mon amitié, et m'offrir la sienne. Je suis persuadé, monsieur, continua-t-il ; que nous lierons facilement connoissance. Je me suis senti porté à le souhaiter dès le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir au manège ; et quoique je n'espère pas que vous puissiez prendre les mêmes sentiments pour moi sur ma physionomie, je me flatte que mon zèle et mes services pourront vous les inspirer.

Un début si obligeant demandoit une réponse civile. Je la tournai le moins mal qu'il me fut possible ; et lui ayant fait quelques excuses sur ce qu'il me trouvoit au lit, je le priai de trouver bon que je prisse du moins ma robe de chambre, pour l'entretenir plus décemment. Nous nous assîmes auprès du feu. Nous prîmes du chocolat ; et ce ne fut qu'après un quart d'heure de conversation indifférente qu'il fit retomber le discours sur le motif de sa visite. Il me dit que, quelque estime qu'il eût conçue pour moi sur ma seule figure, il l'auroit peut-être conservée sans me la témoigner ; mais qu'ayant demandé quelque éclaircissement à un de mes domestiques sur ma naissance et sur la tristesse dont je lui avois paru

possédé, il n'avoit pu résister à l'envie de me connoître; qu'étant malheureux comme moi, et peut-être encore plus solitaire, il s'étoit imaginé que la communication de nos chagrins pourroit avoir quelque douceur pour l'un et pour l'autre; qu'il étoit rare de trouver parmi les personnes heureuses et contentes des amis qui prissent part à nos peines jusqu'à s'en affliger avec nous; au lieu que les personnes malheureuses trouvoient de la consolation à s'attendrir ensemble, et à se plaindre de la dureté de la fortune ou de l'injustice des hommes. Enfin il m'apprit qu'il étoit l'aîné des neveux de monsieur le cardinal de Janson; qu'ayant eu le malheur de se battre en duel, et de tuer son homme; il avoit été contraint de sortir du royaume; qu'il avoit erré long-temps, toujours persécuté par la fortune; que tout le crédit de son oncle ne pouvoit lui faire obtenir sa grace; que, pressé cependant du désir de revoir sa patrie, il étoit rentré en France malgré les ordres du roi; qu'il se faisoit appeler le marquis de Rosambert; que sa vie étoit continuellement en danger; mais que cette pensée faisoit moins d'impression sur lui, que mille sujets particuliers de douleur qui rendoient sa vie très malheureuse. Il me promit le récit de ses aventures, lorsque l'habitude de nous voir nous auroit rendus plus familiers, et il me pria, de la manière la plus tendre, de lui accorder ma confiance comme il m'assuroit de toute la sienne.

Je trouvai quelque chose de si relevé et de si touchant dans les manières et dans les discours du marquis de Rosambert, que je n'eus pas de peine à prendre pour lui tous les sentiments qu'il désiroit. Nous devînmes inséparables dès ce moment. Nos intérêts, nos occupations, nos chagrins, nos promenades, nos lectures, tout fut bientôt commun entre nous. Nous trouvâmes, dans nos caractères et dans nos inclinations, des rapports qui servirent encore à redoubler notre amitié. Combien de fois admirâmes-nous l'heureux hasard qui avoit produit notre connoissance? Nous passions souvent des jours entiers à nous entretenir, et nous nous séparions toujours sans lassitude. Nos entretiens rouloient sur nos malheurs, sur notre amitié, sur quelque point d'histoire, de morale, ou de religion. Le marquis s'exprimoit avec beaucoup d'élégance et de facilité. Il pensoit juste et solidement. Cet exercice nous instruisoit, en même temps qu'il faisoit toute la douceur de notre vie. Quand il nous prenoit envie de sortir, c'étoit pour aller faire quelques tours de promenade dans un endroit écarté, ou pour visiter quelque bibliothèque. Nous allions avec plaisir à celle de Saint-Victor, les jours qu'elle s'ouvre au public. Le bibliothécaire s'accoutuma si fort à nous voir, qu'il nous regarda à la fin comme des personnes de connoissance, et qu'il ne fit pas difficulté de nous prêter des livres. Mais nos principales promenades étoient le parc de Vincennes,

lorsque nous voulions nous écarter de Paris, et le jardin des Chartreux, quand nous n'étions point d'humeur à passer plus loin. Ce fut là qu'un jour, après avoir commencé par quelques réflexions sur la vie tranquille de ces solitaires, je rappelai au marquis la promesse qu'il m'avoit faite de me raconter les accidents de sa vie. Il y consentit volontiers. Nous nous assîmes, et voici ce qu'il me dit : le sincère intérêt que j'y ai toujours pris ne m'a pas permis de l'oublier.

HISTOIRE
DU MARQUIS DE ROSAMBERT.

Je ne vous dirai rien de ma naissance, qui vous est connue; ni de mon éducation, qui n'a rien eu d'extraordinaire. Le mérite de mon oncle a beaucoup servi à la grandeur de notre maison. Je suis l'aîné : c'étoit sur moi que reposoient tous ses desseins ; et je ne doute point qu'il ne les eût fait réussir selon ses espérances, si ma mauvaise fortune ne les eût entièrement dérangés.

Le marquis de Forbin mon père, qui étoit gouverneur d'Antibes, où il demeuroit assez ordinairement, m'envoya à Paris vers l'année 1673, pour entrer dans les mousquetaires. Je n'avois que dix-huit ans. De quelles folies n'est-on pas capable à cet âge, où les passions sont vives, et la raison si peu capable de leur résister? Je donnai bientôt dans tous les excès de la jeunesse. Je fis mon apprentissage de débauche par une aventure qui pensa me coûter la vie. Deux mousquetaires de ma province, qui cachoient une ame des plus basses et des plus noires sous un air noble et poli, me marquèrent quelque empressement de lier une étroite amitié avec moi. Ils me regardoient

comme un nouveau débarqué, qui étoit encore sans expérience, et dont il leur seroit aisé de faire leur dupe. Je ne me défiai point de leur dessein. Après quelques jours de connoissance, ils m'offrirent de me donner à dîner chez Fraciu, qui étoit, me dirent-ils, un traiteur excellent du faubourg Saint-Honoré. J'acceptai la proposition. Nous fîmes effectivement bonne chère ; le vin étoit délicat : nous demeurâmes à table jusqu'à trois heures. Un de mes compagnons se lève, fait deux tours dans la chambre, et s'avance vers la fenêtre qui donnoit sur la rue : il l'ouvre comme sans dessein ; à peine y eut-il mis la tête, qu'il se tourna promptement vers son ami qui étoit encore assis, et qu'il lui dit : Chevalier, voilà La Chesnaye qui passe ; veux-tu que je l'appelle ? Volontiers, répondit l'autre. Est-il seul ? Non, reprit celui-ci, il est avec deux messieurs que je ne connois point : mais n'importe, nous en passerons le reste du jour plus agréablement. Il appelle aussitôt monsieur de La Chesnaye, qui ne se fait pas prier pour monter avec ses deux amis. On s'assied, et l'on recommence à boire. Un quart-d'heure après l'un des deux mousquetaires dit à l'autre : Nous demeurons sans rien faire, nous pourrions nous occuper mieux. Veux-tu me donner ma revanche des quatre parties de piquet que tu me gagnas hier ? La partie est acceptée ; on fait venir des cartes, et mes mousquetaires se mettent au jeu. Nous nous amusâmes quelque

temps à les voir jouer. Enfin monsieur de La Chesnaye, paroissant se lasser d'être spectateur oisif, me propose une partie de triomphe, deux contre deux. J'y consens. Nous jouons d'abord un écu seulement chaque partie. Nous en gagnâmes dix en une heure, mon second et moi. On proposa de jouer le tout; nous gagnons encore : le jeu s'anime. Pendant ce temps-là les mousquetaires se souviennent qu'ils avoient ordre de se rendre à cinq heures chez monsieur le commandant; ils nous demandent permission de se retirer, seulement pour une demi-heure, avec promesse de venir nous rejoindre aussitôt qu'ils seroient libres. Ils sortent, et nous laissent aux mains. La Chesnaye, qui perdoit, voulut jouer au lansquenet. Je ne me fis pas presser, croyant que la fortune continueroit de m'être favorable : elle changea pourtant, et si tristement pour moi, qu'en moins d'une heure je perdis vingt pistoles; c'étoit à peu près ce que j'avois d'argent sur moi. Un air goguenard, répandu sur le visage de mes joueurs, m'ouvrit les yeux tout d'un coup, et me fit juger qu'on m'avoit trompé : cependant, comme ce n'étoit encore qu'un soupçon, je feignis de ne rien apercevoir, et je me disposai seulement à me retirer, sans attendre les deux mousquetaires, qui me paroissoient avoir oublié leur promesse. Je prétextai quelque affaire, et je pris congé de monsieur de La Chesnaye et de ses amis. Je n'étois pas au bout de l'aventure. Fraciu, qui me vit

traverser la cour, vint au devant de moi avec un papier qu'il me présenta. Je lui demandai de quoi il s'agissoit. C'est, me dit-il, la carte de la dépense, monsieur. Cela ne me regarde pas, lui répondis-je. Messieurs...... ne vous ont-ils pas satisfait? Point du tout, reprit Fracin; ils m'ont dit en sortant que s'ils ne revenoient point, ce seroit vous, monsieur, qui auriez la bonté de me payer. Je n'eus pas de peine alors à connoître que j'étois joué tout-à-fait. Je pris mon parti tout d'un coup; ce fut de tirer ma montre, qui valoit trente pistoles, et de la laisser à Fracin, en lui disant que je viendrois la reprendre le jour même, et lui apporter de l'argent. Je sortis plein de honte et de fureur; mais ce qui acheva de me désespérer, ce fut qu'en sortant j'entendis La Chesnaye rire de tout son cœur avec ses compagnons, qui s'étoient mis à la fenêtre. Je feignis de ne les pas voir : je m'en fus droit au quartier, en roulant dans ma tête mille projets de vengeance. Je n'y trouvai point ceux que je cherchois; ma fureur en redoubla, et je résolus de courir tout Paris pour les trouver. Après avoir fait quantité de tours, je les aperçus enfin dans la rue de la Comédie, qui sortoient d'un café. Lorsqu'ils me virent avancer vers eux, ils vinrent eux-mêmes au devant de moi, et me firent d'abord des excuses vagues et sans vraisemblance qui ne servirent qu'à m'irriter davantage. Je leur dis nettement qu'ils s'étoient mal adressés pour faire une dupe,

et que je voulois les voir l'épée à la main l'un après l'autre. Ils se regardèrent un moment ; et l'un d'eux me répondit qu'ils n'avoient pas dessein de se battre ; qu'ils alloient à la comédie, et qu'ils vouloient bien me la payer, si je voulois les y accompagner. Vous êtes des misérables, leur dis-je d'un air furieux, qui joignez la lâcheté à la friponnerie ; mais vous me la paierez, et comptez que je trouverai le moyen de vous rejoindre. Je les quittai brusquement, et je retournai à ma chambre pour prendre un peu de repos, dont j'avois besoin. A peine une heure s'étoit passée, que mon laquais vint m'éveiller, et me remit une lettre qu'on l'avoit chargé de m'apporter promptement. Je la lus, et j'y trouvai ces termes.

« Ce n'est point en pleine rue qu'on attaque les « gens, comme vous avez fait tantôt. Mais si « vous avez tant d'envie de vous battre, ne man- « quez point de vous rendre, à huit heures, der- « rière le jardin des Chartreux. On vous y atten- « dra de pied ferme. »

Ce billet n'étoit signé que d'un seul ; et comme c'étoit de celui qui étoit demeuré en silence dans la rue de la Comédie, je m'imaginai qu'ayant plus de cœur que son compagnon, il se pressoit de réparer la foiblesse qu'il avoit marquée en se taisant, dans la crainte d'être déshonoré, si je la publiois. Je me disposai à me rendre au lieu qu'il m'assignoit, et j'y arrivai un peu avant huit heures,

fort éloigné de penser au malheur qui me menaçoit. Mon ennemi y étoit déjà. Nous mîmes l'épée à la main, et nous nous poussâmes quelques bottes de fort bonne grace. J'y allois si vivement, que le sang n'auroit pas tardé à couler, lorsque j'entendis crier tout d'un coup derrière moi : Tue, tue, point de quartier. Je ne fus pas maître du premier mouvement, qui me porta à tourner la tête; et dans l'instant je reçus un coup qui me perça le côté : mais heureusement cette blessure ne m'affoiblit point. Je me jetai sur la droite pour faire face aux nouveaux assaillants ; c'étoit l'autre mousquetaire, avec La Chesnaye, qui avoient apparemment concerté de se défaire de moi. Ah ! lâches, m'écriai-je, trois contre un ! N'importe, vous n'aurez pas ma vie aisément. Ils m'allongeoient pendant ce temps-là de grands coups, dont plusieurs me percèrent; et, malgré toute mon adresse à parer, j'aurois péri infailliblement, si le ciel n'eût veillé à mon secours. Un capitaine de cavalerie, deux lieutenants aux gardes, et un trésorier de France, avoient fait une partie de mail en pleine campagne ; et cherchant une boule égarée, ils s'avancèrent assez vers le lieu de notre combat pour nous apercevoir. Leur générosité les fit accourir promptement pour nous séparer. Comme ils ne se doutoient point de l'inégalité des combattants, ils furent fort surpris de voir mes trois assassins s'enfuir à leur approche, et moi tomber presque aussitôt sur l'herbe, sans avoir la

force de soutenir mon épée. Mon sang couloit à grands flots ; ils s'empressèrent de me donner du secours, et bandèrent d'abord mes plaies avec leurs mouchoirs et leurs cravates. J'avois reçu cinq coups dans le corps, dont l'un me perçoit de part en part, et un sixième au travers du bras. Ils me prirent tous quatre, et me portèrent avec assez de peine jusqu'à la maison du trésorier de France, qui s'appeloit M. Olivier, et qui demeuroit heureusement à l'entrée du faubourg Saint-Michel. On fit venir promptement des chirurgiens, qui jugèrent mes plaies mortelles, et qui ne me promirent pas deux heures de vie. Ils ne laissèrent pas de me traiter avec soin. Je repris peu à peu mes esprits. La quantité de sang que j'avois perdu m'avoit tellement affoibli, que je n'avois pas senti jusque-là le secours qu'on m'avoit donné. Je remerciai mes libérateurs ; et après leur avoir appris en deux mots qui j'étois, et la lâcheté de mes perfides ennemis, je ne songeai plus qu'à me préparer à la mort. M. Olivier envoya chercher, à la hâte, un prêtre dans son carrosse. Il arriva ; je me confessai. Pendant ce temps-là M. de La Broye, capitaine de cavalerie dans le régiment d'Anjou, et l'un des quatre qui m'avoient secouru, se souvint qu'un vieux cavalier de sa compagnie, qu'il avoit amené à Paris avec lui pour faire sa recrue, avoit un secret admirable pour guérir les plaies. Il prit la peine de l'aller chercher lui-même, et me l'amena lorsque

je finissois ma confession. Je demandai ce qu'on souhaitoit de moi, en le voyant approcher de mon lit. Cet homme vous apporte la vie, me dit M. de La Broye; souffrez qu'il voie vos blessures. J'y consentis sans difficulté. Mais le prêtre qui m'avoit confessé, et qui étoit un saint homme, s'avança vers moi, et me dit à l'oreille : Ce soldat veut apparemment vous panser du secret. Songez, monsieur, que vous venez de vous réconcilier avec Dieu. L'espérance d'une guérison incertaine vous fera-t-elle retomber dans sa disgrace? Je répondis sans balancer : S'il y a du péché, je ne veux point être guéri. Qu'on me laisse mourir, si l'on ne peut me sauver par des voies permises. Mes quatre libérateurs combattirent en vain cette résolution. Le cavalier juroit, de son côté, que son remède étoit innocent; et que l'ayant éprouvé sur plusieurs officiers de distinction, il n'en avoit pas manqué un seul. C'est cette certitude même, reprit le prêtre, qui me le rend suspect. Mais faisons mieux, ditesnous en quoi consiste votre secret : s'il peut être employé sans crime, je serai le premier à vous presser de le faire. Après quelque résistance, le cavalier consentit à ce qu'on lui demandoit. Mon confesseur n'y trouva de choquant que la récitation du second verset de l'hymne *Vexilla Regis*, qu'il falloit prononcer, en faisant trois signes de croix aux trois mots *Mucrone diro lanceæ*. Il demanda si cela étoit absolument nécessaire. Oui,

répondit brusquement le cavalier ; mais si vous avez peur que je n'y mêle quelque diablerie, prononcez-les, et faites les bénédictions vous-même. Cette proposition parut raisonnable à tout le monde, excepté au prêtre, qui y trouvoit toujours de la difficulté. Enfin, monsieur Olivier proposa que, pour lever les scrupules, on consulteroit monsieur l'évêque de Vence, qui étoit à Paris, et qui avoit pris une maison dans le voisinage. Il fut sur-le-champ le consulter lui-même, et mena le sévère ecclésiastique avec lui. L'évêque de Vence étoit ami de mon père. Lorsqu'on lui eut proposé le cas, et qu'il l'eut décidé favorablement, il fut curieux de savoir mon aventure et mon nom. On ne lui eut pas plutôt appris l'un et l'autre, qu'il se mit en chemin pour me venir voir, et m'offrir tous les secours qui dépendoient de lui. Il voulut que le cavalier fît l'épreuve de son secret en sa présence. Nous n'en fîmes plus de scrupule, sur la décision d'un homme tel que monsieur Godeau. Il prit lui-même des heures, se mit à genoux, et récita le *Vexilla* tout entier, en faisant des signes de croix sur mes plaies aux paroles marquées. Pendant ce temps-là, le cavalier travailloit de son côté : il s'étoit fait apporter du vin blanc, de la meilleure huile d'olive, et du feu dans un réchaud. Il commença par suçer mes blessures ; ce qui m'affoiblit d'abord jusqu'à me faire perdre une seconde fois toute connoissance ; mais je revins à moi, avec le secours de quelque liqueur

spiritueuse. Il fit chauffer ensuite du vin blanc, dont il lava mes plaies jusqu'à ce que le sang cessât de couler. Il versa quelques gouttes d'huile sur les charbons ardents; et par le moyen d'un papier, roulé en forme de tuyau, il en dirigea la fumée dans mes blessures; ce qu'il renouvela plusieurs fois dans l'espace d'un quart d'heure. Lorsqu'il eut fait cette première opération, il me dit d'un air gai : Je vous réponds, monsieur, que dans huit jours vous vous porterez aussi bien que moi. J'étois si foible, que je ne pouvois proférer une parole. Il demanda du linge, il en fit des compresses qu'il imbiba de fumée d'huile, et me les appliqua avec autant d'adresse que le meilleur chirurgien. Il m'ordonna d'éviter toute sorte de mouvements pendant vingt-quatre heures, de me tenir assez couvert pour conserver une chaleur modérée, et de prendre un consommé de trois en trois heures. Je suivis ce régime avec exactitude. Mon Esculape continua, pendant deux jours, de me visiter soigneusement. Il changeoit l'appareil quatre fois le jour, et quatre fois la nuit, en gardant des intervalles réglés, et sans employer autre chose que sa fumée d'huile. Enfin je me trouvai si fortifié dès le troisième jour, que je ne doutai plus de ma guérison.

Les premières marques de ma reconnoissance furent pour monsieur Olivier, qui m'avoit reçu si généreusement dans sa maison, et pour monsieur de La Broye, qui m'avoit procuré le médecin à qui

je devois la vie. Je donnai cent écus à cet habile cavalier; et je lui promis que, tant que je serois au monde, il ne manqueroit jamais du nécessaire. Mon dessein étoit après cela de me faire transporter chez moi, de peur de causer quelque incommodité à mes bienfaiteurs : mais M. Olivier s'y opposa avec tant d'honnêteté et d'affection, que je fus obligé de céder. Je demeurai chez lui quinze jours, au bout desquels je fus entièrement rétabli.

Monsieur Godeau me faisoit l'honneur de me visiter tous les jours pendant ma maladie. Cet illustre prélat, à qui l'âge et l'étude avoient acquis une expérience consommée, jeta dès-lors dans mon ame des semences de religion et des principes de probité et de droiture qui n'en sont jamais sortis. Je dois cette justice au ciel, que, dans tous les égarements où je suis tombé depuis, j'ai toujours senti de vifs remords qui ont troublé mes plaisirs, et des mouvements secrets qui me rappeloient à la vertu. Je n'avois eu jusque-là que de foibles idées de religion; mais la présence de la mort, que je ne croyois pas pouvoir éviter, me fit écouter avidement tous les discours de M. de Vence. Tant que je lui parus être en péril, il ne m'en tint point d'autres que de la certitude et de la longueur de l'éternité, et de la nécessité de recourir à Dieu pour mériter ses récompenses. Il m'expliqua l'esprit du christianisme, et m'apprit sur cette matière quantité de choses qui me

semblèrent surprenantes, parceque je les avois ignorées jusqu'alors. Cependant, lorsque je commençai à me trouver mieux, il y mêla des choses moins sérieuses. On sait que la poésie faisoit ses délices; il me mit dans le goût des vers; il m'en apprit les règles, et me donna pour modèle plusieurs de ses pièces. Il laissoit passer peu de jours sans composer quelque chose en ce genre. Je fis plus d'une fois l'essai de mon talent, même avant que d'être rétabli de mes blessures. Enfin mon malheur ne fut pas sans utilité, puisqu'il me procura les conseils et les instructions de ce sage prélat.

Cependant je dois dire, à ma honte, que je n'en devins guère plus sage après ma guérison. L'amour du plaisir me fit bientôt oublier mes meilleures résolutions. Je m'attachai fort à M. de La Broye, qui avoit de la naissance et les manières les plus polies. Il étoit joueur. Je le suivis d'abord, par complaisance, dans quelques académies, car je n'avois jamais aimé le jeu; mais insensiblement j'y pris tant de goût, que je croyois avoir perdu les jours que je passois sans jouer. La bassette étoit alors à la mode. Je m'y livrai pendant cinq ou six mois avec tant de fureur, que je ne pouvois m'occuper d'autre chose. Je ne fis, pendant tout ce temps, ni perte, ni gain considérable; c'est-à-dire que si je perdois quelquefois de grosses sommes, je réparois ensuite si heureusement ma perte, que je n'en étois point incommodé.

Il m'arriva d'être si heureux dans une semaine, que je gagnai cinquante mille francs. Cette bonne fortune, qui sembloit devoir naturellement m'attacher encore plus au jeu, comme il arrive presqu'à tous les joueurs, fut néanmoins ce qui servit à m'en dégoûter entièrement. Je ne fus pas plutôt retiré chez moi, que je fis réflexion qu'il y avoit de la folie pour un jeune homme à s'ensevelir dans une chambre, comme je faisois le jour et la nuit, pour se livrer aux agitations de la crainte et de l'espérance, et quelquefois au désespoir et à la fureur. Je résolus de profiter de mon bonheur, en faisant servir à mes plaisirs la somme que j'avois gagnée. Cette résolution me changea tout d'un coup : je repris l'humeur gaie et les manières enjouées que le jeu m'avoit fait perdre, et je tâchai de me dédommager de tous les mauvais moments qu'il m'avoit fait passer. Qu'un jeune homme est content, lorsqu'avec beaucoup de disposition au plaisir, il se trouve la bourse assez bien garnie pour ne rien refuser à ses inclinations !

Je n'avois point encore connu ce que c'est que les passions tendres ; j'en voulus faire l'épreuve. Je fus assez long-temps à trouver une personne qui me parût digne de mes désirs : enfin le hasard m'en présenta l'occasion dans une promenade que je fis à Versailles. Je ne manquai point d'assister au souper du roi. Je me trouvai dans la salle près d'une vieille dame qui me donna lieu, par son

attention curieuse, de lui demander si c'étoit la première fois qu'elle voyoit ce spectacle. Elle me répondit fort honnêtement que, quoiqu'elle fût Parisienne, elle n'étoit jamais venue à Versailles que ce jour-là ; qu'elle voyoit le roi pour la première fois ; que, malgré la curiosité naturelle à son sexe, elle n'auroit jamais été tentée de faire ce petit voyage, si sa fille, plus curieuse qu'elle, ne l'en eût sollicitée long-temps ; mais qu'elles auroient mieux fait de demeurer à Paris, puisque sa fille avoit été saisie, en arrivant, d'une colique violente qui l'avoit fait souffrir cruellement pendant trois ou quatre heures ; qu'à la fin son mal étoit passé, et qu'elle s'étoit endormie : que pour elle, se trouvant seule, et s'ennuyant pendant le sommeil de sa fille, elle étoit sortie de son auberge pour voir souper le roi. Le visage et les manières de cette dame me revinrent beaucoup, et je continuai de m'entretenir tout bas avec elle pendant le reste du souper. Lorsqu'il fut fini, je m'offris à la reconduire ; elle accepta mon offre. Je quittai mes amis sans les avertir, et je descendis l'escalier avec elle. Un laquais, qui l'avoit suivie, se présenta ; nous nous rendîmes à son auberge. Lorsque nous fûmes à la porte, elle me remercia de la manière la plus civile : mais je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de saluer sa fille ; elle y consentit, et nous entrâmes. Si la mère m'avoit paru agréable, je fus charmé tout d'un coup de la figure de son aimable fille. Nous la

trouvâmes auprès du feu, s'entretenant avec sa femme de chambre. Elle étoit en déshabillé : elle fit d'abord quelques reproches à sa mère de l'avoir surprise avec moi dans cet état. La vieille dame lui dit que je lui avois paru si sage, et que j'en avois agi si honnêtement avec elle, qu'elle n'avoit pu me refuser la liberté d'entrer, que je lui avois demandée avec instance. Nous passâmes une demi-heure dans un entretien qui eut mille charmes pour moi : enfin la crainte de me rendre incommode m'obligea de me retirer.

Le lendemain, je retournai vers les dix heures à leur auberge; mais je ne les y trouvai plus. On m'apprit que la demoiselle avoit fort mal passé la nuit, et que l'inquiétude qu'en avoit eue sa mère lui avoit fait prendre le parti de retourner à Paris de grand matin. Cette nouvelle me toucha sensiblement; et faisant réflexion sur la douleur qu'elle me causoit, je commençai à juger que mon cœur étoit atteint d'une sérieuse passion. Je n'étois pas assez fâché de la sentir pour y résister. Je repris dès le même jour le chemin de Paris, dans la résolution de découvrir, à quelque prix que ce fût, un objet qui m'étoit déjà si cher; car je n'avois point eu la précaution de m'informer de son nom, ni du quartier où elle demeuroit.

J'employai plus de quinze jours à chercher inutilement. Enfin me trouvant un jour dans l'église de Saint-Louis, au sermon du fameux père Bourdaloue, j'aperçus la mère et la fille, qui

n'étoient qu'à dix pas de moi. Cette vue me fit perdre l'attention que je devois au prédicateur. J'eus continuellement les yeux attachés sur elles, jusqu'à ce que la vieille dame s'étant tournée vers moi, je la saluai profondément. Elle me reconnut, et je remarquai qu'elle dit plusieurs mots à sa fille, qui me regarda aussitôt. Je lui fis aussi une profonde révérence. Le sermon fut à peine fini que je m'approchai d'elles : je leur reprochai agréablement leur prompte retraite de Versailles, et je les assurai qu'elles ne m'échapperoient plus si facilement. En sortant du salut, je leur offris la main pour monter dans leur carrosse, et je m'y plaçai moi-même sans façon. Nous sortîmes de Paris, pour faire quelques tours de promenade. Au retour, je les accompagnai jusqu'à leur maison, qui étoit à l'entrée de la rue des Francs-Bourgeois. Elle me firent l'honnêteté de m'inviter à souper ; ce que j'acceptai avec toute la satisfaction imaginable.

Tout me parut sentir son bien dans cette maison. La livrée étoit propre, les appartements richement meublés ; et si l'on ne nous servit pas un souper magnifique, il n'y eut rien du moins qui ne fût délicat et bien apprêté. La vieille dame m'apprit, pendant le repas, qu'elle étoit veuve depuis quelques années ; que son mari, qui avoit été long-temps trésorier de la marine, et qui s'appeloit M. de Colman, lui avoit laissé de gros biens avec une fille unique ; qu'elle ne s'étoit

occupée, depuis son veuvage, que du soin d'élever sa fille ; qu'elle voyoit peu de monde, et qu'elle étoit à peine connue dans le quartier. Elle me parla néanmoins de quelques personnes de qualité, qui avoient de la considération pour elle, et qu'elle voyoit familièrement.

Je lui découvris de mon côté le nom de ma famille, et les occupations qui me retenoient à Paris. Je lui parlai, avec transport, du bonheur que j'avois d'entrer dans sa connoissance, et de l'envie que je sentois de la cultiver d'une manière qui la persuaderoit de l'estime que j'en faisois. La soirée se passa ainsi, avec un contentement qui me parut réciproque. Je jetois sans cesse les yeux sur mademoiselle de Colman, et j'apercevois quelquefois les siens qui se tournoient vers moi, avec une douceur dont j'étois charmé.

La nuit étoit fort avancée lorsque je quittai cette aimable compagnie. Il y avoit assez loin de leur maison jusqu'à la rue où je demeurois ; je cherchai long-temps un carrosse de louage sans en pouvoir rencontrer. Après avoir marché quelque temps à pied, j'entendis sonner une heure. J'eus quelque inquiétude de me trouver si tard et seul dans les rues La police étoit alors fort mal observée à Paris, et l'on entendoit parler tous les jours de quelque meurtre qui s'étoit commis la nuit. Cette réflexion m'obligea de tenir mon épée nue à la main, et je marchai ainsi, préparé à tout évènement. Comme je traversois la rue Saint-

Martin, pour gaguer celle de Saint-Honoré où j'étois logé, je vis à dix pas de moi trois femmes assises sur le seuil d'une porte, qui gardèrent un profond silence lorsqu'elles m'eurent aperçu. Ce sexe n'est pas fait pour épouvanter. Surpris néanmoins de les voir dans une posture si tranquille à cette heure, j'avançai vers elles. Ma présence les alarma : elles me demandèrent fièrement si je désirois quelque chose. Rien, leur dis-je, que l'occasion de vous rendre service ; mais je vous avoue, mesdames, que je ne m'attendois pas à une si belle rencontre. Passe ton chemin, me dit l'une d'elles. Je crus reconnoître au son de sa voix que c'étoit un homme. Je répondis pourtant : Voilà bien de la grossièreté pour une belle dame. Avez-vous entendu que je vous ai offert honnêtement mes services ? Eh bien, monsieur, reprit une voix plus douce, on les accepte ; mais à condition que vous me direz sans déguisement qui vous êtes. Je suis mousquetaire, lui dis-je. Si vous êtes mousquetaire, continua la même personne, je ne doute pas que vous ne soyez homme d'honneur : ayez pitié de moi, monsieur, et donnez-moi quelque secours. Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton si touchant, qu'elles m'attendrirent. Cependant j'entendis la voix d'un homme qui disoit tout bas : Y pensez-vous, mademoiselle, de vous fier à un inconnu ? Prenez courage, nous sommes presque à la moitié du chemin. Je n'en puis plus, répondit la demoiselle ;

je m'affoiblis tellement, que j'appréhende de ne pouvoir aller plus loin. Que voulez-vous que je fasse? Monsieur le mousquetaire aura compassion d'une malheureuse qui espère tout de sa générosité.

Du caractère dont je suis, il n'en falloit pas tant pour m'exciter à tout entreprendre. J'offris à cette demoiselle affligée tous les secours qui dépendoient de moi; et je l'assurai, d'un ton à me faire croire, qu'elle n'avoit rien à craindre, tant qu'il me resteroit un souffle de vie. Elle me dit que la première faveur qu'elle attendoit de moi, étoit de la conduire dans quelque endroit où elle pût se reposer et demeurer inconnue; qu'elle m'instruiroit là de toutes ses infortunes; qu'en attendant, elle pouvoit m'assurer que je n'obligerois pas une ingrate, ni une personne du commun. Je lui fis entendre que si elle vouloit être bien cachée, elle ne pouvoit être mieux que dans mon appartement. En effet, j'occupois deux chambres et un cabinet fort bien meublés. Mon valet de chambre, et un laquais que je m'étois donné depuis que j'avois gagné quelque chose au jeu, logeoient au-dessus de moi; de sorte que j'étois seul maître de l'escalier, dans un bâtiment qui n'avoit que deux étages. Il étoit situé d'ailleurs au fond d'une cour, où j'étois aussi tranquille que si j'eusse été seul à Paris.

La demoiselle consentit à me suivre. Je lui prêtai le bras pour la soutenir; elle s'appuyoit,

de l'autre côté, sur une des deux femmes qui l'accompagnoient. Nous marchâmes ainsi jusqu'à mon logis sans mauvaise rencontre. Mes deux valets, qui m'attendoient, ouvrirent la porte, et nous montâmes dans mon appartement. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'ayant regardé plus attentivement mes trois compagnes, j'en reconnus une pour un cordelier ! Que vois-je ? mon père, lui dis-je avec une espèce de saisissement ; n'êtes-vous pas cordelier ? Oui, monsieur, me répondit-il, je le suis ; il ne faut point que cela vous cause de peine ; nous vous informerons de tout, lorsque mademoiselle aura commencé à reprendre ses esprits. Je fis apporter sur-le-champ des liqueurs, des biscuits, et tout ce qui se trouva chez moi de plus propre à la soulager. Nous nous mîmes tous quatre auprès d'un grand feu. Ce fut alors que je commençai à me savoir bon gré de ma générosité. La jeune demoiselle, malgré sa pâleur, qui étoit l'effet de la crainte, paroissoit d'une beauté éblouissante. L'inquiétude, qui étoit peinte dans ses yeux, n'avoit pu en obscurcir entièrement l'éclat : elle y répandoit une langueur qui les rendoit infiniment touchants. Je n'épargnai rien pour la rassurer, par toutes sortes d'honnêtetés et d'assurances de services. Je fis préparer un lit qui étoit dans le cabinet, afin qu'elle y pût passer tranquillement le reste de la nuit, et je la pressai d'aller prendre le repos dont elle avoit besoin. Il n'est pas juste, me dit-elle,

que je vous laisse ignorer plus long-temps l'obligation que je vous ai ; vous me sauvez la vie, et vous la sauvez en même temps à un innocent, qui auroit été la malheureuse victime d'une barbare colère. Permettez-moi de vous cacher mon nom pour aujourd'hui. Je suis d'une des meilleures familles de Paris. J'ai un amant, qui mérite mille morts, s'il m'est infidèle, mais qui ne sauroit être assez plaint, si, me conservant la tendresse qu'il me doit, il ignore mes malheurs et les siens. Ma foiblesse m'a fait consentir à ses désirs. Je porte dans mon sein le fruit de nos amours. Mes deux frères, sous la puissance desquels je suis restée après avoir perdu mon père et ma mère, ont découvert ce que j'ai tâché inutilement de leur déguiser ; ils y ont cru leur honneur intéressé, et cette imagination leur a fait former le dessein d'une cruelle vengeance. Voilà le père, continua-t-elle en montrant le cordelier, qui vous apprendra tout le reste ; pour moi je vais user à présent de la liberté que vous m'accordez de me retirer. Après m'avoir salué avec beaucoup de grace, elle passa dans le cabinet, et se fit suivre de l'autre personne, qui étoit sa femme de chambre.

Je priai le cordelier, avec impatience, de me raconter la suite d'une histoire si intéressante. Il prit la parole, et me dit qu'il avoit cru périr cette nuit ; que jamais il n'avoit eu tant de frayeur, ni tant de sujet d'en avoir ; qu'il étoit cordelier du

grand couvent, et que depuis long-temps il ne s'occupoit qu'à confesser et à diriger les consciences, ce qui l'avoit rendu célèbre dans Paris. Il m'apprit aussi son nom, que je n'ai pas retenu. Cette nuit, me dit-il, comme je me levois pour aller à matines, le portier du couvent m'est venu avertir qu'il y avoit un carrosse qui m'attendoit à la porte, pour aller confesser promptement M. le duc de Brissac, qui se mouroit d'une attaque d'apoplexie. Je m'habille à la hâte, sans la moindre défiance, et je me rends à la porte. Je n'avois pas besoin de parler au père gardien, parceque j'ai une permission générale de sortir dans de pareilles nécessités. Un laquais ouvre la portière du carrosse; je monte, on la referme; et nous marchons grand train. Je me suis bien aperçu, malgré l'obscurité, qu'on me faisoit faire plus de chemin qu'il n'y en avoit jusqu'à l'hôtel de Brissac, et que nous nous éloignions du faubourg Saint-Germain : mais comme je ne me défiois de rien, je me suis imaginé que M. le duc étoit tombé malade subitement dans quelqu'autre hôtel que le sien. Enfin le carrosse s'arrête, après de longs détours, dans une rue du Marais, vis-à-vis une grande porte cochère. Cette porte s'ouvre aussitôt; je vois paroître trois ou quatre personnes masquées, qui s'approchent de moi avec un mouchoir à la main, et qui me prient assez honnêtement de permettre qu'on me bande les yeux avant que de sortir du carrosse. Sur quelques difficultés que je faisois

d'abord, on m'a dit que je n'avois rien à craindre; qu'on n'avoit à faire de moi que pour une demi-heure; qu'au reste il seroit inutile de résister, puisque je n'étois pas le plus fort. J'ai souffert, en tremblant, tout ce qu'on a voulu. On m'a fait descendre, les yeux bandés. J'ai marché pendant quelque temps, sans savoir où j'allois : on me conduisoit par la main, et l'on me répétoit de temps en temps de ne rien craindre. Enfin l'on m'a débandé les yeux, et je me suis trouvé dans une grande salle fort bien meublée. Un de mes conducteurs m'a dit : Reprenez vos esprits, mon père; entrez dans cette salle voisine, vous y trouverez deux femmes qu'il faut que vous confessiez le plus promptement que vous pourrez : on vous reconduira ensuite à votre couvent, sans vous faire aucun mal. On m'a laissé seul. Je suis entré dans une chambre dont la porte étoit entr'ouverte, et j'y ai trouvé effectivement les deux demoiselles qui sont ici, toutes deux les larmes aux yeux, et poussant de grands soupirs. Dès qu'elles m'ont vu paroître, elles se sont jetées à mes pieds, en me priant de leur faire accorder du moins la vie. Je leur ai dit que je n'avois aucun pouvoir, que j'avois reçu ordre de les confesser, que j'ignorois absolument de quoi il s'agissoit. On parle de me confesser ! s'est écriée la jeune demoiselle; les cruels ont donc résolu de m'ôter la vie ! Ah ! Marianne, soutiens-moi, a-t-elle dit à sa femme de chambre; je suis perdue, mes cruels frères vont

nous donner la mort. Là-dessus elles se sont mises à pousser toutes deux des cris pitoyables. Les masques sont revenus au bruit qu'elles faisoient ; et loin d'en paroître touchés, ces misérables ont insulté brutalement à la douleur de leur sœur. Allons, ont-ils dit, mesdames les p......., il faut expier votre folie. Finissez, je vous prie, ce tintamarre, et songez plutôt à faire votre paix avec le ciel ; nous ne vous donnons qu'un quart d'heure pour penser à vous. Ils ont regardé ensuite à leur montre quelle heure il étoit, et sont sortis, en jurant qu'ils reviendroient au bout d'un quart d'heure. Je vous avoue, continua le cordelier, que ce spectacle m'a épouvanté moi-même, et qu'au lieu d'exhorter mes pénitentes à se préparer à la mort, je leur ai dit tout bas : Mesdemoiselles, nous sommes seuls ; n'y a-t-il point moyen de se sauver ? Où donnent ces fenêtres ? Malheureusement elles donnoient sur le jardin. Cependant, lorsque j'ai su que les murailles du jardin bordoient la rue, j'ai conçu quelque espérance de sortir d'un si mauvais lieu. Nous sommes descendus dans le jardin, sans faire le moindre bruit. Nous nous étions munis de trois chaises, pour faciliter notre évasion, mais elles ont été inutiles. La femme de chambre nous a fait remarquer un grand espalier qui s'élevoit jusqu'au haut du mur. Je suis monté le premier, pour prêter la main aux deux demoiselles ; elles m'ont suivi avec un courage admirable. Il étoit plus difficile de descendre

que de monter; mais la nécessité ne permet pas de songer au péril. Je me suis coulé fort heureusement jusqu'à terre, et je les ai reçues sur mes bras. Nous nous sommes éloignés, sans perdre de temps, de ce lieu maudit; et la lassitude avoit contraint ces deux pauvres demoiselles à se reposer un moment, lorsque vous nous avez rencontrés. Mon dessein étoit de les conduire chez une dame de mes amies, qui demeure près de notre couvent; mais je ne suis pas fâché que nous soyons tombés entre les mains d'un aussi honnête homme que vous le paroissez.

Ce récit me causa une véritable compassion. Je fis coucher le cordelier dans le lit de mon valet de chambre; et je me couchai dans le mien, en m'entretenant d'une si étrange aventure. Je ne fus pas plutôt reveillé, que je pensai sérieusement aux suites qu'elle pouvoit avoir. Je trouvois fort plaisant qu'un mousquetaire de mon âge fût obligé de donner sa chambre pour asile à une demoiselle de dix-sept ou dix-huit ans. Un cordelier, une femme de chambre sous ma protection, tout cela avoit l'air d'une petite république d'aventuriers, dont je pouvois me considérer comme le chef. Je me levai dans ces réflexions; et lorsque la jeune demoiselle fut en état d'être vue, je me présentai à elle avec une gravité qui confirma l'opinion qu'elle avoit de ma sagesse. Je lui renouvelai l'offre de mes services. Elle jeta d'abord quelques soupirs, qui furent suivis des assurances les plus vives de

sa reconnoissance. Elle me pria de faire appeler le père cordelier : elle le remercia de la fatigue qu'il avoit essuyée pour elle ; elle lui fit promettre un secret inviolable sur tout ce qui s'étoit passé. Le bon père s'y engagea par serment. Il sortit, pour retourner à son couvent, où il craignoit qu'une si longue absence ne le rendît suspect.

Je demeurai seul près du lit de la demoiselle. Après m'avoir appris son nom, elle me dit : Il faut, monsieur, que j'aie une haute idée de votre vertu, pour demeurer avec vous dans la situation où je me trouve. Les preuves que j'en ai déjà reçues me garantissent l'avenir. Mais ce n'est point assez : puisque vous êtes devenu mon libérateur, j'attends des effets constants de votre générosité.

Le plus pressant de mes désirs est de donner de mes nouvelles à mon amant. Hélas ! si ma mauvaise étoile ne lui a pas changé le cœur, quelle va être sa désolation, lorsqu'il apprendra ce que je souffre pour lui ! Il est capitaine dans le régiment de.... Les ordres de la cour l'ont obligé, depuis deux mois, de se rendre à sa garnison. Trouvons, je vous prie, quelque expédient pour le tirer de là, et pour l'engager à me venir consoler par sa présence. Je lui répondis qu'une demoiselle aussi accomplie qu'elle n'ayant pu faire choix que d'un honnête homme pour son amant, je ne doutois point qu'il ne se hâtât de venir à la première nouvelle de son malheur ; que pour

éviter les risques d'une lettre et les longueurs des voies ordinaires, je ferois partir volontiers mon valet en poste, avec un billet de sa main, et que si elle le jugeoit nécessaire, j'étois disposé à lui rendre moi-même ce service. Elle accepta la proposition de faire partir mon valet. Elle écrivit sur-le-champ une lettre de quatre pages. Les chevaux se trouvèrent prêts en moins d'une heure.

Je fis quelques réflexions sur cette démarche pendant qu'elle écrivoit sa lettre. Comme je n'avois qu'une envie sincère et désintéressée de la servir, il me sembla que la délicatesse de son amant pourroit être blessée de la trouver entre les mains et sous le pouvoir d'un mousquetaire. Je lui fis faire cette attention, dont elle me sut bon gré, et nous conclûmes qu'elle prendroit une chambre dans la même maison, mais séparée de mon appartement. J'allai aussitôt proposer la chose au maître du logis, qui nous en accorda une telle que nous la désirions. Je fis ensuite partir mon valet avec les instructions nécessaires.

Je retournai près d'elle pour lui offrir ma bourse : elle fit quelque difficulté d'accepter mes offres, quoiqu'elle manquât de tout. Elle me dit qu'espérant de voir bientôt son amant, elle comptoit de se trouver dans l'abondance à son arrivée. Je ne la pressai point ; mais, en sortant, je mis sur la table une bourse de cent louis d'or, qui faisoient environ deux mille francs ; et j'ordonnai

en particulier à sa femme de chambre d'acheter promptement tout ce qui lui étoit nécessaire.

Quelque diversion que cette aventure eût faite à ma passion naissante, elle n'avoit point effacé dans mon cœur l'image de mademoiselle de Colman. Dès que j'eus un moment de liberté, je résolus d'aller chez elle, et de ne pas différer à lui offrir un cœur où elle régnoit absolument. Je crus qu'ayant été élevée dans la retraite, je n'avois point à garder avec elle toutes les régularités de la galanterie. Les coquettes en ont fait un art, mais il faut de l'usage pour en savoir les principes; ils ne sont guère connus d'une jeune personne qui est éloignée du commerce du monde, et qui ne prend point d'autres sentiments que ceux que la nature lui inspire. J'entrai chez elle comme si j'y eusse été connu depuis long-temps. Je me fis conduire à sa chambre. Heureusement madame de Colman n'étoit pas encore levée. Je dis à son aimable fille tout ce que la passion parut m'inspirer de plus tendre. Elle en rougit d'abord, et elle parut m'écouter à regret; mais je lui marquai tant de respect et de véritable tendresse, que je m'aperçus à la fin qu'elle y trouvoit quelque douceur. Monsieur, me dit-elle en finissant notre entretien, je souhaite que tout ce que vous me dites soit sincère. Sa mère, qui parut en ce moment, m'empêcha de lui renouveler les assurances de ma sincérité. Je les accompagnai à la messe; j'en revins avec elles : nous dînâmes ensemble, et la journée

se passa avec tous les charmes qu'on trouve dans une nouvelle passion Vous verrez, continua le comte de Rosambert, que ce n'est pas sans raison que j'entre dans le détail de toutes ces circonstances.

Je me rendis le soir chez moi. La demoiselle, dont je vous cache le nom par considération pour sa famille, avoit quitté mon appartement, pour occuper la chambre que j'avois fait préparer. Je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de manger avec elle; et je vous avoue que je remarquai, dans ses manières, et dans le tour de son esprit, quelque chose de si touchant, que j'eus besoin de toute la force de l'honneur pour retenir mon cœur daus de certaines bornes. Notre entretien tomba insensiblement sur les suites malheureuses des plus chères passions. Elle me dit qu'elle avoit prévu tout ce qui lui étoit arrivé, mais qu'elle n'avoit pu résister à l'impétuosité de son penchant; que sa consolation étoit d'avoir un amant qui méritoit les peines auxquelles elle s'étoit exposée pour lui; qu'elle étoit presque assurée de n'avoir plus que trois ou quatre mois à vivre; mais qu'elle attendoit la mort sans frayeur, parcequ'elle s'y étoit exposée volontairement. Ce langage me frappa. Je lui demandai sur quel fondement elle parloit de sa mort comme d'une chose si certaine. C'est, me répondit-elle, que je n'espère pas de survivre à mes couches. J'ai une horreur inexprimable pour ce

fatal et honteux assujettissement de notre sexe. Je n'y saurois penser sans ressentir des mouvements qui me mettent hors de moi-même, et des douleurs déjà pires que celles de la mort. Je suis d'ailleurs du tempérament le plus délicat. Ainsi je regarde la fin de ma vie comme fort prochaine. J'en ai fait le sacrifice à mon amant, en lui donnant toute ma tendresse. Je savois bien, continua-t-elle, que je n'étois point capable d'aimer médiocrement : j'ai tout envisagé, et jamais il n'y eut de malheurs si prévus, ni si volontaires que les miens.

Je me hasardai là-dessus à lui demander pourquoi elle ne s'étoit point opposée au progrès d'une passion dont elle prévoyoit des suites si malheureuses. Je conçois bien, lui dis-je, que lorsqu'un cœur tel que vous me dépeignez le vôtre est une fois enflammé, il lui est difficile de garder des mesures et de modérer ses désirs; mais, vous connoissant si bien vous-même, comment ne vous êtes-vous pas précautionnée contre toutes sortes d'engagements? J'ai toujours cru qu'il étoit aisé à une personne de votre sexe de se garantir de l'amour.

Elle me répondit : Si vous l'avez toujours cru, vous vous êtes toujours trompé. Je juge de toutes les femmes par moi-même. Nos premiers mouvements nous portent à la tendresse. Cette disposition naît avec nous. Elle ne nous quitte jamais; et s'il se trouve quelques femmes qui

meurent sages, il faut qu'elles aient combattu pendant toute leur vie. Combien croyez-vous, continua-t-elle, que l'éducation qu'on nous donne et la mollesse dans laquelle on nous éleve contribuent à fortifier ce premier penchant ? J'ai fait cent réflexions sur la nature de mon esprit, et sur celle de mon corps. Je suis foible et tendre, voilà ce que j'ai apporté en naissant ; mais les lectures, les spectacles, les conversations m'ont rendue folle, voilà ce que je dois à la manière dont j'ai été élevée. Dès l'âge de douze ans, je me formois l'idée d'un amant tel que je l'aurois souhaité pour être heureuse : ce fantôme m'accompagnoit par-tout, et je sentois déjà pour lui les désirs qu'inspire la réalité. J'étudiois tous les hommes que j'avois occasion de connoître, et je les aimois à proportion qu'ils me sembloient approcher de la parfaite image que je portois dans mon cœur. Lorsque je vis pour la première fois celui que le sort avoit destiné pour être mon amant, je sentis des mouvements extraordinaires, qui sembloient m'avertir que c'étoit là l'homme que j'aimois depuis quatre ou cinq ans sans le connoître. Il prit pour moi des sentiments dont il n'eut pas de peine à me persuader. Plus je le voyois, plus je lui trouvois de rapport avec mon idole, et bientôt il ne fut plus qu'une même chose avec elle. Ce n'est pas que je ne lui aie fait acheter ma conquête assez cher : mais à quoi sert la résistance d'une femme, qu'à irriter ses propres désirs? Je

voulois garder quelque dehors de bienséance, et m'assurer que j'étois aimée. Lorsque je crus l'être, j'ouvris mon cœur à la plus violente passion qui fut jamais. Vous me demanderez pourquoi je n'ai pas du moins évité la dernière foiblesse. Mais une femme est-elle maîtresse d'elle-même, quand elle est sans cesse avec un homme qu'elle a rendu le maître de son cœur ? J'ai compté sur la tendresse et sur la générosité de mon amant ; je l'aimerois bien peu, si je pouvois le croire capable de me trahir.

La conversation dura long-temps sur cette matière. Je la consolai autant que je pus, par l'espérance d'un avenir heureux qui la rejoindroit bientôt à l'objet de ses désirs. Effectivement je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût au monde un homme assez lâche pour abandonner une femme après l'avoir réduite à cet état. J'aurois répondu, sur ma vie, de la fidélité de son amant. Le portrait qu'elle m'en avoit fait me prévenoit en sa faveur ; et je n'avois pas moins d'impatience qu'elle de le voir arriver, pour en faire un ami.

Je soupai tous les jours avec elle, jusqu'au retour de mon valet. J'avois soin de me rendre de bonne heure au logis, pour la ménager dans l'état où elle étoit ; car sa grossesse paroissoit avancée. Le reste du jour, je le passois presque entier chez mademoiselle de Colman. Enfin, huit jours après je rencontrai mon valet qui arrivoit en poste Surpris de le voir seul, je lui demandai si

monsieur de ...... ne venoit point par derrière. Il me fit, sans répondre, quelques signes de tête qui me firent mal augurer du succès de sa commission. Il me présenta une lettre qui étoit pour la demoiselle. J'allai chez elle sans perdre un moment, et je la lui remis, en lui disant qu'elle devoit connoître cette écriture.

Elle l'ouvrit : à peine avoit-elle eu le temps d'en lire les premières lignes, qu'elle tomba sans connoissance à mes pieds. Sa chute fut si violente, que je craignis beaucoup pour elle. Je lui fis donner néanmoins de si prompts secours, qu'elle recouvra la connoissance. Mais, bon Dieu! qu'il eût bien mieux valu que cet évanouissement eût terminé sa vie! Malgré la foiblesse qu'il lui avoit causée, elle se leva comme une furieuse, et se jeta sur mon épée, qu'elle tira du fourreau avant que j'eusse le temps de m'en apercevoir. Je l'avois mise, suivant ma coutume, sur une chaise en entrant dans sa chambre, parceque je croyois n'en devoir sortir qu'après avoir soupé. Elle s'en seroit percée infailliblement, si je ne me fusse jeté sur elle pour l'arrèter. J'eus besoin de toute ma force; et ce fut avec des difficultés infinies que je la fis asseoir dans un fauteuil, en lui tenant les mains, de peur qu'elle n'attentât autrementsur elle-même.

Après y avoir demeuré plus d'un quart d'heure sans me dire une seule parole, je vis que les larmes commençoient à couler de ses yeux. Elle me pria, d'un ton assez doux, de lui laisser les

mains libres, en m'assurant qu'elle n'useroit pas mal de cette liberté. Je lui dis : Qu'est-ce donc, mademoiselle, qui a pu vous causer tant d'agitation ? Je vous parle depuis un quart d'heure, vous ne me répondez pas : craignez-vous de me confier vos peines ? Non, monsieur, me répondit-elle ; mon dessein n'est pas de vous rien cacher. Écoutez-moi, je vais vous ouvrir mon cœur. Mon amant m'abandonne ! Le soleil n'a peut-être jamais éclairé de perfidie si lâche et si noire. Le ciel l'en punira ; il me doit cette justice. Dans le premier transport où cette funeste nouvelle m'a jetée, j'étois capable de me donner la mort, si vous n'aviez arrêté mes mains : oui, il est certain que j'allois me la donner ; mais c'est cette pensée même qui m'a ouvert les yeux tout d'un coup sur l'excès de ma folie. Je n'ai pas plutôt été assise sur ce fauteuil, que mes regards sont tombés sur votre épée, que je vois encore là toute nue. J'ai frémi, comme si je l'eusse déjà sentie dans mes entrailles. Je ne sais comment il est arrivé que d'un moment à l'autre la raison m'est revenue. J'ai fait plus de réflexions, dans l'espace d'un demi-quart d'heure, que je n'en ai fait de toute ma vie. En un mot, vous me voyez non seulement résolue de vivre, mais de renoncer à l'amour, à la haine, et au monde même, s'il se peut ; car je n'ai plus d'autre parti à prendre. Aidez-moi dans mon dessein. Je vous devrai deux ou trois fois la vie. J'ai une tante à l'abbaye de P. R., qui n'est

qu'à quelques lieues de Paris. Elle m'aime, et je suis sûre qu'elle me fera recevoir volontiers dans cette maison. Je veux l'aller voir promptement, lui faire l'aveu de toutes mes foiblesses, et lui demander le moyen de les réparer. Le ciel, qui m'inspire ce dessein, aplanira les difficultés. Que dites-vous de tout cela ? ajouta-t-elle en me regardant.

Je lui répondis que j'avois peine à le comprendre, et que je ne pouvois assez l'admirer. Mais, lui dis-je, mademoiselle, s'il m'est permis de faire quelque réflexion sur un si beau dessein, il me semble que l'embarras où vous êtes y mettra quelque obstacle : vous ne songez point que vous portez un fardeau dont il faut vous délivrer auparavant. Bien entendu, reprit-elle ; et c'est sur quoi j'ai principalement besoin de votre secours. Nous verrons ensemble par quels moyens nous pourrons préparer ma tante à recevoir ma première visite ; car mes frères l'auront prévenue sans doute sur mon évasion. Pendant que je traiterai avec elle, mes couches s'avanceront, et me laisseront enfin la liberté que je désire. Permettez-moi de prendre maintenant un peu de repos ; j'ai besoin de me remettre de l'agitation où vous m'avez vue.

Qui n'auroit cru comme moi, après un discours si tranquille et si sérieux, que cette infortunée demoiselle étoit entièrement revenue à elle-même, et que ses résolutions étoient sincères ? Il ne vous

paroîtra pas croyable qu'une femme, dans le fort de sa passion, ait pu pousser la dissimulation si loin. Je la quittai, après avoir recommandé à sa femme de chambre de la faire mettre au lit. Elle consentit à tout ce qu'on voulut. Lorsqu'elle se fut couchée, elle ordonna, sans faire paroître la moindre émotion, qu'on la laissât seule. La femme de chambre sortit. Je me retirai dans mon cabinet, où je m'occupai de quelque lecture. Environ deux heures après, la maîtresse du logis vint à moi toute effrayée, avec la femme de chambre, qui étoit pâle comme la mort. Ah! monsieur, me dirent-elles, il est arrivé quelque malheur. Nous avons vu tomber plusieurs gouttes de sang du plancher de la chambre de mademoiselle. Nous sommes allées à sa porte; nous l'avons trouvée fermée. Elle en a tiré la clef: nous avons heurté assez fort; elle refuse d'ouvrir et de répondre. Venez vous-même, et dites-nous ce qu'il faut que nous fassions. J'y courus sur-le-champ. Je frappai rudement à la porte. On ne répondit point. Alors, sans balancer, je pris une longue bûche que je glissai entre le seuil et la porte; et, du premier effort, je la levai de dessus ses gonds. Nous entrâmes, et nous vîmes le plus affreux spectacle du monde. Des flots de sang couloient du lit sur le plancher. Je m'approchai. La pauvre demoiselle étoit couchée sur le dos, sans vie et sans mouvement; elle s'étoit enfoncé dans le cœur le couteau dont elle avoit coutume

de se servir à table. Je le tirai promptement de la plaie où il étoit encore. Les deux femmes commencèrent à jeter des cris. Je les fis taire, en leur faisant entendre qu'elles alloient se perdre, et moi avec elles. Je les envoyai chercher de l'eau pour laver les traces du sang. Pendant qu'elles y travailloient de toute leur force, je jetai les yeux sur la table, et j'aperçus un papier ; je le pris, et j'y lus ces mots :

« Trop généreux mousquetaire, je vous de-« mande pardon de vous avoir trompé. Il m'étoit « impossible autrement d'exécuter le dessein que « j'ai pris de mourir. Votre aveugle amitié pour « une malheureuse vous empêcheroit de voir « que la mort lui est devenue nécessaire dans « l'horrible état où elle est réduite ; et croyant me « servir, vous augmenteriez mes maux en me « conservant la vie malgré moi. Adieu. Je meurs « contente. Le ciel, qui ne punit que les crimes, « aura pitié de mon ame. Je n'ai d'inquiétude « que pour le malheureux fruit qui est dans mon « sein. Je crois que si l'on me fait ouvrir promp-« tement après ma mort, on pourra le baptiser. « J'aurai soin de me donner le coup vers le « cœur, pour épargner ce pauvre petit innocent. « Adieu, généreux mousquetaire. J'emporte une « parfaite reconnoissance pour tous vos bien-« faits. »

Cette lettre me pénétra d'horreur, de pitié et

d'admiration. J'étois si saisi, que je ne savois à quoi me déterminer. Cependant le péril étoit pressant. J'envoyai mon valet de chambre avertir un chirurgien voisin de se rendre sur-le-champ chez moi avec les instruments nécessaires pour une opération dangereuse. Il vint aussitôt. Je lui fis promettre le secret avant que de l'introduire dans la chambre ; et lui ayant raconté en peu de mots ce qui venoit d'arriver, je lui fis commencer l'opération en ma présence. Elle fut heureuse. L'enfant avoit assez de vie pour m'assurer que nos soins n'étoient pas inutiles. Il mourut une demi-heure après. Je fis porter, pendant la nuit, les deux corps au cimetière de Saint-Nicolas des Champs. On les passa par-dessus la muraille, à l'aide de quelques échelles, et je les fis enterrer à mes yeux dans une même fosse.

Cette funeste aventure fit sur moi des impressions terribles. Elle servit sur-tout à me dégoûter du commerce des femmes; et je résolus d'y renoncer entièrement. Je commençai par changer de demeure. Je pris un appartement au faubourg Saint-Germain, dans la rue de la Comédie. Les huit premiers jours, je demeurai comme absorbé dans ma chambre, uniquement occupé du tragique évènement dont j'avois été témoin. Mais j'étois né pour les aventures, et j'en avois bien encore à essuyer avant que de devenir tranquille.

Je fis connoissance, à la comédie, avec le marquis de Sévigné, fils de la célèbre marquise de

ce nom. Il étoit de mon âge. Notre amitié se forma sans préparation. Nous avions à peu près les mêmes goûts et les mêmes penchants. Dès le premier jour de notre connoissance, nous liâmes une partie de plaisir pour le lendemain. Elle s'exécuta très agréablement. Il amena avec lui monsieur Racine, qui s'étoit déjà fait connoître par ses belles tragédies, et M. l'abbé de Cogan, qui passoit pour un très bel esprit. M. Racine nous apprit qu'il devoit être reçu, deux jours après, à l'académie française. Il nous récita le discours qu'il avoit préparé pour sa réception. Nous en critiquâmes plusieurs endroits, qu'il eut la complaisance de changer en suivant nos conseils. Le marquis de Sévigné avoit l'esprit très fin et très agréable. On n'a jamais tourné mieux que lui une polissonnerie. Le ton de sa voix, l'air délicat et badin dont il s'exprimoit, donnoit de la grace à ses moindres paroles. Il étoit passionnément épris d'une comédienne, qui épuisoit sa bourse par de folles dépenses. Il nous proposa après souper, c'est-à-dire vers minuit, d'aller rendre visite à sa maîtresse. Nous y fûmes tous ensemble. Elle ne faisoit qu'arriver chez elle, dans un carrosse qu'elle tenoit de la libéralité du marquis. Malgré les obligations qu'elle lui avoit, elle parut choquée de ce qu'il lui amenoit trois personnes inconnues à une telle heure. Il me semble que tu veux bouder, lui dit Sévigné : sais-tu que je t'amène un académicien qui t'a fait reine plus

d'une fois, un mousquetaire qui paye fort régulièrement ses quinze sous au parterre, et un abbé qui joue la comédie presque aussi bien que toi? Allons, monsieur l'abbé, dit-il à l'abbé de Cogan, paroissez sur la scène. Mademoiselle fit hier le rôle d'Iphigénie, et vous faites le personnage d'abbé. Vous êtes ecclésiastique, à peu près comme elle est princesse. Il faut, s'il vous plait, que vous nous donniez tous deux un plat de votre métier. Cette tirade d'éloquence fit rire la comédienne, et la mit en bonne humeur. On ne parla plus que de rire, et l'on exécuta le projet du marquis, qui étoit de faire déclamer quelque scène de Racine à l'abbé de Cogan; il y consentit. Nous lui mîmes une perruque, un habit galonné, etc. pour faire le rôle de Titus. Je n'ai jamais ri de si bon cœur. La comédienne faisoit Bérénice d'une manière enchantée. Le pauvre abbé, qui n'avoit jamais exercé son talent pour la parole que dans quelque misérable sermon, exprimoit les agitations de Titus avec un ridicule achevé. Nous passâmes ainsi une partie de la nuit; et nous nous séparâmes, en promettant à monsieur Racine d'assister à la cérémonie de sa réception à l'académie.

Nous lui tînmes parole. La salle étoit remplie de quantité de personnes de la première distinction, que la réputation du nouvel académicien y avoit attirées. Il faut avouer que Racine charma tous ses auditeurs. Il étoit bel homme; il déclamoit

bien. Son discours étoit bien composé. A peine put-il répondre à l'empressement de tous ceux qui venoient l'embrasser et le féliciter de son succès. Je ne lui dis que deux mots à l'oreille, pour l'inviter à souper. Il me promit de s'y rendre. J'avois eu soin de prier auparavant M. Boileau, que je connoissois, et M. Molière, que je ne connoissois pas, mais à qui le marquis de Sévigné avoit fait le compliment de ma part. Il amena encore le chevalier de Méré et l'abbé Genest. Nous nous trouvâmes sept à table, et de la meilleure humeur du monde. M. Boileau nous raconta qu'étant à Versailles quelques jours auparavant, il avoit eu une plaisante querelle avec M. Mocolieri, envoyé de Venise. Celui-ci lui reprocha, comme une marque de mauvais goût, d'avoir traité les beautés du Tasse de clinquant. M. Boileau ne se défendit d'abord qu'en badinant; mais l'envoyé continuant de lui dire d'un ton fort sérieux que cette raison avoit pourtant empêché les académiciens della Crusca de Florence de lui offrir une place dans leur corps, comme ils l'avoient résolu; qu'après avoir examiné la chose dans une de leurs assemblées, ils avoient conclu que ce seroit déshonorer leur nation, que d'accorder cette marque d'honneur à une personne qui avoit décrié le plus bel esprit d'Italie; Boileau, piqué de ce discours, répondit en vrai satirique: Si j'ai traité si mal Le Tasse, qui de l'aveu de

messieurs de la Crusca est le plus bel esprit d'Italie, jugez quelle idée je dois avoir de ceux qui se reconnoissent inférieurs à lui; et concluez de là que l'estime ou le mépris des académiciens de Florence est une chose fort indifférente pour moi. M. Mocolieri s'échauffa là-dessus, et traita Boileau de petit poëte superbe. Boileau appela l'autre petit Italien ignorant. Quelques personnes de distinction, qui étoient présentes, furent obligées de leur imposer silence, pour arrêter cette querelle.

Nous applaudîmes aux réponses de M. Boileau; et les réflexions que nous fîmes sur son histoire nous conduisirent à parler d'une foule de mauvais écrivains qui inondoient alors Paris. Tous les convives lâchèrent quelques traits plaisants, et Boileau sur-tout triomphoit sur cette matière. Pradon, Boursault, Perrault, et quantité d'autres ne furent point épargnés. M. le chevalier de Méré, qui étoit d'une humeur assez grave, nous dit que quoiqu'il trouvât fort raisonnable la coutume du royaume, qui ne permet point qu'un livre soit imprimé s'il n'a subi l'examen des censeurs, il lui sembloit néanmoins que l'intérêt du public demandoit quelque chose de plus; qu'il faudroit que tous ceux qui se laissent surprendre à la démangeaison d'écrire fussent obligés de faire preuve de leur capacité; et qu'au lieu qu'on examine l'ouvrage pour en permettre l'impression,

on commençât par examiner l'auteur, pour lui permettre de composer l'ouvrage.

Cette pensée fut trouvée fort judicieuse et fort convenable aux besoins présents de la république des lettres. On chargea M. Molière de dresser un placet qui seroit présenté à M. le chancelier, pour lui demander cette réforme dans la littérature. Nous badinâmes ainsi très agréablement le reste de la soirée.

Le lendemain, M. Racine, qui avoit pris quelque amitié pour moi, me proposa d'aller promener avec lui jusqu'à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, où il avoit une proche parente, et quantité d'amis. Le plaisir de l'accompagner, et la réputation de cette célèbre abbaye, m'y firent consentir volontiers. Nous y fûmes reçus à merveille. On nous y retint quelques jours. M. Arnauld, qui y étoit alors, me fit mille caresses. Comme j'avois l'esprit assez cultivé pour un homme de mon âge, il prit plaisir à m'instruire du sujet des fameuses contestations qui divisoient alors l'église de France. Il me fit même goûter ses sentiments; et je puis dire que j'étois à demi janséniste lorsque je quittai cette maison. La mère Agnès, qui étoit parente de M. Racine, prit fort à cœur ce qu'elle appeloit ma conversion. Elle avoit beaucoup de brillant dans la conversation, et n'avoit pas moins de solidité d'esprit. Elle me fit promettre de retourner de temps en temps pour la voir.

Je fus obligé, quelques mois après, de chercher un asile dans cette abbaye, pour éviter les suites d'une aventure qui a renversé ma fortune.

Étant retourné à Paris, je trouvai une lettre de mademoiselle de Colman. Elle n'étoit point signée de son nom, et c'étoit l'unique que j'eusse reçue d'elle. Aussi ne pus-je connoître d'où elle venoit que par sa lecture. C'étoient des reproches d'avoir laissé passer tant de temps sans la voir, et des plaintes de la peine que je lui avois fait prendre pour découvrir le lieu de ma demeure. Quelque résolution que j'eusse formée de renoncer absolument aux femmes, son mérite me revint à l'esprit, et renouvela les premières impressions qu'il y avoit faites. Je trouvai d'ailleurs qu'il y avoit eu de l'impolitesse à l'abandonner si brusquement, et je condamnai ma conduite. Je fus la voir dès le lendemain, pour lui en faire mes excuses. Elle me reçut avec une joie qui me fit assez connoître que j'étois bien dans son cœur. Sa mère n'en marqua pas moins. J'eus la foiblesse de repreudre mes anciens sentiments; mais comme je ne suis pas fait pour être heureux, ma tranquillité ne fut pas de longue durée.

Je voyois mademoiselle de Colman depuis deux mois avec beaucoup d'assiduité. Sa sagesse m'étoit connue. Si je l'aimois, j'étois sûr d'en être aimé. Cependant la jalousie s'empara tout d'un coup de mon ame, et vint empoisonner toute ma

satisfaction. Cruelle et funeste passion ! Un jeune abbé, qui se faisoit appeler de Lævin, trouva le moyen de s'introduire dans la maison de madame de Colman. Je m'aperçus, en peu de jours, du dessein qui l'y amenoit. Ses fréquentes visites, ses regards, son empressement, et mille autres marques, me firent trop connoître que j'avois un rival. Je fus indigné qu'un homme de sa profession osât se mettre en concurrence avec moi. Je me croyois néanmoins si assuré du cœur de mademoiselle de Colman, que je n'appréhendois rien de sa part : mais enfin ma bizarrerie ne me permit pas de souffrir qu'un abbé entreprît de me le disputer. Je le tirai un jour à l'écart, et je lui dis, d'un ton de maître, que je lui défendois de paroître jamais avec moi dans un même lieu; et que s'il étoit assez hardi pour s'y trouver, je lui donnerois vingt coups de canne. La rougeur lui monta au visage : il me répondit que s'il avoit une épée, je ne lui parlerois pas si fièrement. Je vous avoue que, perdant toute patience à cette réponse, je lui donnai effectivement plusieurs coups d'un bâton que je portois à la main. Il me quitta sans ajouter un mot, et ne se présenta plus devant mes yeux. Je crus que la honte et la crainte l'avoient fait disparoître. Quelques mois se passèrent. J'étois si charmé de mademoiselle de Colman, que j'avois pris la résolution de l'épouser. Il falloit obtenir le consentement de mon père; mais j'espérois qu'en

faveur des richesses il passeroit sur l'inégalité de la naissance. Je me disposois à lui demander cet aveu, lorsqu'un jour au matin mon valet vint m'annoncer un inconnu qui souhaitoit de me parler un moment. J'étois à m'habiller : je lui fis dire d'entrer. Son visage se renouvela tout d'un coup dans ma mémoire ; et quoiqu'il fût sous les habits d'un homme d'épée, je le reconnus facilement pour ce même abbé que j'avois maltraité trois mois auparavant. Si vous me reconnoissez, monsieur, me dit-il d'un ton ferme, vous devez concevoir le dessein qui m'amène chez vous : je suis celui que vous outrageâtes indignement, il y a trois mois, sous l'habit et sous le nom de l'abbé de Levin. J'ai quitté l'église exprès pour en tirer raison. Choisissez le temps, le lieu, et les armes.

Ce procédé me parut franc et généreux. Il est juste, mon brave, lui repartis-je, que je vous satisfasse : l'honneur offensé veut du sang. Ne remettons pas à un autre jour ce que nous pouvous exécuter dès ce moment. Pour les armes nous nous servirons, si vous voulez, de nos épées. Je vous laisse le maître du lieu. Nous convînmes de nous rendre à dix heures, par des chemins différents, sur le bord de la Seine, du côté de la Grenouillère. Nous y arrivâmes presque en même temps. Nous nous battîmes un demi quart d'heure sans avantage. Je fus blessé le premier, d'un

coup léger à la cuisse ; mais, plus heureux que mon adversaire, je lui enfonçai aussitôt mon épée au travers du corps. Il tomba, en disant : Je suis mort. Je crus d'abord qu'il l'étoit, et j'allois jeter le corps dans la rivière ; mais je m'aperçus qu'il respiroit encore. La compassion m'obligea d'aller chercher du secours aux maisons les plus voisines. Ce fut la cause de ma perte ; car s'il fût mort sur-le-champ, on auroit ignoré qui étoit l'auteur du coup. J'avertis quelques personnes que je rencontrai d'aller promptement le secourir, et je me retirai pour éviter d'être reconnu. Mais mon ennemi n'eut pas la générosité de cacher mon nom en mourant. On sut le jour même, dans tous les endroits de Paris, que je m'étois battu, et que j'avois tué mon homme.

J'étois resté néanmoins dans la ville : mais mes amis me conseillèrent de sortir et de chercher une retraite. Comme il étoit à craindre qu'il n'y eût déjà quelques ordres pour m'arrêter à la poste, je pris le parti de me déguiser en paysan ; et je me rendis dans cet équipage à l'abbaye de Port-Royal, sans avoir communiqué mon dessein à personne. J'y fus bien reçu. Monsieur Arnauld y étoit encore. Je lui découvris mon malheur : il me fit des réprimandes sévères sur l'action peu chrétienne que je venois de faire, et me cita quantité de passages de l'écriture et des pères, pour me prouver qu'il n'est pas permis de donner

la mort à son prochain. C'est une vérité que je n'ignore pas, lui dis-je; mais quel parti voulez-vous que prenne un pauvre gentilhomme dans les circonstances où je me suis trouvé? Vous savez les lois de l'honneur. Je sais encore mieux les lois du christianisme, répondit sévèrement monsieur Arnauld. Vous aviez maltraité injustement votre adversaire; il ne falloit pas rougir de l'apaiser par des soumissions. Si vous appréhendiez que cela ne vous fît quelque tort dans le monde, vous aviez un moyen d'éloigner de vous tout soupçon de lâcheté; c'étoit de vous bien battre à la guerre. C'est là que la bravoure est permise. Le monde, tout injuste qu'il est, n'accusera point de lâcheté un officier qui évite les duels, si cet officier fait son devoir dans l'occasion pour le service de son prince et de sa patrie. On distingue aisément la poltronnerie d'avec la religion et la sagesse. Supposons qu'un homme de guerre, non seulement brave dans les combats et dans les sièges de villes, mais honnête homme et bon chrétien dans le cours de sa conduite, vienne à refuser un duel; il n'y aura personne qui n'interprète bien ses motifs, et qui ne juge que ce qui l'arrête est le même sentiment de religion qui est la règle de toutes ses autres actions. Mais j'avoue qu'un débauché, qui éviteroit de tirer l'épée dans la même occasion, seroit soupçonné justement d'être un poltron et un lâche; parcequ'il n'est pas

naturel de croire que l'amour du devoir le conduise alors, lui qui fait profession d'en violer ailleurs toutes les lois. L'importance est donc d'être honnête homme et chrétien : on ne se trouve jamais exposé à l'infamie, parceque la probité et le christianisme s'accordent toujours avec les droits du véritable honneur.

Voilà de quelle morale j'étois régalé tous les jours à Port-Royal. J'y passai plus de six semaines. Monsieur Arnauld y venoit souvent avec d'autres ecclésiastiques dont j'ai oublié les noms. Il y en avoit d'ailleurs quelques uns dans l'abbaye qui étoient regardés comme les oracles du parti jansénien, et qui menoient une vie très réglée et très édifiante ; ainsi je n'étois pas sans compagnie.

Pendant ce temps-là mes amis s'employoient de toutes leurs forces pour me faire obtenir ma grace. Si l'évêque de Marseille, mon oncle, eût été en France, j'aurois réussi plus facilement par son crédit ; mais le roi, qui l'honoroit d'une parfaite confiance, l'avoit envoyé en qualité d'ambassadeur extraordinaire à la cour de Pologne, pour travailler à faire élever sur le trône le grand maréchal Jean Sobieski. Je trouvai néanmoins des protecteurs si puissants et si zélés, qu'ils vinrent à bout de persuader à sa majesté que mon affaire n'étoit rien moins qu'un duel ; que j'avois été attaqué en revenant de la chasse, et que

j'avois tué mon ennemi en me défendant. Comme le sujet de notre querelle n'avoit été connu de personne, cette explication passa enfin pour constante ; et j'eus la permission de revenir à Paris. J'obtins, quelque temps après, mes lettres d'abolition, avec les formalités ordinaires.

LIVRE III.

Le marquis de Rosambert continua de me raconter la suite de sa vie, c'est-à-dire le fameux duel où il eut encore le malheur de tuer un des ses ennemis; sa fuite dans les pays étrangers; ses diverses courses; son arrivée en Allemagne, où il se mit au service de l'empereur. Il me fit la relation du siège de Vienne, auquel il avoit assisté; de la prise de Bude, et de la défaite de l'armée ottomane. Enfin il poursuivit sa narration jusqu'au temps de sa vie où il étoit alors. Comme j'ai appris que toutes ces particularités ont été données au public depuis sa mort, je ne grossirai point ces mémoires par un récit qu'on peut trouver ailleurs. Il me suffit d'ajouter que le roi, toujours inexorable pour les duels, ne voulut jamais consentir à lui faire grace. Il fit entendre seulement à monsieur de Janson, qui avoit été nommé à l'évêché de Beauvais en 1679, et qui venoit alors d'être fait cardinal par le pape Alexandre VIII, qu'on ne feroit aucune recherche de son neveu, pourvu qu'il demeurât en France sous un nom emprunté, et qu'il tînt une conduite sage et tranquille. Le marquis finit son récit, en me disant que son dessein étoit d'aller servir dans l'armée d'Italie, et qu'il espéroit que le roi lui accorderoit de l'emploi. Il obtint en effet la majorité

d'un régiment étranger ; et il partit quelque temps après pour aller joindre l'armée de monsieur de Catinat. Mais, avant son départ, nous passâmes encore quelques mois à Paris dans nos divertissements ordinaires. Nous évitions le grand monde et les nombreuses compagnies. Si nous rendions quelques visites, c'étoit à des religieux de mérite, ou à quelques beaux esprits de Paris, dont la conversation pouvoit nous instruire. Nous allions voir assez souvent le père Bouhours, jésuite du collège de Louis le Grand, qui nous entretenoit avec cette politesse qui faisoit son caractère. Il nous fit présent de quelques uns de ses ouvrages. Je dois dire ici, pour l'honneur de sa mémoire, qu'il ne manquoit jamais d'insérer dans nos conversations quelques réflexions de piété, et qu'il les tournoit si agréablement, que nous l'écoutions quelquefois plus d'un quart d'heure sans l'interrompre. Un jour qu'il nous avoit conduits dans la bibliothèque, et que j'en examinois les livres avec beaucoup d'attention, il me demanda pour quelle espèce de livres j'avois le plus d'inclination? Je lui répondis que j'aimois beaucoup un bon livre de morale, où les détours du cœur humain fussent bien expliqués ; les avantages de la vertu ; et les douceurs d'une vie réglée, exposés dans tout leur jour ; enfin un livre où ce qui peut faire le vrai bonheur de l'homme fût bien traité. Je suis charmé, me dit le père Bouhours, de vous voir dans un si

bon goût. J'en conclus qu'infailliblement votre cœur est porté à la vertu; que vous êtes maintenant un honnête homme, et que vous serez quelque jour un saint. Je me mis à rire. Voilà, repris-je, un jugement bien flatteur pour moi. Mais savez-vous, mon père, que ce n'est que par l'esprit que je pense si bien; et qu'en même temps que j'estime la sagesse et la vertu, j'ai toutes les peines du monde à la pratiquer? Cela n'est pas surprenant, répliqua le père Bouhours; vous êtes jeune, la nature a ses droits; il en coûte à votre âge pour la combattre, trop souvent même elle triomphe de la religion et de la raison. Mais, quelque supériorité qu'elle puisse prendre sur ces deux règles de notre conduite, elle ne les effacera jamais entièrement dans un cœur tel que je viens de connoître le vôtre. Je vous défie, par exemple, continua-t-il, du caractère dont vous êtes, de vivre jamais tranquillement dans le désordre: vous sentirez malgré vous des remords; et quand vous commettriez les plus grands crimes, votre cœur regrettera toujours la vertu.

Une connoissance très agréable, que je fis encore par le moyen du marquis de Rosambert, fut celle de monsieur Racine. Je n'ai guère vu d'homme dont l'esprit fût plus cultivé, et les manières plus polies. Il nous dit qu'il devoit le caractère tendre et gracieux qu'on admire dans ses tragédies à la tendresse qu'il avoit pour sa femme, et à celle dont elle étoit remplie pour lui; que

lorsqu'il avoit à traiter quelque endroit tendre et touchant, il montoit à la chambre de cette chère épouse, et qu'un moment de son entretien et de ses caresses lui mettoit le cœur dans la situation qu'il falloit pour produire les plus beaux sentiments. Il nous lut quelques endroits de l'histoire de Louis le Grand, à laquelle il étoit chargé de travailler. Nous ne pûmes refuser des éloges à la beauté du style : mais il nous parut que les louanges du grand monarque y étoient trop souvent répandues ; et nous jugeâmes que si cet ouvrage étoit un jour donné au public, on ne le liroit, tout au plus, que comme un beau panégyrique.

Le marquis de Rosambert, ayant enfin obtenu l'emploi qu'il sollicitoit, partit de Paris pour se rendre dans le Piémont, et me laissa beaucoup de regret de son éloignement. Nous nous promîmes mutuellement de nous aimer toujours. Je n'aurois pas balancé à prendre le même parti, si j'en eusse eu la liberté ; mais il falloit attendre nécessairement que le noviciat de mon père fût expiré, pour mettre quelque arrangement dans mes affaires. Mon dessein étoit d'aller rejoindre ensuite mon ami, et de faire mes épreuves militaires sous sa conduite. La fortune en disposa autrement. Je ne le revis que plusieurs années après notre séparation, comme je le rapporterai dans le cours de ces mémoires ; et nous eûmes, l'un et l'autre, quantité d'aventures fâcheuses à essuyer dans cet intervalle.

J'appris du père prieur des Chartreux, avec qui j'avois toujours entretenu un commerce de lettres, le temps où mon père devoit faire la profession religieuse. Je me rendis en province, pour assister à cette triste cérémonie. Je voulois le voir avant qu'il prît le dernier engagement, et je fis tous mes efforts pour cela ; mais son parti étoit pris. Il me fit répondre qu'il m'étoit inutile d'y penser, et que je n'aurois la satisfaction de le voir que le lendemain de la prononciation de ses vœux. Il fallut en passer par-là. J'assistai donc à cette fète lugubre. L'église étoit remplie d'une foule de personnes de toutes les conditions, que la curiosité y avoit attirées. Je ne pus retenir mes larmes, en voyant un père qui m'étoit si cher, avec un visage pâle, et déjà défiguré par la pénitence : mais ce fut bien autre chose, lorsque je l'entendis prononcer la fatale formule. Je sentis des déchirements qui m'obligèrent de sortir du chœur par une porte de derrière. Il étoit le seul qui ne paroissoit pas ému : sa piété et sa constance firent l'admiration de tout le monde, et l'on n'en parloit qu'avec étonnement. Ce jour sera toujours cher et douloureux à ma mémoire :

.... Quem semper acerbum,
Semper honoratum, sic Dei voluistis, habebo.

Il consentit le jour d'après à recevoir ma visite. Je me jetai à ses genoux, que je tins long-temps

embrassés. Il me fit relever d'un visage riant ; nous nous assîmes. Le père prieur, qui étoit avec nous, voulut que nous dînassions ensemble. Nous ne parlâmes, pendant le repas, que de la douceur d'une sainte solitude, et de la vanité des plaisirs du monde, quand on les compare à ceux que donne la vertu. Le père prieur, qui étoit un homme de Dieu, nous raconta plusieurs traits édifiants de quelques personnes de condition qui avoient préféré, comme mon père, le service de Dieu aux avantages du siècle. Nous tombâmes ensuite sur l'histoire de saint Bruno. Comme j'avois quelque difficulté à croire les trois apparitions du docteur, le père prieur nous dit qu'il se trouvoit à la vérité des personnes qui doutoient de ce fait ; mais qu'après tout, ce n'étoit point ce qu'il y avoit de plus admirable dans la conversion de saint Bruno ; qu'il y a quelque chose de plus grand dans le changement du cœur et des inclinations d'un homme déréglé, que dans la résurrection d'un mort ; que cependant il ne falloit point aussi révoquer en doute tous les faits qu'on a de la peine à expliquer, et que Dieu a ses raisons pour permettre quelquefois les évènements les plus extraordinaires. Là-dessus il nous rapporta une chose fort singulière qu'il avoit apprise récemment.

Dans une petite ville de cette province, nous dit-il, une dame assez riche étoit demeurée veuve dans un âge peu avancé. Elle n'avoit qu'un fils

qu'elle éleva dans la crainte de Dieu ; et la tendresse qu'elle avoit pour lui l'empêcha de penser à un second mariage. Lorsque ce fils eut atteint un certain âge, elle le mit chez un procureur, pour lui faire prendre une teinture des affaires. Ce jeune homme étoit si sage et si appliqué, que le procureur prit une entière confiance en lui. Un jour il lui mit entre les mains quelques papiers de conséquence, qu'il n'avoit pas le temps de serrer lui-même, et lui recommanda de les garder soigneusement. Pour les mettre en sûreté, le jeune homme les cacha dans un lieu secret de sa chambre. Quelque temps se passe sans que le procureur pense à redemander ses papiers ; il les redemande à la fin. Les papiers ne se trouvent plus, le procureur se plaint, gronde, menace ; enfin voyant que rien ne paroissoit, il fait saisir le jeune homme, et le fait mettre en prison. Il ne s'agissoit de rien moins que de la corde, c'étoit un vol domestique ; et d'ailleurs la fortune de quelques familles étoit attachée à ces papiers. La mère, qui apprit le malheur de son fils, en fut inconsolable. Elle pria le ciel, elle invoqua tous les saints ; mais tout cela inutilement. Le fils de son côté protestoit de son innocence, et juroit qu'il n'étoit coupable que d'un pur oubli : il ne pouvoit se souvenir de l'endroit où il avoit placé le dépôt qu'on lui avoit confié. Cependant, comme en justice on n'a point d'égard à l'intention, le châtiment alloit suivre de près cette faute

involontaire. La mère affligée, sortant de sa maison pour aller solliciter le lieutenant général en faveur de son fils, fait rencontre d'un homme fort bien mis, qui s'arrête à la considérer, et qui lui demande la cause de ses larmes qu'il voyoit couler : elle lui raconte la triste aventure de son fils. N'est-ce que cela, lui dit l'inconnu ? Venez, je mettrai remède à tout. Il la fait rentrer chez elle, lui demande de l'encre et du papier, écrit une lettre qu'il lui donne pour le lieutenant général, en l'assurant qu'il étoit si fort de ses amis, qu'il ne lui refuseroit rien en son nom. La dame se rend aussitôt chez son juge ; il étoit seul dans son cabinet. On la fait entrer. Elle présente sa lettre. Le lieutenant général ne l'eut pas plutôt lue, qu'il tomba évanoui. La dame appelle du secours : les domestiques montent ; et voyant leur maître dans cet état, ils s'imaginèrent que cette étrangère venoit de l'assassiner. Ils commençoient déjà à la maltraiter, lorsque le lieutenant général revenant à lui-même, et ouvrant les yeux, leur ordonna d'arrêter. Elle n'est pas coupable, leur dit-il ; mais voici une des plus étranges choses qui puissent arriver. Cette lettre, que vous me voyez dans les mains, est de mon père, qui est mort depuis dix ans. Je ne saurois me tromper à son nom ni à son écriture. Il me marque que je suis à la veille de faire, sans le savoir, une injustice qu'il veut empêcher ; que le fils de cette dame est innocent ; que la preuve en est aisée :

que ce pauvre jeune homme a placé les papiers dans un endroit de sa chambre dont il ne se souvient plus. La lettre désigne l'endroit. Allons voir sur-le-champ s'il est vrai que les papiers y sont; nous n'aurons pas lieu de douter, après cela, que le ciel ne se mêle de cette affaire. On ne perdit pas un moment pour aller chez le procureur, et l'on trouva les papiers dans la chambre du jeune homme, à l'endroit que la lettre avoit marqué.

Le père prieur me parut fort persuadé de la vérité de cette histoire. Je ne la contestai point. Je quittai mon père à l'heure de vêpres, après qu'il m'eut donné de sages instructions pour ma conduite, et qu'il m'eut permis de l'aller visiter de temps en temps.

La comtesse, qui étoit la seconde épouse de feu mon grand-père, avoit toujours demeuré depuis sa mort dans le château qui commençoit à m'appartenir. Je n'avois garde de lui proposer d'en sortir. Je voulois bien vivre avec elle et avec ses deux enfants qui étoient mes oncles. Elle m'avoit reçu fort civilement à mon arrivée de Paris. Je l'avois assurée, de mon côté, de beaucoup de respect et d'attachement. Je m'occupai, les premières semaines après mon retour, à visiter pendant la matinée les papiers, les contrats et les vieux titres de la maison. L'après-midi j'allois à la chasse, ou bien je rendois visite à mon père et à mon grand-père maternel. Tant que ce train de

vie dura, je fus fort tranquille : mais lorsque j'eus commencé à régler les comptes de mes domestiques, et à entrer dans quelque détail de mes revenus et de la dépense de ma maison, La Brie me vint avertir un jour que madame faisoit ses préparatifs pour se retirer avec ses enfants, et qu'elle alloit demeurer chez son père, qui possédoit une petite terre à six lieues de chez moi. Ce changement me surprit. Cependant, comme je n'y avois point donné occasion, je me consolai sans peine ; sur-tout quand j'eus fait réflexion qu'il étoit malhonnête pour la comtessse de former le dessein de me quitter sans m'en avoir rien communiqué. Je feignis d'ignorer ce qui se passoit, et je ne changeai rien à mes manières ordinaires.

La veille du jour qu'elle avoit choisi pour son départ, elle vint à ma chambre avec ses deux enfants. Elle me remercia de toutes les honnêtetés que j'avois eues pour elle. Elle me dit que son père lui ayant témoigné qu'il seroit bien aise qu'elle allât demeurer avec lui, elle ne croyoit pas pouvoir se dispenser de lui accorder cette satisfaction ; que son dessein étoit de partir le lendemain ; qu'en se séparant de moi, elle n'en seroit pas moins disposée à me vouloir du bien, ni moins ma très humble servante.

Je lui répondis que ce départ précipité me surprenoit beaucoup ; que tant que je serois au monde, elle seroit la maîtresse du château, et de tout ce

qui m'appartenoit; que j'aurois l'honneur de l'aller voir souvent chez monsieur son père, et de lui marquer par mes soumissions le profond respect que j'avois pour elle ; que pour ce qui regardoit la succession de mon grand-père, et ce qui lui devoit revenir, à elle et à ses enfants, nous n'aurions rien à démêler ensemble, parceque j'en passerois par tout ce qu'elle voudroit. J'embrassai mes deux petits oncles, et sur-tout le chevalier, qui étoit un enfant fort aimable. Nous nous séparâmes, et c'est la dernière fois que j'ai vu madame la comtesse. Elle se retira de bonne heure, sous prétexte qu'elle vouloit partir le lendemain de grand matin. Elle étoit partie effectivement lorsque je me levai.

Je fut aussitôt faire part à mon grand-père de ce qui s'étoit passé. Il n'y comprit pas plus que moi. Je demeurai à dîner chez lui. Sur les rois heures après midi, nous vîmes Scoti arriver au grand galop sur un de mes chevaux. Je le connoissois sage. Je craignis qu'il ne fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il vint aussitôt me dire, d'un air effrayé, que depuis une heure il y avoit quatre hommes au château qui souhaitoient de me voir; qu'il croyoit que c'étoit des gens de justice; qu'impatients de mon absence, et dans la crainte que je ne tardasse plus long-temps, ils avoient montré un ordre du conseil d........ en vertu duquel ils avoient apposé le scellé aux portes et aux fenêtres de tous les appartements,

à la réserve de ma chambre et des offices; que tous mes domestiques s'étoient assemblés, pour convenir ensemble de ce qu'ils avoient à faire; et qu'avant que d'entreprendre aucune résistance, ils avoient cru devoir me donner avis de ce qui venoit d'arriver.

Je pris conseil de mon grand-père, ne sachant à quoi attribuer un accident si bizarre. Il me répondit qu'il falloit d'abord nous assurer du fait par nos yeux. Nous nous rendîmes au château sans différer. Les huissiers, qui apprirent que j'arrivois, vinrent au devant de moi avec un papier qu'ils me présentèrent, en me signifiant de bouche ce qu'il contenoit. C'étoit un ordre du conseil d..... qui portoit que dans le terme de huit jours j'eusse à sortir du château de M. le comte de......... où je faisois ma demeure sans aucun droit, et une assignation à comparoître en justice après les huit jours expirés, pour rendre compte des papiers et des meubles qui étoient dans le château lorsque j'y étois arrivé.

Surpris d'une telle incartade au-delà de ce qu'on peut penser, je priai les huissiers de m'expliquer ce que cela signifioit, et ce que le conseil d...... prétendoit par cette violence. Ils m'apprirent que la comtesse belle-mère de mon père, me disant né d'un mariage qui s'étoit fait contre les lois du royaume, demandoit, au nom de ses enfants, non seulement que je fusse déclaré illégitime, et exclu par conséquent de l'héritage de mes pères, mais

encore qu'il me fût défendu de porter leur nom ; qu'elle avoit présenté sa requête au conseil d...... et qu'elle avoit obtenu par provision les deux arrêts qu'ils m'étoient venus signifier ; que c'étoit à moi de prendre des mesures pour fournir mes moyens de défense.

Le chevalier mon grand-père me dit que la résistance seroit inutile, et qu'il falloit se soumettre. Je répondis aux huissiers que j'examinerois cette affaire, et qu'ils pouvoient se retirer. Il y en eut deux qui me firent entendre qu'ils avoient ordre de demeurer. Dans l'embarras où j'étois, j'y consentis. Nous entrâmes dans ma chambre, mon grand-père et moi ; nous fîmes quantité de réflexions sur une affaire si sérieuse et si peu prévue. Mais, étant tous deux sans expérience dans la chicane et les procès, nous résolûmes qu'il se mettroit sur-le-champ dans une chaise de poste, pour aller consulter les plus célèbres avocats de....... Il n'en rapporta que des décisions fâcheuses. Ils s'accordèrent tous à répondre que le mariage étoit contraire aux lois ; que mon père avoit fait une faute irréparable, de ne l'avoir pas fait réhabiliter après son retour dans le royaume ; que les ordonnances étoient positives sur cette matière ; et qu'enfin ma cause étoit très mauvaise. J'écrivis à Paris. Les avocats du parlement répondirent de même. Cependant, pour ne pas paroître abandonner trop tôt mes droits, je mis ma cause entre les mains d'un avocat fameux, qui m'assura de tout son

zèle. Je me retirai chez mon grand-père, pour attendre la décision d'une affaire si importante. Heureusement j'avois mis en dépôt chez lui, en partant pour Paris, cinquante mille écus que mon père avoit apportés du lieu de ma naissance, et qu'il m'avoit laissés en se retirant chez les Chartreux. C'est presque l'unique chose qui me soit restée des grands biens dont je me croyois le possesseur. La comtesse pressa si vivement nos juges, qu'au bout de quatre ou cinq mois elle obtint un arrêt qui déclaroit ses enfants uniques héritiers de M. le comte de....... et moi déchu de toutes mes prétentions. On m'accorda seulement, par grace, une pension de mille écus sur les biens qui m'étoient enlevés, et la permission de porter, pendant toute ma vie, le nom de marquis de...... que j'avois conservé jusqu'alors. Je passe rapidement sur ce coup funeste, qui, d'un des plus riches et des plus qualifiés gentilshommes de ma province, me rendit en un instant le plus misérable de tous les hommes. Les héritiers de la première comtesse, ma grand-mère, vinrent à la charge quelque temps après, et me dépouillèrent, en vertu du même arrêt, de ce que je possédois de ce côté-là.

J'évite, encore une fois, un souvenir qui m'est bien plus sensible à présent, que ne me le fut le malheur même dans le temps qu'il m'arriva. Soit tempérament, soit force d'esprit, j'en fus peu touché. La mort tragique de ma sœur, la

perte de ma mère, la retraite de mon père, le récit des aventures du marquis de Rosambert; tout cela joiut ensemble m'avoit inspiré je ne sais quel dégoût de la vie, et un véritable mépris pour tous les biens qui dépendent de la fortune.. Il n'en fut pas de même de mon grand-père. Le chagrin qu'il eut de cette disgrace, joint à son grand âge, le conduisit en peu de temps au tombeau.

Je me trouvai ainsi presque sans aucun bien qui pût m'attacher au monde. Cette pensée faillit à m'y faire renoncer entièrement, pour suivre mon père dans la solitude. Je considérois que, dans la situation où j'étois réduit, je ne pouvois m'atteudre qu'à une vie fort agitée. L'honneur ne me permettoit pas de songer à preudre un établissement dans la proviuce; il falloit la quitter nécessairement, et sortir même du royaume, pour cacher mieux l'affront que je venois de recevoir Les malheurs du marquis de Rosambert me revenoient à l'esprit: je n'avois point de goût pour cette multitude de courses et d'aventures bonnes et mauvaises qui sout inévitables à une personne qui s'expatrie. Je concluois donc, qu'après avoir perdu tous mes biens, le mieux étoit de sacrifier à Dieu ma liberté, qui étoit presque l'unique chose qui me restoit à lui offrir. La vie est si courte! me disois-je à moi-même. Les plaisirs passent si vîte, et satisfont si peu! D'ailleurs l'avenir est si obscur pour moi, et j'ai si peu de raison d'espérer une meilleure fortune! Ah! prenons pour

partage les biens du ciel, qui sont les biens certains! Faisons-nous un mérite de notre choix, tandis qu'il peut être volontaire: car enfin, après bien des mouvements et des agitations, il en faudra revenir là. Vingt ou trente ans, quand je les supposerois passés dans les plaisirs, ne diminueront pas la nécessité de recourir un jour à Dieu. Pourquoi ne pas commencer dès aujourd'hui ce que je serai obligé de faire tôt ou tard?

Pendant que j'étois dans ces irrésolutions, le prince de La Tour-Taxis passa par..... qui est une petite ville à deux lieues de l'endroit où j'étois. Il entendit parler de mon malheur. Peut-être lui fit-on un portrait avantageux de ma personne. Quoi qu'il en soit, il eut la générosité de s'intéresser à ma fortune, et de m'envoyer son écuyer pour m'offrir ses services. Il est vrai qu'il prétendoit appartenir à notre famille, et qu'il se faisoit honneur de cette parenté. Je fus le remercier moi-même de son attention. Il me fit un accueil très honnête; il plaignit mon sort, et tâcha de m'exciter à passer au service du roi d'Espagne, en me promettant sa recommandation. Il me pressa si fort, qu'il vint du moins à bout de m'ébranler. Je consentis à le suivre jusqu'à Bruxelles, en me réservant néanmoins à prendre mon parti lorsque nous y serions arrivés. Il m'offrit de m'attendre, si je n'avois point d'affaires qui me retardassent trop long-temps. Je ne lui demandai qu'un jour. Je l'employai à dire

adieu à mon père, et à mettre en sûreté les débris de ma fortune. Je convertis la meilleure partie de mon argent en lettres de change. Je distribuai à quelques domestiques qui ne m'avoient point quitté les meubles qui me restoient, et tout ce que je ne pus emporter. La Brie fut le mieux partagé : je devois cette récompense à sa fidélité et à ses longs services. Il étoit trop âgé pour pouvoir me suivre : je lui donnai de quoi vivre doucement le reste de ses jours. Le pauvre homme étoit inconsolable de me voir partir sans lui ; et, lorsque je fus monté à cheval, il jeta des cris qui m'attendrirent.

Je rejoignis le prince de La Tour, accompagné du seul Scoti. Nous arrivâmes heureusement à Bruxelles. Je ne tardai point à lier connoissance avec plusieurs officiers espagnols qui m'offrirent de l'emploi. Ils connoissoient mon nom. J'avois plus d'un parent qui tenoient un rang distingué dans les armées de leur maître. Mais, après y avoir mûrement pensé, je ne crus pas pouvoir, avec honneur, porter sitôt les armes contre la France. Je rappelai la délicatesse du marquis de Rosambert, qui avoit quitté le service de l'empereur lorsque la guerre fut déclarée entre la France et l'Empire ; et je résolus de l'imiter. On parloit, en ce temps-là, d'un armement considérable que le prince d'Orange faisoit en Hollande pour passer en Angleterre. Quoique ce prince se gardât bien de déclarer ses desseins,

personne ne doutoit qu'il n'eût en vue de profiter des troubles de ce royaume, pour se mettre, s'il pouvoit, la couronne sur la tête. Il y étoit appelé par le peuple et par la plus grande partie des seigneurs, que le roi Jacques n'avoit point assez ménagés. Sa maison étoit remplie sans cesse de ces Anglais mécontents, qui non seulement l'excitoient, par la facilité qu'ils lui faisoient voir dans cette entreprise, mais qui lui fournissoient même de grands secours d'argent, pour accélérer les préparatifs. Je n'entrerai point dans un détail suivi de cette fameuse expédition, à laquelle j'assistai. Il s'en est fait tant de relations, que le public en est assez instruit. J'y ajouterai seulement quelques circonstances dont j'ai été témoin, et qui serviront à faire connoître davantage le génie du roi Jacques et celui du roi Guillaume.

Je me rendis à la Haye vers le mois d'avril de l'année 1688. J'avois eu soin de prendre à Bruxelles des recommandations auprès de plusieurs personnes distinguées à la cour de Hollande. Ainsi, je n'eus pas de peine à me faire introduire chez le prince, à qui je fis offre de mes services. Il les accepta avec beaucoup d'honnêteté; et il me promit de penser à moi dans la distribution qu'il devoit faire de quelques emplois. Il se souvint de sa promesse huit jours après. M'ayant aperçu dans son antichambre, où j'étois à me promener avec un gentilhomme anglais, il me fit appeler. Je suis informé, me dit-il,

de votre naissance et de vos bonnes qualités. Si vous voulez vous attacher à moi, je vous offre la lieutenance de mes gardes, en attendant que vous me donniez occasion de faire pour vous quelque chose de plus. Je le remerciai très humblement de tant de bonté, et je lui protestai qu'il n'auroit jamais lieu de se repentir de cette marque de confiance. J'entrai, dès le lendemain, en exercice. Mon zèle et mon assiduité me firent distinguer du prince dans la foule de ceux qui cherchoient ses bonnes graces, comme s'ils eussent déjà prévu le bonheur qui devoit l'accompagner. Quinze jours avant celui qu'il avoit marqué pour le départ de la flotte, il m'ordonna de passer en Angleterre, pour y porter plus de quinze mille exemplaires d'une espèce de manifeste qu'il avoit fait imprimer à la Haye. Je devois les envoyer dans les villes principales, à l'adresse de certaines personnes qui étoient dans les intérêts du prince, et qui se chargeroient de les répandre à la première nouvelle de son débarquement. Il rendoit compte aux Anglais, dans cette déclaration, du motif qui l'obligeoit d'entrer dans leur pays à la tête d'une armée. C'étoit l'affection qu'il avoit pour eux, le zèle de la religion, et l'envie de les délivrer des violences sous lesquelles ils gémissoient. Il protestoit qu'il ne feroit aucun quartier aux ennemis de la religion et de la tranquillité publique; mais qu'il accorderoit toutes sortes de

secours et de protection à ceux qui aimoient la paix et le véritable bien de la patrie.

J'exécutai heureusement ma commission ; après quoi je me rendis sur la côte, pour attendre l'arrivée du prince. Je ne savois pas précisément où le débarquement se devoit faire, parceque cela n'avoit point encore été résolu avant mon départ de Hollande. Mais j'appris bientôt que la flotte, après avoir été retardée quelques jours par les vents, avoit enfin abordé à Tolbai et à Lime dans le comté de Dorset. J'y fus joindre le prince. Le manifeste fut aussitôt répandu de tous côtés, et produisit des effets incroyables. L'armée hollandaise, qui n'étoit que de treize ou quatorze mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, se trouva grossie tout d'un coup par la désertion de la plus grande partie des troupes du roi. Mylord Churchil, si célèbre depuis sous le nom de duc de Marlborough, le prince Georges de Danemarck, le duc d'Ormond, et quantité d'autres seigneurs de la première distinction, se rendirent à notre camp. Ce fut par eux que le prince apprit que le roi son beau-père s'étoit avancé, dans le dessein de combattre, jusqu'à Salisbury; mais qu'intimidé par la désertion de son armée, et craignant d'être trahi par le peu qui lui restoit d'officiers et de soldats, il s'étoit hâté de reprendre le chemin de Londres.

Le lendemain nous vîmes arriver des députés

de la part du roi, pour proposer un accommodement. Le prince répondit qu'il alloit à Londres, et qu'on traiteroit plus facilement lorsqu'il y seroit arrivé. Cette réponse obscure et générale acheva d'épouvanter le roi Jacques. Il prit le parti de s'embarquer pour se retirer en France : mais, ayant eu le malheur d'être repoussé sur la côte par les vents contraires, il fut arrêté, comme chacun sait, à Feversham. On en donna avis aussitôt au prince, qui tint un conseil extraordinaire de ses plus fidèles serviteurs, pour prendre des mesures sur une affaire si délicate. Dès qu'il fut fini, il envoya ordre à ceux qui avoient arrêté le roi de le reconduire à Londres, et de le traiter avec tout le respect dû à la majesté royale. Il dépêcha, en même temps, quantité de courriers de divers côtés. Sur le soir, il fit venir chez lui en particulier le général Warnef, Hollandais, pour lequel il avoit beaucoup de confiance. Il eut avec lui un entretien d'un quart d'heure, au bout duquel il m'appela lui-même par mon nom, et m'ordonna d'entrer. Il savoit que j'étois dans son antichambre : je me présentai. Alors, nous prenant par la main le général Warnef et moi, il nous mena au fond de son cabinet, et nous fit asseoir à ses côtés. Je vous connois, nous dit-il tout bas, pour des gens d'honneur et qui m'êtes affectionnés ; ainsi je ne vous recommande point de me servir avec zèle et avec discrétion, dans une affaire où il y va du tout pour moi. Le roi doit être

reconduit à Londres. Ceux qui l'ont empêché de passer en France ont mal entendu mes intérêts; mais c'est une faute dont j'espère tirer avantage. Je veux le faire mener à Rochester, et l'y faire garder, mais à vue seulement, pour sauver les apparences. Je vous ai choisis tous deux pour cela; et vous serez les seuls qui aurez mon secret. Je lui donnerai quelques uns de ses gardes ordinaires, auxquels il croira pouvoir se fier; mais le plus grand nombre sera de mon choix. Il ne manquera pas de faire de nouvelles tentatives pour se sauver, et d'employer pour cela les gardes qui seront de sa connoissance. Vous ne ferez pas semblant de vous en apercevoir; et vous lui laisserez le temps de se rendre à la mer. Alors vous courrez sur ses traces, et vous marquerez beaucoup de regret de sa fuite. Vous concevez maintenant l'importance de ce projet, continua le prince; c'est aujourd'hui l'unique moyen de rendre la paix à cet état. Le temps décidera du reste. Allez, exécutez fidèlement mes ordres, et comptez sur ma reconnoissance.

En sortant du cabinet, nous rencontrâmes mylord....., qui nous attendoit. Il vint à nous d'un air mystérieux, et nous ayant tirés à l'écart, il nous dit : Je suis du conseil; je sais de quoi le prince vous a entretenus. Voulez-vous lui rendre un service signalé? Soyez si attentifs au temps de l'évasion du roi, qu'il ne puisse vous échapper. Vous prendrez alors vos gardes, pour l'arrêter à

quelques lieues de Rochester ; et si quelqu'un de sa suite fait la moindre résistance, comme cela ne peut manquer d'arriver, vous ferez main-basse sur toute la troupe, sans l'épargner lui-même. Mais, repartis-je, le prince ne nous a point donné cet ordre. Ne voyez-vous point, reprit mylord....., que ces sortes de services ne s'exigent point ; et que dans une occasion comme celle-ci il faut entendre à demi mot? Je crus que mylord.... ne nous parloit pas ainsi sans un ordre secret ; et je lui engageai ma parole de servir fidèlement le prince. Cependant j'ai su depuis que, loin d'être autorisé, il s'étoit attiré l'indignation de son maître, en lui découvrant, après la fuite du roi Jacques, la noire commission dont il nous avoit chargés.

Nous nous rendîmes à Londres avec les gardes que le prince avoit marqués. Le roi y étoit arrivé. Nous lui déclarâmes respectueusement que le prince souhaitoit qu'il se retirât pour quelque temps à Rochester ; qu'il le prioit d'y consentir, et de trouver bon que nous eussions l'honneur de l'y accompagner. Il nous répondit qu'il le feroit volontiers puisque cela étoit nécessaire, et qu'il étoit prêt à partir quand on voudroit. Nous sortîmes de Londres le dix-sept du mois de novembre. Le prince y fit son entrée le lendemain. Rochester n'est qu'à vingt-cinq milles de Londres. C'est une petite ville assez agréable, et le château étoit en assez bon état pour servir de logement

à sa majesté. Nous fîmes la garde à sa porte, comme s'il eût été au palais de Saint-James. Il sortoit peu, parcequ'il sentoit bien qu'il n'avoit que les apparences de la liberté. Il fut d'abord assez solitaire, personne ne se présentant pour lui rendre visite ; mais lorsqu'on sut dans la suite qu'il pouvoit voir librement tous ceux qui se présentoient, sa chambre fut toujours pleine de ses plus fidèles serviteurs, qui venoient l'entretenir, les uns publiquement, les autres en secret. Ce fut dans les premiers jours que j'eus l'honneur de lui parler plus particulièrement. Ce roi déplorable étoit dans une agitation qui faisoit connoître l'état de son ame. Il me répéta plusieurs fois : Vous verrez que tout ceci se terminera à quelque chose de funeste. Les Anglais sont irrités; j'avoue que je n'ai pas gardé assez de mesures, et que le zèle de la religion m'a fait faire des fautes considérables. Une autre fois il me dit : Mais vous qui êtes Français, pourquoi prenez-vous parti contre moi pour mes ennemis ? On ne me hait point en France. Non, sire, lui repartis-je, on ne hait point votre majesté en France ; et de tous les Français, je suis un de ceux qui ont le plus de respect pour elle : mais vous savez, sire, qu'on n'est pas le maître de sa fortune, et que souvent, sans l'avoir prévu, on se trouve assujetti aux nécessités les plus fâcheuses. Les grands rois ne sont pas les seuls dont la fortune est exposée à de grands malheurs. Il voulut savoir

par quel accident je me trouvois en Angleterre, et dans le poste que j'occupois. Je lui racontai toute mon histoire : il l'écouta attentivement, et m'en parut touché.

J'avoue qu'en faisant réflexion sur l'infortune d'un si grand roi, que je voyois non seulement à la veille de perdre une couronne qui lui appartenoit légitimement, mais dans l'appréhension même de se voir arracher la vie par ses propres sujets, je commençai à trouver qu'il y avoit quelque chose de honteux et de barbare dans la commission dont je m'étois chargé. Cette pensée se fortifia tellement dans mon esprit, qu'elle m'occupoit sans cesse. Tuer un roi ! me disois-je : faire le personnage d'un lâche assassin ! Non, je ne veux point me déshonorer par une action si infame. Je puis bien être le plus malheureux de tous les hommes, mais je ne me rendrai point le plus détestable de tous les scélérats. Mais d'un autre côté, trahirai-je la confiance d'un prince qui m'honore de son amitié, et qui se repose sur ma parole ? Puis-je même l'entreprendre avec sûreté ? Ce n'est pas ma fortune seulement qui en dépend, ma vie y est peut-être attachée : car où me retirer, si je manque à la promesse que j'ai faite à mylord...... qui m'a parlé sans doute de la part du prince d'Orange ? Tous les ports d'Angleterre sont gardés. Si je demeure dans le pays, éviterai-je le soupçon d'avoir révélé son secret ? La crainte que je ne le révèle suffira pour lui faire

désirer ma mort, quand il aura lieu de croire que j'ai refusé d'exécuter son dessein.

Dans le temps même que je sentois le plus vivement ces remords, mon associé, le général Warnef, venoit quelquefois me donner diverses indices que le roi songeoit à la fuite. Il me consultoit sur les mesures que nous avions à prendre, pour ne pas manquer notre coup. Je l'écoutois avec une peine extrême; et je tâchois toujours de lui ôter cette pensée de l'esprit, en l'assurant que j'étois aussi attentif que lui, et que je n'avois pourtant rien découvert. Warnef étoit un bon Hollandais, zélé jusqu'à la fureur pour le prince d'Orange : il étoit d'ailleurs brave et entreprenant. Mylord...... nous avoit jugés tous deux propres à l'exécution de son projet, parcequ'étant étrangers, nous n'avions aucun lien qui nous attachât à la personne du roi, ni aucune raison par conséquent de le ménager. Cependant je répondis mal à son espérance. Je résolus de risquer tout, et ma vie même, plutôt que de souiller mes mains par le meurtre d'un roi innocent. Voici de quelle manière je me tirai d'un si mauvais pas. J'écrivis ces mots sur un papier : « Fuyez, grand « roi, le plus promptement que vous pourrez. « Vous êtes mal gardé, vous pouvez fuir. S'il « arrive qu'en fuyant vous soyez poursuivi, ne « songez pas à vous défendre; il y va de votre « vie. »

Je mis ce billet dans les heures du roi, sur son

oratoire, au moment qu'il y alloit faire sa prière, et je me retirai sans qu'il eût pu m'apercevoir. Je craignois qu'il ne fît paroître trop d'inquiétude, et que cela ne donnât sujet à Warnef de se défier de quelque chose; mais il fut assez maître de son visage, quoique je m'aperçusse de son embarras. Le soir, je fis entendre à Warnef qu'un courrier de la part du prince d'Orange m'avoit apporté ordre de me rendre à Londres, mais apparemment pour en revenir le même jour. Je pris la poste le lendemain de grand matin. Je passai par Londres sans être reconnu : je m'étois précautionné contre ce péril, en préparant ce que j'avois à répondre au prince, si j'eusse eu le malheur d'être arrêté. J'aurois pu éviter de passer par Londres, en suivant le dessein que j'avois de me rendre à Southampton, où je savois qu'une partie de la flotte qui avoit apporté le prince s'étoit retirée. Mais deux raisons m'obligèrent de prendre ce détour : la première étoit la crainte que Warnef ne se doutât de ma fuite, et qu'il n'en donnât avis au prince, s'il eût appris du courrier que je n'eusse pas pris le chemin de la capitale. L'autre raison qui, m'avoit paru encore plus nécessaire, étoit que les officiers de la flotte de Southampton auroient pu se défier de moi dans un temps où tout étoit suspect, s'ils ne m'eussent pas vu arriver par la grande route de Londres. Je fis une diligence si extraordinaire, que j'entrai le soir du même jour à Southampton. Je dis aux

officiers que j'allois à la Haye par ordre du prince, pour une dépêche de la dernière importance, et de laquelle dépendoit tout le succès de son entreprise; qu'il falloit me mettre en mer sur-le-champ avec le meilleur voilier qu'ils eussent dans la flotte. Je leur recommandai de se hâter, en leur promettant de faire valoir auprès du prince le zèle qu'ils auroient pour son service. J'étois connu de la plupart, à cause de l'emploi que j'occupois. Ils étoient bien éloignés de croire que je pusse les tromper. Le vaisseau se trouva prêt à minuit. Je partis sur-le-champ, et nous abordâmes heureusement à la Brille, après une navigation de dix-huit heures. J'oubliois de dire que j'avois laissé Scoti à Rochester. Je m'y étois cru obligé, pour mieux tromper Warnef. J'avois donné ordre à ce fidèle valet de se rendre le plus tôt qu'il lui seroit possible à Cologne, où il auroit de mes nouvelles à la poste.

Ce fut en effet le chemin que je pris, en arrivant à la Brille. Je passai par Utrecht et par Nimègue, que je voulus voir avant que de quitter la Hollande. J'avois vu Amsterdam, Leyden, Rotterdam, et plusieurs villes charmantes de ce beau pays, pendant le séjour que j'avois fait à la Haye.

J'arrivai à Cologne le jour de Noël de l'année 1688. Cette ville avoit un nouveau maître dans la personne du prince Clément de Bavière; les habitants étoient encore dans la joie que ces

changements inspirent. Je le reconnus, en entrant dans la ville, par les tableaux et les autres ornements que je vis sur les portes de la plupart des maisons, et par diverses troupes de masques que je rencontrai dans les rues. C'est ainsi que ces peuples, bons et naturels, donnent des témoignages de leur zèle et de leur attachement pour leurs princes. Je pris mon logement à la poste même, afin que Scoti eût moins de peine à me trouver. Je l'attendis trois semaines entières; et je commençois à m'impatienter de son retardement, lorsque je le vis entrer dans ma chambre. Ce pauvre garçon, qui avoit des sentiments plus relevés que le commun des gens de sa sorte, et qui m'aimoit tendrement, parcequ'il me regardoit en quelque façon comme son élève, ne pouvoit me marquer assez la joie qu'il avoit de me revoir. Il eut, pendant un quart d'heure, la bouche collée sur ma main. Enfin je lui demandai comment il s'y étoit pris pour sortir d'Angleterre. Il me dit qu'on n'y avoit été assuré de mon évasion que quatre jours après; qu'aussitôt que Warnef l'eut apprise, il l'avoit fait mettre en prison, où il avoit demeuré trois jours; qu'on lui avoit fait, dans cet intervalle, mille questions sur les motifs de ma fuite et sur le lieu de ma retraite; mais qu'ayant toujours répondu qu'il l'ignoroit, et qu'il étoit celui qui en souffroit davantage, puisque je l'avois abandonné seul et sans secours dans un pays étranger, on lui avoit

rendu la liberté. Il me raconta que peu de jours après le roi Jacques s'étoit sauvé de Rochester pendant la nuit, accompagné de son fils le duc de Berwick; que le général Warnef l'avoit poursuivi; mais que ce roi infortuné avoit été heureux dans sa fuite, et que, graces à ses guides, il avoit gagné le bord de la mer sans mauvaise rencontre; que tous les seigneurs d'Angleterre s'étoient accordés avec le peuple pour offrir la couronne au prince d'Orange; que la tranquillité paroissoit entièrement rétablie dans ce royaume, et qu'il en étoit sorti sans peine, dans un vaisseau qui l'avoit apporté jusqu'à Rotterdam, d'où il avoit pris aussitôt le chemin de Cologne.

Je demeurai encore quelques jours dans cette ville, pour donner à Scoti le temps de se reposer. J'y appris de quelques officiers allemands, qui y étoient à faire des recrues, que la diète de Ratisbonne avoit déclaré la France et le cardinal de Furstemberg ennemis de l'Empire; que le prince Herman de Bade avoit approuvé le résultat de la diète au nom de l'empereur; et que, selon les apparences, la guerre recommenceroit bientôt entre les deux couronnes. Cette nouvelle me chagrina. Mon dessein, en entrant en Allemagne, étoit d'aller servir dans l'armée impériale contre les Turcs. Je craignis que l'empereur, dans la vue de pousser plus vivement le roi très chrétien, ne prît des mesures pour conclure la paix avec les infidèles; ce qui auroit dérangé tous mes projets,

car j'étois dans la résolution de ne porter jamais les armes contre la France. Cependant, quelques jours après, je lus dans les nouvelles publiques que le prince Louis de Bade avoit été envoyé sur le Danube pour faire tète aux Turcs. Je me hâtai de me rendre à Vienne avant l'ouverture de la campagne, dans l'espérance d'y obtenir de l'emploi. Je trouvai cette ville dans une agitation extrême, causée par les grands préparatifs qu'on faisoit pour la guerre. L'empereur Léopold, étant résolu de rompre avec la France, vouloit faire cette année un effort extraordinaire contre les Turcs, pour les contraindre à une paix qui lui fût avantageuse. On faisoit de toutes parts de nouvelles levées, et tout sentoit les approches d'une guerre sanglante. Je me logeai dans une auberge française, à l'enseigne du Lion d'or.

Mon premier embarras fut de trouver un protecteur, ou du moins quelque officier général qui voulût accepter mes services. Je cherchai d'abord l'occasion de faire quelque connoissance à la cour. Je m'étois mis fort proprement. Ma taille étoit remarquable ; et de longs cheveux blonds, qui me descendoient jusqu'à la ceinture, m'attirèrent assez les regards. Mais, dans un pays comme la cour, on est négligé lorsqu'on a le malheur de n'être connu de personne. Je m'imaginai que le jeu pourroit servir à me faire des amis. On jouoit chez plusieurs personnes de qualité ; mais ayant entendu dire que les plus grands seigneurs

alloient jouer chez le comte de Caprara, je ne manquai pas de m'y trouver régulièrement. Je n'y fis pas de gain considérable, excepté celui de l'estime et de l'amitié du comte de Vieneratsz, membre du conseil impérial, qui me donna bientôt des témoignages d'une bonté singulière. Je lui avois gagné mille écus argent comptant, et deux mille francs sur sa parole. Il me dit, en sortant, que si je voulois prendre la peine de venir à son hôtel, et monter avec lui dans son carrosse, il achèveroit de me satisfaire. Je lui répondis que les deux mille francs étoient une bagatelle à laquelle je ne pensois plus depuis que nous avions quitté le jeu; mais que je ne refusois pas l'honneur de l'accompagner jusque chez lui. Il ne crut pas cette réponse sérieuse. Nous montâmes en carrosse, et il fut fort surpris lorsqu'étant arrivés à la porte de son hôtel, je le remerciai de l'honneur qu'il m'avoit fait, et je lui tirai ma révérence pour m'en retourner chez moi. Il me fit souvenir lui-même de mon argent: je persistai à lui dire que ce n'étoit pas la peine, et que j'oubliois les dettes du jeu dès que j'avois cessé de jouer. Et moi, me dit-il, je n'oublie jamais de payer; je veux non seulement que vous veniez prendre ce qui vous est dû, mais que vous me fassiez avec cela le plaisir de souper avec moi. Il y auroit eu de la grossièreté à refuser; et d'ailleurs je ne désirois rien plus ardemment, parceque je prévoyois où cette liaison me pourroit conduire.

J'entrai avec le comte. Il commença par me compter les deux mille francs, qu'il me força d'accepter. Ensuite nous nous mîmes à table. Il n'y avoit avec nous que ses deux fils, dont le plus jeune étoit capitaine dans le régiment du baron de Rosech son oncle, et frère du comte. La conversation roula pendant quelque temps sur les agréments de la France et de Paris. Les deux jeunes gens me firent sur-tout mille questions sur la cour et sur la personne du roi Louis XIV, sur le mérite des dames, et sur la réputation qu'elles ont d'être galantes. Comme je relevois tout cela par de grands éloges, ils me demandèrent comment j'avois pu m'éloigner d'un pays pour lequel je marquois tant d'estime. Je leur appris le motif de mon voyage, c'est-à-dire, l'envie de servir l'empereur contre les infidèles; et je leur dis en même temps que, ne connoissant personne dans l'armée impériale, j'avois quelque peine sur la manière de m'y présenter. Voilà mon fils, me dit le comte, qui aura l'honneur de vous présenter au baron de Rosech, qui est mon frère; ou bien, si vous voulez être connu de monsieur le prince Louis de Bade, j'écrirai moi-même au baron, afin qu'il vous introduise chez ce prince. Je leur répondis que ces offres m'étoient trop honorables et trop avantageuses pour être refusées; mais qu'il me suffiroit, pour la première campagne, d'être présenté à monsieur le baron de Rosech; que je ne voulois servir d'abord qu'en qualité de

volontaire, et que je tâcherois, dans la suite, de mériter par mes actions quelque chose de plus.

J'eus, depuis ce temps-là, une entrée libre chez monsieur le comte de Vieneratsz, et je fis particulièrement connoissance avec monsieur de Mariener, son second fils. Il étoit aimable, et il avoit l'esprit aisé et délicat. Il me fit connoître quantité de personnes de distinction pendant quelques semaines que nous passâmes à Vienne. Je ne rapporterai qu'une aventure, de plusieurs qui m'arrivèrent avec lui, pour donner une idée des plaisirs allemands, et de la galanterie germanique. Monsieur de Mariener aimoit une personne fort jolie, chez laquelle il me menoit fort souvent. Cette jolie personne avoit un autre amant, qui étoit aussi homme d'épée, et les deux rivaux se rencontroient tous les jours paisiblement et sans jalousie chez leur maîtresse. Elle étoit si sûre de leurs inclinations pacifiques, qu'elle prenoit plaisir quelquefois à les agacer l'un contre l'autre, et à leur susciter quelque débat pour des bagatelles. Un jour que nous parlions de débauche de table, elle dit à mon ami Mariener qu'elle ne le croyoit pas si propre à la soutenir que monsieur de Rollis; c'étoit le nom du rival. Il crut son honneur intéressé à prouver sa bravoure dans ce genre d'escrime, et porta sur-le-champ le défi à monsieur de Rollis. On convint des conditions. La demoiselle fut établie pour juge, du consentement des deux parties. Le champ de



bataille fut marqué chez un traiteur allemand nommé Vicklof. Le combat devoit durer huit heures, et les deux champions s'engagèrent à se rendre ensuite chez la demoiselle, afin qu'elle pût juger de quel côté seroit l'avantage; ou s'il arrivoit que l'un des deux demeurât par terre, l'autre devoit se venir présenter seul, pour rendre témoignage de sa victoire. Je fus choisi pour être spectateur du combat.

Le lendemain, qui étoit le jour destiné, monsieur de Mariener vint m'éveiller à six heures du matin. Allons, mon ami, me dit-il en tirant mes rideaux, il n'y a point de temps à perdre; il me tarde d'en venir aux mains. Je me levai, et je le priai de modérer un peu cette ardeur pour la gloire. La journée, lui dis-je, est assez longue; et de la vivacité dont je vous vois tous deux, je prévois qu'il vous faudra bien moins que huit heures pour terminer la bataille. Un peu de patience s'il vous plaît, et tenons conseil avant que d'aller à l'ennemi. Votre entreprise est grande, continuai-je d'un ton grave, mais il faut qu'elle soit conduite avec prudence : qui sait si votre ennemi, à l'heure que nous parlons, ne médite pas quelque stratagème pour triompher plus aisément de vous?

Dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

M'en voulez-vous croire? Prenons le devant, et mettons tout en œuvre pour prévenir ses coups

et lui porter plus sûrement les nôtres. J'ai ouï dire à un buveur des plus expérimentés de notre France, qu'une soupe aux choux prise le matin, et une cuillerée d huile d'olive avalée par-dessus, rendoient une tête presque invulnérable aux fumées du vin. L'artifice est innocent....... Me croyez-vous capable d'une pareille lâcheté? reprit-il en m'interrompant. Vous voulez que je doive la victoire à quelqu'autre chose qu'à moi-même et à ma propre force. Non, je suis franc jusqu'avec mes ennemis. Je serois bien flatté d'un avantage dont je ne serois redevable qu'à votre soupe aux choux et à votre cuillerée d'huile d'olive! Allez, ajouta-t-il, je croyois les Français plus braves.

Il me dit quantité d'autres belles choses de même nature, et j'eus toutes les peines du monde à lui faire goûter mon conseil. Cependant, après lui avoir prouvé, par plus d'un passage des anciens, que les plus grands capitaines ont quelquefois usé de supercherie dans l'occasion, et que la gloire dépend moins des moyens que du succès, je le déterminai à suivre mes avis. Je fis accommoder sur-le-champ une soupe aux choux, que nous mangeâmes ensemble, et je lui fis avaler en ma présence une grande cuillerée d'huile. Nous partîmes ainsi armés jusqu'aux dents. Nous fîmes rencontre de l'ennemi, qui se promenoit fièrement sur une place en nous attendant. Je vis la fierté et l'espérance de vaincre briller dans les



yeux des deux combattants. Nous entrâmes chez Vicklof. Ils vouloient d'abord en venir aux attaques. Doucement, leur dis-je; je serai s'il vous plait du premier choc. Commençons par déjeûner tous trois, sans intérêt de parti, et puis je vous laisserai battre à votre aise. Le repas méritoit bien, en effet, que je ne demeurasse pas spectateur inutile. Lorsque nous eûmes fini, je me mis dans un fauteuil, à six pas de la table, qui fut en un instant chargée de bouteilles, aussi-bien que le buffet. J'avois conseillé à monsieur de Marieuer d'en venir tout d'un coup aux rasades, sans s'amuser à escarmoucher avec de petits verres. Effectivement le poids du vin, se précipitant dans son corps graissé d'huile, passoit presque aussitôt sans faire d'impression; de sorte qu'il étoit obligé à tous moments d'aller au bassin, qui n'étoit pas éloigné d'eux. Ils burent d'abord la santé de l'empereur et de toute la maison impériale, celle du prince Louis de Bade, celle de leur maitresse, et la mienne. Ensuite le combat commença sérieusement à s'échauffer. Leurs verres tenoient sans exagération plus d'une demi-bouteille de France. J'étois attentif à tous leurs mouvements; et je considérois, dans leurs yeux et dans leurs discours, le progrès des effets du vin. Quelles réflexions ne fis-je point alors sur l'extravagance des hommes, qui va jusqu'à leur faire trouver de la gloire à s'avilir par la perte volontaire de leur raison, et à se ravaller au-dessous des

bêtes par des excès si indignes d'eux ! Je formai intérieurement la sincère résolution d'éviter toute ma vie ces honteuses débauches, et je dois à ce spectacle la sobriété avec laquelle j'ai toujours vécu depuis. Le combat finit après avoir duré environ deux heures : la langue du pauvre Rollis s'épaissit, ses yeux s'obscurcirent, il chancela quelque temps sur sa chaise, et sa main tremblante ne conduisoit plus qu'à peine le verre jusqu'à sa bouche. Enfin, voulant se lever pour quelques besoins, il tomba sur le plancher, et ne put venir à bout de se remettre sur ses jambes. Je lui offris mon secours ; il ne me répondit qu'en bégayant, par quelques mots entrecoupés. Je fis plusieurs efforts pour le relever ; mais les voyant inutiles, je le laissai étendu tout de son long, dans un profond assoupissement. Mariener, charmé de sa victoire, eut encore le courage de boire quelques rasades, assis sur le cadavre de son ennemi, et de chanter ainsi le verre à la main. Il me fit promettre que j'attesterois ce dernier exploit à sa maîtresse. Nous allâmes aussitôt chez elle : elle se divertit quelque temps aux dépens de monsieur de Mariener, qui conservoit encore un reste de raison, et assez de force pour retourner chez lui sans secours. Je le fis mettre au lit, et je lui fis prendre un remède rafraîchissant. Cinq ou six heures de sommeil le rétablirent tout-à-fait.

Nous partîmes de Vienne pour aller joindre le régiment de Rosech, qui avoit passé l'hiver à

Novibazar, petite ville de la Servie. Cette province étoit le théâtre de la guerre. La campagne s'ouvrit de bonne heure. L'armée ne fut pas plutôt assemblée, que le prince de Bade s'avança vers les infidèles, en cherchant l'occasion de les combattre. Il savoit de quelle manière il les falloit attaquer, depuis qu'il les avoit défaits l'année précédente dans la Bosnie, et il se pressoit de profiter de l'avantage que cette connoissance lui donnoit sur ces troupes mal disciplinées. D'ailleurs elles étoient abattues des pertes des dernières campagnes ; il ne falloit pas leur laisser le temps de revenir de cette consternation. Nous attaquâmes quelques petites places qui firent peu de résistance ; mais comme ce n'étoit que pour nous ouvrir le chemin, nous approchâmes d'une rivière qu'on appelle la Morave. Ce fut là que j'eus l'honneur de saluer, pour la première fois, M. le baron de Rosech, qui se rendit alors à son régiment. Les coureurs rapportèrent qu'il étoit arrivé à Jagodin un corps de dix mille Turcs. Comme nous n'en étions éloignés que d'une lieue, le prince de Bade fit avancer l'armée pour les charger. Nous le fîmes avec beaucoup de vigueur. Ils se battirent d'abord assez courageusement ; mais nous fûmes surpris de les voir tout d'un coup tourner le dos. Il y en eut un bon nombre de tués dans la première attaque et dans leur fuite. Nous demeurâmes maîtres de leur camp, qu'ils avoient commencé à fortifier, et de soixante pièces de canon,

sans compter plusieurs milliers de poudre, et d'autres munitions.

M. le prince de Bade, ayant appris de quelques prisonniers turcs que le gros de l'armée ennemie n'étoit pas éloigné, et qu'elle étoit beaucoup plus nombreuse que la nôtre, tint conseil sur la marche que nous devions faire. La plupart penchoient à nous fortifier dans le camp où nous étions, en attendant le secours qu'on devoit envoyer de la Haute-Hongrie. Mais le prince, ayant tout considéré, jugea que, quelque renfort qu'il pût recevoir, son armée n'égaleroit jamais celle des Turcs, qui grossissoit tous les jours; et qu'il valoit mieux en venir à une bataille, avant qu'ils eussent le temps de se fortifier davantage. Il fit revenir tout le conseil à son sentiment. Nous primes notre marche vers Nissa, où les infidèles étoient au nombre de quarante mille hommes. Nous n'étions tout au plus que dix-huit ou vingt mille. Cela ne nous empêcha point d'avancer avec beaucoup de résolution. Nous eûmes quelque peine à être informés exactement de la situation des Turcs; ce qui nous obligea de demeurer sous les armes pendant un jour entier, en arrivant sur la Nissave. C'est une petite rivière, que nous passâmes le soir; et le lendemain, sur les sept heures du matin, nous nous préparâmes à la charge. Elle commença par l'aile droite de notre petite armée, que le prince de Bade commandoit lui-même. J'étois derrière lui, au premier rang des volontaires.

Le régiment de Rosech étant sur la première ligne, je n'étois pas loin de M. de Mariener. L'armée turque me parut mal disposée, soit par la faute du séraskier, qui ne passoit pas pour un grand homme de guerre, soit par la situation du lieu, qui n'étoit pas avantageuse au grand nombre, parceque nous étions resserrés entre la Nissave et un grand fossé, qui s'étendoit assez loin de l'autre côté. Enfin l'affaire s'engagea. Les spahis, qui faisoient le front de l'armée ennemie, plièrent et furent rompus à la première attaque. Les janissaires, qui sont les plus orgueilleux de tous les hommes, voyant ce désordre, et que les spahis se renversoient sur eux, firent de désespoir une décharge sur les spahis mêmes, pour les animer ou pour les punir. M. le prince de Bade nous fit apercevoir cet avantage; et nous en profitâmes si bien, que nous les défîmes entièrement. Le séraskier fut un des premiers à fuir. Il se retira, avec les débris de son armée, du côté de Sophie, capitale de la Bulgarie. Nous les poursuivîmes l'espace d'une lieue; mais le prince fit donner des ordres d'arrêter, parceque nos troupes étoient fatiguées de la marche des jours précédents. Après être sorti heureusement du combat, et avoir fait quelques actions qui m'avoient attiré les regards du général, j'eus le malheur d'être blessé lorsque je m'y attendois le moins. Je revenois de la poursuite des fuyards; et comme nous pensions n'avoir rien à craindre, parceque nous étions les

maîtres du terrain, nous marchions séparés et sans ordre. J'aperçus, moi sixième, dix janissaires qui sortoient d'une basse-cour, où ils s'étoient cachés. Nous piquâmes droit à eux, en criant : Arrête, arrête. Ils n'entendirent pas sans doute notre langage ; mais jugeant bien qu'ils alloient être attaqués, ils se réunirent, le sabre au poing, et nous attendirent de pied ferme. Nous avions, par bonheur, rechargé nos pistolets ; nous les tirâmes à bout portant, voyant qu'ils ne faisoient pas mine de se rendre, et nos six coups en mirent cinq par terre. Les cinq autres ne laissèrent pas de nous allonger quelques coups de sabre, dont un de mes compagnons eut la tête fendue, et moi une large blessure à l'épaule, qui me découvroit jusqu'à l'os. Tout cela se fit en un instant. Nos six derniers coups eurent moins d'effet ; ils n'abattirent qu'un janissaire : mais une vingtaine de nos gens, qui venoient par derrière, accoururent au bruit ; et, nous voyant blessés, ils mirent en pièces les quatre autres.

En retournant vers le champ de bataille, nous rencontrâmes M. le prince Louis de Bade, qui envoyoit des ordres de tous côtés pour rassembler ses troupes. Il me fit un compliment fort honnête sur ma blessure, et me conseilla de ne pas différer à me faire panser. Il ajouta qu'il me reconnoissoit bien, et qu'il n'oublieroit pas ce qu'il m'avoit vu faire dans l'action. Je le remerciai de sa bonté, et je lui dis que je souhaitois d'être guéri promptement,

pour aller lui marquer mieux ma reconnoissance.

Nissa ouvrit ses portes au vainqueur, après quelques moments d'une vaine résistance. Le prince ne se contenta pas de ces divers avantages ; il résolut, avant que de finir la campagne, de s'emparer de Vidin, dernière place de la Servie, aux frontières de la Bulgarie, pour la faire servir de barrière aux Turcs, et pour assurer ses conquêtes pendant l'hiver. Il fit venir les munitions nécessaires de Belgrade et de Jagodin ; et après avoir laissé prendre quelques jours de repos à son armée, il s'achemina vers le Danube, aux bords duquel est situé Vidin. Je balançai si je devois être de cette expédition. Le baron de Rosech, Mariener, et tous mes amis tâchoient de m'en dissuader. Ma blessure demandoit encore quelque temps pour être refermée, et mon chirurgien me faisoit garder un régime qui m'avoit affoibli. L'amour de la gloire fut néanmoins le plus fort. Je suivis l'armée dans l'état où j'étois. Vidin ne tint que quatre jours. Cette malheureuse ville fut prise d'assaut, et la licence des soldats allemands peut mieux s'imaginer que se décrire. J'entrai dedans pendant qu'on la pilloit. J'y sauvai la vie à l'archevêque grec, qui vint se jeter à mes genoux avec deux de ses neveux, et sa nièce, qui avoit à peine onze ou douze ans. Je les conduisis hors de la ville dans un lieu de sûreté. L'archevêque avoit sous son manteau un sac plein de pièces d'or

dont il me pria d'accepter la moitié. Je la refusai, en lui faisant entendre, par mes gestes, que j'étois très satisfait de lui avoir rendu ce petit service. Le prince mit ensuite ses troupes en quartier d'hiver dans la Valachie et la Transylvanie, à la réserve du corps d'armée qu'il laissa en Servie. Je résolus de le saluer, avant son départ pour Vienne, où il devoit aller rendre compte à sa majesté impériale des opérations de cette glorieuse campagne. Je priai le baron de Rosech de m'introduire : j'avois encore le bras en écharpe. Cet illustre prince me reçut le plus gracieusement du monde; il me donna des marques d'estime qui alloient bien au-delà de mon mérite, et me fit présent d'une compagnie de dragons dans le régiment de Bosendam. Je lui répondis que l'honneur qu'il me faisoit me coûteroit peut-être bien cher, parce-qu'il m'alloit faire prodiguer ma vie pour m'en rendre digne. Il partit peu après pour Vienne, accompagné du baron de Rosech et de quantité d'autres seigneurs. M. de Mariener devoit aussi retourner à la cour, et m'avoit déterminé à y aller passer l'hiver avec lui; mais il voulut absolument que nous demeurassions encore quelques semaines à Vidin, pour attendre que ma blessure fût entièrement guérie. Son amitié lui coûta la vie, et à moi la liberté.

Les Turcs, qui étoient répandus dans divers quartiers de la Bulgarie, voyant l'armée impériale séparée, crurent pouvoir impunément faire leurs excursions ordinaires dans la Servie, où ils

enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver de chrétiens, hommes et femmes, et les emmenoient dans une dure captivité. Lorsqu'on apprenoit qu'ils avoient paru de quelque côté, on faisoit des détachements des garnisons de Vidin, de Nissa, de Semendrie, et des autres places voisines, pour leur donner la chasse. Cela réussit plusieurs fois fort heureusement. M. de Mariener ne manquoit jamais de se trouver à ces petites attaques, et n'en revenoit pas sans s'y être acquis quelque honneur. Je me rétablissois pendant ce temps-là. Enfin je me crus en état d'entreprendre le voyage de Vienne. Nous prîmes jour pour le départ; tout étoit prêt, et nous avions fait nos adieux aux officiers de la garnison, lorsqu'on apprit qu'un parti de cinquante Turcs s'étoit avancé jusqu'à un petit village appelé Crasted, qui n'étoit qu'à deux lieues de la ville. Allons, mon ami, me dit Mariener, il faut couper la tête à quelques uns de ces coquins-là, quand notre départ devroit être reculé d'un jour. Je donnai les mains à tout ce qu'il voulut. Nous nous mîmes, avec quelques autres officiers, à la tête de cent hommes du régiment de Selkirk; et sans autre précaution nous fondîmes sur les infidèles comme sur une conquête aisée. On nous avoit trompés. Les Turcs, pour nous surprendre, avoient fait courir le bruit qu'ils étoient en petit nombre; mais outre les cinquante, ils étoient plus de cinq cents derrière le village, qui vinrent tomber sur nous avec une horrible furie. Nous nous crûmes tous perdus, et nous vîmes bien qu'il

n'étoit plus question que de vendre chèrement nos vies. Notre petite troupe fit des prodiges de valeur, mais il fallut succomber au nombre. Je vis tomber à mon côté le malheureux Mariener. Sa mort me rendit furieux. Je me jetai, le sabre à la main, dans la plus épaisse mêlée. Le ciel, qui vouloit me conserver la vie malgré moi, permit que ce qui devoit me la faire perdre mille fois fût cause de mon salut. Je me trouvai tellement pressé par les Turcs qui m'environnoient, que, ne pouvant pas même lever le bras pour décharger mon sabre, ils me l'arrachèrent facilement. J'avois tué quatre de ces infidèles de ma main, sans compter ceux que j'avois blessés. Ils perdirent plus de deux cents hommes dans ce combat; mais presque tous mes compagnons périrent. Il n'y en eut que sept, qui furent faits prisonniers avec moi, deux desquels étoient si blessés, que les Turcs, désespérant de les sauver, les massacrèrent à mes yeux.

Je fus présenté au chef de cette troupe. Mon air et mes habits lui firent juger que j'étois homme de qualité. Il me retint pour sa proie; il permit seulement à ceux qui m'avoient amené de prendre tout l'argent qu'ils trouvèrent dans ma poche. Ils ne me laissèrent que mon mouchoir, et quelques livres que je portois ordinairement sur moi. On me lia les mains, et l'on me mit sur un cheval, qu'un Turc conduisit par la bride. Je fus mené dans cet équipage à Sophie, dans la maison d'Elid Ibezu, à qui j'appartenois; et je fus enfermé seul dans une chambre fort obscure.

LIVRE IV.

Que mes premières réflexions furent tristes dans cette douloureuse situation ! Je demeurai quelque temps immobile, les bras pendants et les yeux attachés contre terre. Mon esprit, distrait par la multitude de ses maux, ne pouvoit s'arrêter deux instants au même objet. Le passé ne m'offroit que des souvenirs affligeants, l'avenir des obscurités capables de m'épouvanter, et le présent quelque chose encore de plus déplorable, puisque c'étoit le point de vue où tous mes malheurs se réunissoient ensemble. Je passai la moitié de la nuit dans ce triste état. La perte de tout ce que j'avois eu de plus cher, de mes parents, de mes amis, de mes biens, de ma liberté ; tant de douleurs que je n'avois senties jusqu'alors que successivement, se renouvelèrent tout à la fois dans mon cœur ; je serois tombé par terre infailliblement, si je n'eusse trouvé un mauvais lit pour me servir d'appui.

Pendant que j'étois dans cet horrible trouble, j'entendis ouvrir la porte de ma prison. C'étoit un domestique qui m'apportoit de quoi souper. J'en fus surpris, car il étoit fort tard et tout au moins minuit. J'entendois si peu la langue allemande que ce domestique me parla, que je ne pus lui demander ce qui m'attiroit cette marque de

compassion. Je pris quelque chose pour me remettre de l'épuisement où j'étois. Le domestique, ou plutôt l'esclave, me quitta en me montrant sa tête et son cœur; ce que j'interprétai comme une exhortation à prendre courage. Je retombai dans mes réflexions; mais après m'être encore affligé long-temps sur le misérable état de ma fortune, il me vint à l'esprit quelques idées de religion. Elles servirent à me rendre un peu plus tranquille. Je m'endormis en offrant à Dieu mes peines, et en lui demandant la force de les supporter.

Elles se renouvelèrent pourtant le lendemain à mon réveil. J'eus recours au même remède. Dans toute ma vie j'ai éprouvé que rien n'a tant de force pour soutenir un cœur et pour le rendre supérieur même à la fortune. J'avois dans mes poches trois livres que j'ai toujours aimés, et que j'aimois encore plus alors parcequ'ils étoient nouveaux; le Télémaque de M. de Fénélon, les Caractères de La Bruyère, et un tome des tragédies de Racine. Je pris le Télémaque, où je me souvenois d'avoir lu quelque chose qui regardoit l'esclavage. Je trouvai effectivement que M. de Fénélon, faisant conduire son héros en Egypte, le représente dans l'état où je me trouvois, c'est-à-dire assujetti à des maîtres durs et barbares. Je fus enchanté de la morale que cet illustre prélat met dans la bouche de Thermosiris et de Mentor, qui étoit esclave de son côté, et de l'impression

que leurs discours, pleins de vérité et de sagesse, faisoient sur le cœur du jeune Télémaque. Elles en firent aussi sur le mien ; et si la fortune me réduisoit aux mêmes abaissements, je résolus d'imiter sa conduite. Une partie de la matinée s'étant passée dans ces réflexions, on ouvrit ma porte sur les dix heures. C'étoit le même esclave qui me prit par la main et me conduisit, au travers d'une cour et de quelques appartements, dans une chambre où je reconnus Elid Ibezu. Il avoit l'air plus doux et plus humain que le jour du combat. La tranquillité où il étoit et son changement d'habit m'y firent trouver apparemment cette différence. Je le saluai en m'approchant. Comme l'esclave lui avoit dit la veille que j'ignorois la langue allemande, il s'étoit douté que j'étois Français, et il avoit fait venir chez lui un Grec qui parloit assez bien notre langue, et qui commença à m'interroger sur le lieu de ma naissance et sur ma condition. Je répondis, avec toute la franchise de Télémaque, que j'étois Français et homme de condition. Le Grec rendoit compte de mes réponses à Elid Ibezu, qui lui dictoit de nouvelles questions. Il me demanda si je ne savois point d'autre langue que le français. Je lui dis que je savois le latin et l'italien. Cette réponse charma Elid Ibezu, qui savoit lui-même l'italien. Il me dit aussitôt, en cette langue, que nous n'avions plus besoin d'interprète pour nous entretenir ensemble. Il y a long-temps, ajouta-t-il, que je

souhaitois d'avoir un esclave chrétien. Si vous êtes honnête homme, et que vous vouliez prendre quelque attachement pour moi, votre condition ne sera point à plaindre. Il voulut savoir mon nom, mon âge, ma condition et le lieu de ma naissance. Je le satisfis sans déguisement. Il me prit par la main, et me dit : Je vous assure, chrétien, que si vous êtes sage et fidèle, vous ne vous repentirez pas d'être tombé sous ma puissance. Je vous aime déjà. Je veux vous envoyer à Andrinople, en attendant la fin de la guerre, chez un frère que j'ai dans cette ville. Je vous prendrai là à mon retour, pour nous rendre ensemble à Amasie, où je fais ma demeure; ne vous affligez pas, vous serez content de moi. Il ordonna qu'on eût soin de me bien traiter, et qu'on ne me laissât manquer de rien.

Cette politesse et cette bonté me surprirent dans un Turc. J'avois de cette nation les idées qu'on en a communément, c'est-à-dire que je les regardois comme les plus barbares et les plus impitoyables de tous les hommes. J'ai reconnu encore mieux, dans la suite, la fausseté de cette opinion. Il y a de l'esprit, des sentiments, et même du savoir vivre chez les Turcs comme dans toutes les autres nations. Les usages à la vérité y sont différents des nôtres ; mais chaque pays n'a-t-il pas les siens ? Quelles raisons avons-nous de mépriser les coutumes et les manières de vivre des Turcs, qu'ils n'aient pas de se moquer

des nôtres? Nous les traitons de barbares; ils nous donnent le même nom. En général ce n'est point par les dehors, qui dépendent du temps, du climat, des lieux, qu'il faut juger du mérite d'une nation; c'est par le fond du caractère, par les sentiments d'humanité, de bonté et de droiture qui y règnent communément: en quoi j'ose dire que les Turcs n'ont rien d'inférieur aux principaux peuples de l'Europe.

Je fus reconduit dans la chambre qui me servoit de prison. On m'y fournissoit abondamment le nécessaire. Il se passoit peu de jours sans qu'Elid Ibezu me fît venir pour s'entretenir quelques heures avec moi. Je découvris en lui, non seulement un riche naturel, mais un esprit excellent auquel il ne manquoit qu'un peu de culture. Puisque mon mauvais sort me réduisoit à l'esclavage, je regardai comme une faveur du ciel d'être tombé dans de si bonnes mains, et je me fis une étude de mériter l'estime et la confiance de mon patron. J'y réussis si bien, qu'en me faisant partir pour Andrinople avec le beglierbey de Bulgarie, qui étoit de ses amis, et qui se chargea de me conduire, il me fit connoître qu'il se séparoit de moi avec regret, et qu'il me rejoindroit avec plaisir. Il changea mon nom en celui de Salem, qui signifie à peu près, en lanque turque, ce que mon nom de famille signifie en français.

La route de Sophie à Andrinople me parut longue, parcequ'elle fut pénible. Quoique le be-

glierbey me fit traiter assez doucement, à la recommandation d'Elid Ibezu, j'étois cependant lié sur une espèce de chariot couvert, où je passois la nuit comme le jour. Toute ma consolation étoit dans mes livres, que j'avois continuellement à la main. L'attention avec laquelle je lisois m'attira du respect des muletiers et des autres conducteurs de l'équipage, qui me prirent pour quelque docteur de ma loi. Enfin nous arrivâmes à Andrinople : les Turcs l'appellent Endrem. Cette ville me parut grande et bien peuplée. Les rues par lesquelles on me fit passer étoient bordées de palais et de maisons magnifiques. Celle du frère d'Elid Ibezu n'étoit pas la moins belle. Ce Turc, qui se nommoit Mamelic, me reçut d'une manière qui me fit mal augurer du temps que j'avois à passer chez lui. On me dépouilla, par son ordre, de mes habits que j'avois conservés jusqu'alors, pour m'en donner un fort grossier, tel que le portent les esclaves. Mais ce n'est pas à quoi je fus le plus sensible. J'avoue ma foiblesse : la perte de mes beaux cheveux, qu'il fallut me laisser couper, me toucha presque jusqu'aux larmes. Malgré un début si rude, je ne fus point employé, comme je le craignois, aux offices les plus vils et les plus humiliants. On me donna le soin d'entretenir la propreté des salles et des meubles. Je m'acquittai si exactement de cet emploi, que je n'entendis jamais faire la moindre plainte de mes services. Le chef des esclaves étoit néanmoins un

homme dur et violent, qui visitoit souvent les meubles, et qui ne m'auroit pas pardonné la plus légère faute.

Jamais Mamelic ne m'honora d'un mot ni d'un regard. Ce Turc étoit ansssi fier que son frère l'étoit peu, quoique celui-ci eût un emploi distingué dans l'armée ottomane, et que l'autre ne fût qu'un négociant qui avoit amassé des richesses immenses par le commerce. La nécessité de m'expliquer et d'entendre les ordres qu'on me donnoit me fit apprendre en peu de temps la langue turque ; elle me devint aussi familière que ma langue naturelle. Elid Ibezu en fut surpris lorsqu'il vint à Andrinople quelques années après. Il m'arriva, dans cet intervalle, deux aventures qui méritent d'être rapportées.

Il y avoit, dans la maison de Mamelic, une vieille esclave géorgienne qui étoit assez considérée, parcequ'elle avoit un des principaux offices : c'étoit de prendre soin des habits et du linge. Cette femme avoit pour le moins cinquante ans. Cependant, comme son emploi étoit propre et qu'il n'avoit rien de fatigant, elle s'entretenoit dans une fraîcheur et un embonpoint qui la faisoient paroître plus jeune. Mon office me donnoit quelque relation avec elle, parcequ'il falloit lui porter les meubles qui avoient besoin de réparation. Je lui parlois toujours civilement. Elle prit du goût à mes manières et pour ma personne ; et je m'aperçus bientôt qu'elle me regardoit d'un

autre œil que le commun des esclaves. Mon cœur n'avoit point encore senti de passion tendre, et l'on juge bien qu'un pareil objet n'étoit pas capable de m'en inspirer. Je feignis de ne pas remarquer les sentiments qu'elle avoit pour moi, et je faisois mon devoir à l'ordinaire. Cependant, comme elle étoit bonne et aimée dans la maison, j'imitois les autres esclaves, qui lui offroient de petits présents dans certaines occasions; mais je n'en faisois pas plus qu'un autre. Ma dureté la touchoit vivement. Elle en vint jusqu'à faire pour moi ma besogne: j'étois surpris le matin, en allant visiter les salles, de trouver tous les meubles bien frottés et dans l'ordre. Cette amoureuse persévérance commença à m'inquiéter. Je craignis qu'elle ne fût remarquée de quelque jaloux, qui en eût pu prendre occasion de me rendre de mauvais offices auprès de Mamelic. Cette pensée me porta à me lever plus matin pour prévenir Timec (c'étoit le nom de l'esclave); de sorte que, trouvant mon ouvrage fait, elle comprit bien que je refusois ses soins. Je devenois même plus rêveur, et j'évitois de jeter les yeux sur elle. Quand elle s'en fut aperçue, sa tendresse ne lui permit plus de garder de mesures. Un jour qu'il faisoit une extrême chaleur, et que tout le monde étoit à reposer sur le midi, je me retirai dans une allée sombre du jardin, pour y prendre aussi un peu de repos. Timec, qui m'observoit, me suivit quelques moments après; j'étois déjà endormi. Cette

tendre esclave n'eut garde de troubler mon sommeil : elle s'assit sur l'herbe dans une allée voisine, où elle demeura deux heures entières en attendant mon réveil. Comme elle n'étoit point accoutumée à venir au jardin, j'eus quelque surprise en l'apercevant. Elle s'approcha d'un air timide ; j'allai au devant d'elle : Cruel Salem, me dit-elle tendrement, me laisserez-vous mourir sans pitié ? Je ne vous demande que de souffrir mon amour, et vous avez la dureté de me refuser. Que vous ai-je fait pour me haïr ? Tournez du moins vos regards sur moi. Ces paroles, et le ton dont elle les prononça, m'émurent jusqu'au fond du cœur. Je n'eus pas la force de résister à des prières si tendres, et je lui promis d'être plus sensible à son affection.

Ainsi Timec eut en quelque sorte les prémices de mon amour. Elle étoit au comble de la joie. Je lui devins si cher, que la moindre langueur qui paroissoit sur mon visage la jetoit dans de mortelles alarmes. Toute la maison s'en aperçut, et l'on ne tarda guère à porter cette nouvelle à Mamelic, qui n'en fit que rire. Timec exigeoit de moi de temps en temps le tribut dont elle me croyoit redevable à sa passion. Il sembloit qu'elle étudiât tous les endroits où je pouvois me trouver seul, et je l'y rencontrois toujours. J'avois pour ses empressements une reconnoissance qui me tenoit lieu d'amour, car elle ne m'apprit point à aimer ; si je souffrois ses caresses, c'est qu'il est impossible

de haïr une personne dont on est excessivement aimé.

La seconde aventure que j'eus à Andrinople est d'un autre genre : elle faillit à me coûter la vie. J'étois allé chez un marchand acheter de la cire pour mon travail. Je trouvai, dans la boutique, un homme que je pris pour un Turc, parcequ'il en avoit l'habit. Il m'envisagea, et, croyant reconnoître à mon air que j'étois Français, il me demanda, en notre langue, s'il se trompoit dans sa conjecture. Surpris moi-même de ce que j'entendois, je lui marquai une joie extrême de rencontrer une personne de mon pays, et je le priai de me dire s'il demeuroit à Andrinople. Nous eûmes une conversation fort longue et pleine d'amitié. En jetant les yeux sur mon habillement il me dit : Mais quoi ! vous êtes esclave ! il me fâche de vous voir dans ce triste état. Croyez-moi, mettez-vous à votre aise, et faites ce que j'ai fait : vous le pouvez aisément, et je vous en donnerai le moyen. Je ne souhaite que cela, lui repartis-je ; mais quel moyen pouvez-vous me donner ? Faites-vous Turc comme moi, reprit-il. Cette proposition me fit frémir depuis les pieds jusqu'à la tête. Elle m'irrita jusqu'au point d'être prêt à le dévisager. Allez, infâme, lui dis-je, détestable renégat, portez vos conseils à ceux qui ont l'ame aussi lâche et aussi perfide que vous. Je l'accablai de quantité d'autres injures; mais, comme je voulois sortir, ce traître m'arrête au

collet et appelle les voisins à son aide, en criant que j'avois blasphémé contre le prophète Mahomet. Je fus environné à l'instant d'une nombreuse canaille, qui me traina devant le juge qu'ils appellent cadi; et mon accusateur, que mes sanglants reproches avoient mis dans une fureur étrange, vint déposer que, m'ayant proposé de me rendre bon musulman, j'avois vomi des blasphèmes contre la sainte religion de Mahomet, et des injures contre lui. Le crime fut jugé très horrible; et comme j'en faisois l'aveu par mon silence, le cadi m'envoya en prison, pour recevoir bientôt ma sentence.

Cependant la maison de Mamelic n'étant pas bien éloignée de celle du juge, il entendit parler de mon malheur. Comme son frère Elid Ibezu m'avoit fort recommandé à lui, il prit la peine de se rendre lui-même chez le cadi, et, s'étant fait raconter tout ce qui m'étoit arrivé, il demanda la liberté de me voir dans la prison. Je fus surpris de l'y voir entrer dans un temps où je n'attendois plus que la mort. Qu'as-tu fait, me dit-il, malheureux Salem? Tu as osé parler contre le saint envoyé de Dieu. Quel bras sera assez fort pour te délivrer du supplice! Je lui rapportai exactement de quelle manière la chose s'étoit passée, et je lui jurai que je n'avois pas parlé de Mahomet. Mon récit parut lui donner de la joie; il me fit assurer la même chose deux ou trois fois,

et me quitta sans rien ajouter. Une heure après on m'ouvrit la porte de la prison, et l'on me renvoya libre. Je puis dire que la présence de la mort ne me donna pas la moindre crainte. Au contraire, je regardois comme un bonheur de la souffrir pour une si belle cause. J'offrois à Dieu le sacrifice de ma vie, avec une tranquillité et une satisfaction qui ne pouvoient venir que de lui.

Mamelic, me voyant rentrer dans la maison, me fit une réprimande sévère de mon indiscrétion. Il me dit que je méritois de périr, et que, sans l'amitié que son frère avoit pour moi, il m'auroit laissé entre les mains de la justice.

Mon patron Elid Ibezu revint enfin de la guerre. On donna de grandes marques de réjouissance à son arrivée. Il demanda des nouvelles de son esclave Salem, et Mamelic me fit paroître devant lui. Je le saluai en langage turc. Il en marqua de l'étonnement et de la joie; mais il ne fut pas content de me voir vêtu comme les autres esclaves. Mamelic, qui le respectoit beaucoup, s'excusa sur ce qu'il ne lui avoit point assez expliqué la manière dont il vouloit que je fusse traité. Elid Ibezu me fit faire, dès le lendemain, un habit fort propre, et qui servit à relever un peu ma figure. La passion de Timec s'accrut encore en me voyant dans ce nouvel équipage. Elle ne se lassoit point de me regarder. Mais, ayant appris

que je devois quitter bientôt Andrinople pour suivre Elid Ibezu, elle se livra à une tristesse mortelle. Elle fut se jeter aux pieds de Mamelic, et le conjura, pour toute récompense de ses fidèles services, de m'obtenir pour son esclave d'Elid Ibezu, et de lui permettre de m'épouser. Mamelic en parla à son frère, mais inutilement. Lorsque Timec sut qu'elle n'avoit rien à espérer de ce côté-là, elle changea de batterie. Ce fut à Elid Ibezu qu'elle s'adressa pour l'engager à la demander à Mamelic. Elid Ibezu eut la bonté de me consulter là-dessus. Je lui fis le récit de toutes les obligations que j'avois à Timec; et comme la reconnoissance me faisoit parler avec assez de feu, il s'imagina que je l'aimois plus que je n'osois l'avouer. C'en fut assez pour le déterminer à la demander à son frère : il l'obtint sans difficulté. La pauvre Timec ne se possédoit pas, dans la joie qu'elle eut d'être assurée que je ne l'abandonnerois point. Je ne puis cacher que j'en ressentis moi-même quelque satisfaction. Ce n'est pas que ne je me reprochasse fort souvent le commerce que j'entretenois avec elle; mais cette pauvre créature avoit pour moi une tendresse si incroyable, que je ne pouvois me défendre de retour pour ce sentiment.

Il ne fut pas besoin que je songeasse à faire mes préparatifs pour le voyage d'Amasie; Timec y pensa pour elle et pour moi. Nous quittâmes Andrinople au commencement de la belle saison,

et nous fîmes la route agréablement. Depuis le moment de notre départ, je ne sentis plus la rigueur de l'esclavage. Toute la suite d'Elid Ibezu, étonnée des égards et de l'attention qu'il marquoit pour moi, ne me regardoit plus sur le pied d'un esclave. J'étois à cheval comme lui, et presque toujours à côté du sien, où je tâchois de le désennuyer par mes discours. Il paroissoit écouter avec plaisir tout ce que je lui racontois des affaires de l'Europe, de la situation du royaume de France, et du caractère de ses peuples. Mais où je remarquois mieux le tour de son esprit, c'est lorsque je lui parlois de morale et des sciences diverses que j'avois apprises de mes maîtres, ou par mes lectures. Il avoit une attention qui me donnoit l'espérance de me l'attacher encore plus, lorsque je pourrois lui parler plus tranquillement après le voyage. Quelquefois il admiroit l'adresse et la bonne grace avec laquelle je poussois mon cheval. Les Turcs sont fort ignorants dans ces sortes d'exercices. Il me faisoit mille questions sur la manière dont on dompte les chevaux pour les rendre propres au manège, sur l'habileté des écuyers français, et sur le soin avec lequel on forme en France la jeune noblesse aux exercices de l'académie. J'étois étonné moi-même de la complaisance avec laquelle il m'écoutoit, et je ne pouvois le regarder que comme un effet naturel de sympathie, qui agissoit sur mon cœur autant que sur le sien; car je n'avois jamais eu pour lui

les répugnances qu'un esclave sent pour un maître dont sa vie dépend, et qui peut, au premier signe, lui faire essuyer les traitements les plus cruels.

Nous ne découvrîmes Amasie qu'après être arrivés au sommet des montagnes qui l'environnent. Cette ville est la capitale de la province du même nom. Elle est grande, riche, et fort peuplée. Sa situation me parut charmante : elle est au milieu d'une plaine de dix lieues de long, et large de quatre, entourée d'une chaîne de montagnes qui la défendent des vents du nord et du midi. La rivière de Casalmach coule dans la plaine, et passe au travers de la ville, où elle procure mille commodités. L'air y est toujours serein; on n'y connoît point l'hiver. Les maisons y sont de la structure ordinaire chez les Turcs, c'est-à-dire de bois peinturé, ce qui les rend fort brillantes. Elles ont presque toutes un grand jardin, orné d'allées d'arbres, de petits bois, et de parterres. Celle d'Elid Ibezu, qui étoit un des principaux de la ville après le gouverneur de la province, ou le beglierbey, ne manquoit d'aucun de ces ornements. Il fut reçu de ses amis, de ses femmes, de ses enfants et de ses esclaves avec des transports de joie; car cet homme aimable étoit chéri de tout le monde.

La première chose qu'il fit en ma faveur fut de me donner l'intendance de ses écuries et de ses jardins. Comme je l'en remerciois : Salem, me

dit-il, tu vois que l'abondance règne dans ma maison. Le grand prophète a récompensé ma droiture, ma douceur, et mes aumônes. J'ai des richesses, de belles femmes, et d'aimables enfants. Oublie la France et l'Europe; tu seras heureux avec moi. Je lui témoignai ma gratitude et mon attachement d'une manière qui lui plut. Chaque jour augmentoit son amitié pour moi : je m'accoutumai ainsi doucement à l'esclavage.

Mon patron régaloit souvent le beglierbey et les plus illustres Turcs d'Amasie. J'avois soin, dans ces occasions, d'inventer quelque divertissement dans le goût français, qui les surprenoit toujours agréablement par sa nouveauté. Mes talents me firent connoître du beglierbey. Il voulut m'entretenir, sur les éloges qu'Elid Ibezu lui fit de moi; et lui ayant entendu louer sur-tout mon adresse à mener un cheval, il eut la curiosité d'en vouloir faire l'épreuve. Toute la compagnie se rendit aux écuries : je les faisois entretenir avec une propreté dont ils furent charmés. Elid Ibezu m'avoit laissé un empire absolu sur ses palefreniers et sur ses chevaux. J'en avois acheté quelques uns qui étoient d'une beauté admirable, et je les avois dressés moi-même. Le gouverneur fut si content du manège que je leur fis faire en sa présence, qu'il pria Elid Ibezu de permettre qu'il en envoyât deux des siens dans ses écuries, pour être formés par mes soins. Ma réputation ne se borna point

là. L'inclination que j'avois pour la musique, et l'envie de mériter de plus en plus les bonnes graces de mon patron, me firent faire tant de recherches dans Amasie, que je découvris enfin un théorbe. Je l'obtins, à bon marché, d'un juif arménien à qui il appartenoit. Je le mis en bon état; et dès la première fois qu'Elid Ibezu traita ses amis, je leur donnai un plaisir qu'ils n'avoient jamais eu. Leur surprise fut extrême d'entendre le son de cet instrument, que je touchois fort bien, et avec lequel j'accordois ma voix qui est fort douce. Mon patron, charmé de cette galanterie, me fit entrer dans la salle du festin; et, par une faveur inouie chez les Turcs, il m'embrassa tendrement en présence de tous les convives. Lorsqu'il fut libre, il me prit en particulier, et me dit : Cher Salem, tu m'es plus précieux que toutes mes richesses. J'ai dessein de faire pour toi ce que tu n'oserois espérer. Ne t'oppose point à ton bonheur : je ne te demande qu'une chose pour en être digne; c'est de reconnoître la loi de notre saint prophète.

Si je vous suis aussi cher que vous le dites, lui répondis-je, comment pouvez-vous me faire une proposition qui m'afflige? Je suis né chrétien, vous le savez; c'est un avantage que je ne perdrai qu'avec la vie. Je ne vous condamne point de regarder Mahomet comme un prophète; je sais quelle est la force de la coutume et des préjugés de l'éducation : mais si vous êtes attaché à votre

religion, parceque vous la croyez bonne, songez que les raisons qui m'attachent à la mienne me paroissent aussi fortes, et par conséquent que ma fermeté ne doit point céder à la vôtre. Je sais que vous avez trop d'amitié pour moi pour me donner la mort, mais je la souffrirois mille fois plutôt que de trahir la religion de mes pères.

Cette réponse, que je fis avec modération pour ne point irriter Elid Ibezu, ne laissa pas de le chagriner beaucoup. Il me quitta sans dire mot. J'en eus de l'inquiétude pendant toute la nuit : cependant il me fit appeler de grand matin, et me tint ce discours : Salem, je voulois te rendre heureux, et tu n'y consens pas. L'amitié que je te porte ne me permet pas de m'en offenser : mais tu sentiras peut-être quelque jour le prix des biens que tu refuses, et tu regretteras de t'en être privé par obstination. J'avois deux desseins : l'un étoit de te charger de l'éducation de mon fils Amulem, et l'autre de te faire épouser Sélima, la plus chère de mes filles. Ton zèle inconsidéré pour ta religion ne me permet plus d'y songer ; ce seroit attirer sur moi l'indignation du saint envoyé de Dieu. Je veux continuer néanmoins de te donner des marques de ma confiance. Tu iras tous les jours une fois au quartier de mes femmes, pour apprendre la musique et le théorbe à Amulem et à mes trois filles. Je me repose sur ton zèle et sur ta sagesse ; va commencer dès ce moment. Il me donna une de ses bagues, qui étoit la marque à

laquelle ses eunuques devoient m'ouvrir la porte de son sérail.

Je n'avois jamais vu ses femmes ni ses filles, qui étoient toujours renfermées à la mode des Turcs, ni même son fils, qui étoit élevé dans le quartier des femmes. Je n'avois jamais approché de ce quartier, de peur de me rendre suspect, parceque je connoissois la délicatesse des orientaux sur cet article. Je me préparai sur-le-champ à cette première visite, en me mettant plus proprement qu'à l'ordinaire, et je pris mon théorbe. Les eunuques m'ouvrirent sans difficulté, en reconnoissant la marque de leur maître. Ils avertirent aussitôt les dames de mon arrivée. Elles m'attendoient avec impatience, parcequ'Elid Ibezu les avoit prévenues. Après les avoir saluées, je jouai quelques airs dont elles parurent satisfaites. Une des dames appela par leur nom Amulem, Sélima, et les deux autres demoiselles qui devoient être mes écolières. A ce nom de Sélima, que j'avois déjà entendu de la bouche de mon patron, je levai les yeux. Je vis dans Sélima une des plus charmantes personnes qui aient jamais été sur la terre. Elle s'avança, en me regardant avec son frère et ses deux sœurs. Ils avoient tous quatre quelque chose d'aimable et de prévenant; mais, au premier coup d'œil, Sélima avoit fait dans mon cœur une impression qui n'en sera jamais effacée. Cette puissante sympathie, qui m'attachoit au père, se joignit tout d'un coup

à la passion la plus vive et la plus tendre. Que je payai cher à l'amour l'insensibilité où j'avois vécu jusqu'alors !

Il étoit donné à ma famille d'aimer comme les autres hommes adorent, c'est-à-dire, sans bornes et sans mesure. Je sentis que mon heure étoit venue, et qu'il falloit suivre la trace de mon père. Je priai le ciel intérieurement de détourner de moi ses malheurs, et de ne pas permettre que les miens augmentassent. Pendant que ce petit cercle de réflexions se formoit dans mon ame, Amulem et ses sœurs avoient pris mon théorbe, et le considéroient curieusement. Je fis un effort sur moi-même, pour leur dire de se préparer à recevoir mes leçons. Je pris du papier, que j'avois apporté, et je leur traçai les éléments de la musique. Mes yeux abandonnoient sans cesse la conduite de ma main pour se tourner vers Sélima. Elle jetoit quelquefois les siens sur moi, et les baissoit ensuite lorsqu'elle rencontroit les miens : mais je m'aperçus bien que mon attention à la regarder l'avoit frappée.

Je me retirai, pour garder quelque ménagement dans une première visite. Elid Ibezu, qui s'informa de mon retour, me fit donner ordre d'aller lui parler. Eh bien ! Salem, me dit-il, as-tu vu mon fils et mes filles ? Que penses-tu de Sélima ? C'est elle que je te destinois, si tu avois ouvert les yeux à la lumière. Je lui répondis que ce n'étoit point à un malheureux esclave à

former de si ambitieuses espérances. Si tu es malheureux, reprit-il, c'est ta faute ; tu vois bien que je t'aime plus que tu ne mérites. Les sentiments qui m'agitoient étoient si violents, que les larmes me vinrent aux yeux. Ah! mon patron, lui dis-je, prenez ma vie, elle vous appartient ; et ne me déchirez pas par des reproches qui me font sentir mille morts. Je ne puis changer de religion ; et je ne puis vivre non plus, en me rendant si indigne de vos bontés. Il parut touché de mon désespoir, et me dit doucement de me retirer.

Le jour se passa. On peut juger de mes agitations. Je retournai le lendemain au quartier des femmes : elles vinrent toutes ensemble folâtrer autour de moi, comme si elles m'eussent connu depuis long-temps. Sélima seule me parut plus réservée. Je fis réciter sa leçon à Amulem, et ensuite à Jalide, qui étoit l'aînée des trois sœurs. Mais lorsque le tour de Sélima fut venu, je la vis rougir en s'approchant. Elle récita sans lever une fois les yeux sur moi. Ma main trembloit en prenant son papier. Jamais maître ne porta plus injustement ce nom, car j'étois de cœur aux pieds de ma souveraine maîtresse. Je leur donnai par écrit une seconde leçon, et je continuai ainsi pendant quelque temps, en faisant toujours le même personnage. Enfin je résolus de faire connoître à Sélima quelque chose de ce que je sentois pour elle. Je ne pouvois croire que l'amour m'eût

touché si fortement pour une ingrate, et je me flattai de l'espérance que le sang d'Elid Ibezu, qui couloit dans les veines de son aimable fille, agiroit en ma faveur, et qu'il lui inspireroit quelques uns des sentiments que mon cher patron avoit pour moi. Je méditai mon dessein; et m'étant rendu au sérail à l'heure ordinaire, je l'exécutai heureusement. Quand j'eus fait réciter la leçon à Sélima, et qu'il fallut lui en tracer une autre, voici ce que j'écrivis au lieu des principes de musique.

« Un malheur de fortune m'a rendu l'esclave « d'Elid Ibezu, quoique je fusse bien éloigné, par « ma naissance, d'une condition si vile. Mais je « tombe dans un autre esclavage, si cher et si « glorieux, qu'il me fait oublier les rigueurs du « premier. Vous dirai-je, charmante Sélima, que « ce sont vos chaines que je porte? Peut-on en « porter d'autres quand on vous a vue? Mon « cœur n'avoit jamais aimé. C'est un coup du « ciel qui m'amène en Turquie pour vous l'offrir. « Décidez de mon bonheur, car je n'en aurai « jamais d'autre que de vivre et de mourir entiè- « rement à vous. »

Sélima emporta ce papier sans l'avoir lu. Je sortis du sérail dans une inquiétude mortelle : je craignois qu'elle ne le laissât tomber, ou que quelque femme indiscrète n'eût la curiosité de demander à voir sa musique. Je me retirai dans ma

chambre avec cette pensée, qui ne me permit point de m'occuper d'autre chose. J'y trouvai Timec, qui venoit me faire des reproches de ce que j'avois été quelques jours sans la voir. Elle étoit malade depuis six semaines ; mais toujours pleine de tendresse pour moi, elle supportoit impatiemment de longues absences. Je répondis mal à ses hounètetés : elle s'en plaignit amèrement. Ma chère Timec, lui dis-je, vous me prenez dans une situation si fâcheuse, qu'il m'est impossible de vous entretenir. C'est justement de quoi je me plains, répondit-elle ; vous avez des chagrins que vous ne me communiquez pas, à moi qui donnerois ma vie pour vous les épargner. Je connoissois si bien cette bonne femme, et le fonds inconcevable d'affection qu'elle avoit pour moi, que je pris le parti de lui découvrir toutes mes peines. Elle avoit le même emploi chez Elid Ibezu qu'elle avoit eu chez Mamelic ; ce qui lui donnoit entrée au quartier des femmes pour l'entretien des meubles. Je m'imaginai qu'elle pourroit me servir, et qu'elle y consentiroit. L'aveu que je lui fis tira de ses yeux un ruisseau de larmes. Barbare, me dit-elle, il faut que tu connoisses bien tout le pouvoir que tu as sur moi pour me faire une confidence si cruelle ! Est-ce là comme tu me traites ? Chère Timec, repris-je en serrant une de ses mains dans les miennes, vous savez bien que je vous ai promis pour toute ma vie une vive et sincère reconnoissance. Que le ciel me punisse si

j'y manque jamais. Je ne vous trompe point; pourquoi m'accusez-vous? Si vous m'aimez, vous ne devez pas être contente de me voir souffrir, et vous devez m'accorder un secours qui dépend de vous. Auriez-vous la cruauté de me le refuser? Je l'embrassai en finissant ces mots. Elle eut la complaisance de me promettre qu'elle travailleroit à me servir. Elle s'en alla à l'heure même au sérail, où elle eut l'adresse de parler en secret à Sélima. Elle la félicita sur la nouvelle perfection qu'elle alloit acquérir en apprenant le théorbe, d'où elle prit occasion de tomber sur mon éloge. Sélima rougit en parlant de moi, et Timec en tira un bon augure. Elle lui dit que c'étoit dommage qu'elle ne pût pas me voir autrement qu'au milieu d'une foule de femmes; qu'elle pourroit apprendre de moi mille choses qui la rendroient encore plus aimable, et qui m'attireroient son amitié; que m'ayant entendu parler des dames du sérail, elle avoit remarqué que c'étoit Sélima que j'estimois le plus; que je ne me lassois point de parler d'elle; et que c'étoit beaucoup d'avoir part à l'estime d'un homme tel que moi, qui étois d'une grande qualité dans mon pays, et qu'Elid Ibezu aimoit singulièrement. Sélima écoutoit attentivement, mais sans affectation. Elle fit à Timec quelques questions sur mon sujet, et se retira.

L'officieuse Timec vint aussitôt me rendre compte de cette conversation. Je ne savois ce que j'en devois penser; et craignant de me flatter

trop, j'attendis jusqu'au lendemain de plus sûrs éclaircissements. L'heure vint d'aller au sérail. Sélima ne me regarda qu'en entrant, et d'un œil assez fixe ; mais s'étant approchée à son tour, elle me rendit mon papier, en me disant que la leçon de la veille étoit trop difficile, et qu'elle en vouloit une autre. Je mis le papier dans ma poche, persuadé qu'elle rejetoit mon amour. Je lui fis une leçon, et je mis seulement au bas de la dernière ligne : « Je vais mourir, belle Sélima ; souvenez-« vous, en apprenant ma mort, que vous en êtes « la cause. » Je sortis le plus désespéré de tous les hommes. Il est certain que, du caractère dont je suis, le malheur que je craignois m'auroit causé la mort. Je me sentois le cœur défaillir ; et je n'aurois pu vivre plus long-temps, car mon ame y étoit toute entière. Je m'assis sur une pierre en sortant. Je déployai le papier pour augmenter ma douleur, en relisant le témoignage de mon amour. Mais dans quel excès de joie passai-je tout d'un coup, lorsque j'aperçus une écriture différente de la mienne ! Mon ame alors passa toute entière dans mes yeux, pour lire avidement ces chers caractères :

« Salem, je me suis bien aperçue que vous m'ai-« mez. Je ne me cacherai pas que je me sens beau-« coup d'inclination pour vous : elle augmentera « si vous en êtes digne. Parlez de moi à Timec, « qui m'a paru vous vouloir du bien ; elle peut « vous servir. »

Il seroit long de m'étendre sur les moyens que j'employai pour mettre cet heureux commencement à profit. Timec me procura une entrevue secrète avec ce que j'aimois. Ce fut là que mon bonheur s'établit solidement, par la connoissance de tous les charmes de l'aimable Sélima. Je parle des charmes de son esprit et de son cœur, car je la respectois trop pour former d'autres désirs. Je ne saurois douter, après l'expérience que j'en ai faite, qu'il n'y ait des cœurs formés les uns pour les autres, et qui n'aimeroient jamais rien s'ils n'étoient assez heureux pour se rencontrer. Mais il suffit aussi que deux cœurs de cette nature se rencontrent un moment, pour sentir qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre, et que leur bonheur dépend de ne se séparer jamais. Une force secrète les entraîne à s'aimer ; ils se reconnoissent, pour ainsi dire, aux premières approches ; et sans le secours des protestations, des épreuves, des serments, la confiance naît entre eux tout d'un coup, et les porte à se livrer sans réserve. C'est l'image de ce qui se passa entre Sélima et moi. Cette charmante personne me dit, après un quart d'heure de conversation : Salem, je vois que vous n'êtes pas capable de me tromper, et mon cœur me le dit encore mieux que mes yeux. Tout ce que je vois de vous ; votre figure, vos traits, vos yeux, votre tour d'esprit, vos expressions ; tout cela répond à quelque chose qui est au dedans de moi, et qui me persuade que vous éprouvez la même impression

en me voyant. Oui, chère Sélima, lui répondis-je, je reconnois la cause de mon indifférence passée ; c'est que mon cœur n'étant fait que pour vous, il falloit qu'il vous trouvât pour devenir tendre et heureux.

Nos entrevues secrètes furent si bien ménagées par l'ardoite Timec, qu'elles durèrent pendant le reste de sa vie, sans qu'on en eût la moindre connoissance. Cette pauvre femme mourut six mois après. Je regrettai en elle, non une amante qui m'avoit adoré, mais une mère qui se seroit retranché jusqu'au nécessaire pour me procurer un moment de plaisir. Elle m'avoit sacrifié son amour même : ces sortes d'efforts sont moins d'une esclave, que de l'ame la mieux née et la plus généreuse.

Mes visites particulières ne servirent pas seulement à confirmer notre amour d'une manière inébranlable ; elles procurèrent à Sélima plus d'une utilité. Je lui appris en six mois le français, l'italien et ce que je savois de l'histoire ancienne et moderne : elle avoit l'esprit capable de tout. Je lui fis goûter aussi, peu à peu, les principes de notre sainte foi. On est, dit-on, de la religion de ce qu'on aime : mais s'il est vrai que sa complaisance pour moi lui fit prêter l'oreille aux vérités de notre évangile, elle répara dans la suite ce qu'il y avoit eu de trop naturel dans les commencements de sa conversion. Lorsqu'elle sut assez de français pour l'entendre parfaitement, je lui

prêtai mon Télémaque. Elle fut charmée de cette lecture. Elle me pria de le traduire en turc, pour le divertissement et l'instruction de son frère et de ses sœurs. J'y travaillai avec tant d'ardeur, que l'ouvrage fut achevé en peu de temps. Tout ce qui regardoit Elid Ibezu et ses enfants m'étoit cher. Cette aimable famille me tenoit lieu de la mienne que j'avois perdue. Amulem méritoit d'ailleurs mes soins par ses bonnes inclinations, et par la reconnoissance qu'il avoit pour mes services. Il étoit sorti du sérail lorsque j'achevai la traduction de Télémaque; de sorte qu'il m'en fallut faire deux copies, une pour les dames et l'autre pour lui. Elles se multiplièrent bientôt. Elid Ibezu en voulut avoir une. Le beglierbey souhaita la même chose; et la plupart des seigneurs d'Amasie ayant eu la même curiosité, l'ouvrage de M. de Fénélon y devint fort commun.

Elid Ibezu fit venir des théorbes d'Italie pour ses enfants. Ils étoient déjà assez avancés pour jouer en partie. Nous faisions fort souvent des concerts où nos voix se mêloient avec les instruments. Les amis de mon patron m'envoyoient prier quelquefois de leur donner ce divertissement chez eux; j'y allois avec Amulem. Je n'y étois pas traité comme un esclave. On s'empressoit de me faire honneur, et toute Amasie me regardoit comme un homme extraordinaire. Le bon Elid Ibezu apprenoit mes petits succès avec plaisir :

mais plus son amitié augmentoit pour moi, plus il ressentoit de douleur de me voir obstiné à rejeter l'alcoran. Il renouveloit de temps en temps ses instances, mais toujours avec bonté. Un malheureux contre-temps pensa m'exposer à la violence, et au risque de perdre ses bonnes graces.

Depuis la mort de Timec, j'avois été contraint de diminuer les fréquentes visites que je rendois à Sélima. Cette contrainte nous affligeoit également. Nous tâchions de nous dédommager par nos lettres, qu'il nous étoit toujours facile de nous communiquer; mais qu'est-ce que des lettres pour deux amants qui sont accoutumés à se voir, et qui ne sauroient vivre sans cette douceur? Sélima, qui aimoit son frère Amulem, et qui étoit sûre d'en être aimée, avoit pris la résolution, de concert avec moi, de lui faire confidence de notre passion, et de l'intéresser par amitié à nous être favorable. Amulem avoit de l'estime et de la bonté pour moi. Il ne condamna point notre amour et promit à sa sœur de lui faciliter les moyens de me voir. Ce n'est pas qu'il eût plus de droit que moi d'entrer au sérail, en étant une fois sorti; mais les eunuques fermoient les yeux, parcequ'Elid Ibezu avançoit en âge, et qu'ils s'attendoient d'avoir bientôt son fils pour maître. Il avoit obtenu d'eux une clef qui ouvroit les portes la nuit et le jour; et tous les soirs il avoit la complaisance de m'y mener avec lui, pour y passer environ deux heures. Une fois, que nous y allions un peu plus

tard qu'à l'ordinaire, nous entendîmes un bruit épouvantable de gens qui crioient au feu et qui appeloient du secours. C'étoit le sérail qui brûloit. Bientôt l'alarme fut répandue par toute la maison. Les esclaves accoururent; on ouvrit toutes les portes, et nous entrâmes en confusion pour sauver les dames. L'amour me fit trouver aisément Sélima. Je la pris par la main, en la pressant de fuir avec moi. Dans la frayeur où elle étoit, elle se laissa conduire jusqu'au milieu du jardin sans me reconnoître. Ah! me dit-elle, lorsqu'elle m'aperçut à son côté, c'est vous, mon cher Salem. Ciel! qu'allons-nous devenir? Je lui répondis que ma chambre n'étoit pas loin et qu'il falloit profiter de ce trouble pour nous y entretenir une heure ou deux. Elle y consentit, parce-qu'elle ne pouvoit rien me refuser. Dans le fond, je me figurois que toutes les dames seroient dispersées comme elle, et que notre éloignement ne seroit point aperçu. Nous entrâmes donc dans ma chambre qui donnoit de plain pied sur le jardin et qui étoit ornée assez proprement. Par malheur pour moi, Elid Ibezu avoit veillé sur ses femmes plus qu'à la conservation de ses appartements. Il les avoit rassemblées lui-même dans une salle basse; et voyant manquer une de ses filles, il en avoit eu beaucoup d'inquiétude. Un esclave, qui m'avoit apparemment vu passer avec Sélima, lui dit qu'il la croyoit avec moi dans ma chambre. Le vieillard, sans rien approfondir, y

court sur-le-champ, pousse rudement la porte, et m'aperçoit aux pieds de Sélima, dont je baisois tendrement les mains. Cette vue le mit en fureur. Il tira son poignard et m'auroit percé de vingt coups, si son fils ne l'eût arrêté. Heureusement Amulem avoit entendu le rapport de l'esclave; et craignant ce qui devoit arriver, il avoit suivi son père assez vite pour lui retenir le bras, au moment qu'il m'alloit percer. Nous nous jetâmes tous trois à ses genoux : mais, croyant me faire grace en me laissant la vie, il voulut que je fusse du moins mis en prison. On m'y conduisit aussitôt. Sélima fut obligée de lui faire l'aveu de la tendresse que j'avois pour elle, et de tout ce qu'il avoit ignoré jusqu'alors. Amulem protesta qu'il connoissoit l'innocence de notre amour, et n'épargna rien pour apaiser son père. Le vieillard, un peu revenu à lui-même, dit à sa fille : L'aimez-vous véritablement ? Ah! mon cher père, répondit la tendre Sélima, je l'aime plus que ma vie. Si cela est, répondit-il, je veux absolument qu'il embrasse sans différer la loi du saint prophète, et qu'il devienne votre mari. Sélima ne répliqua point, pour lui laisser le temps de calmer entièrement sa colère.

Elid Ibezu me portoit une si véritable affection, que rien n'étoit capable de la lui faire perdre. Malgré l'emportement qu'il avoit marqué la veille, il me fit appeler dès qu'il fut levé, et me dit avec sa douceur ordinaire : Salem, je ne veux

pas te reprocher ici mes bienfaits ; mais si la bonté et l'amitié méritent quelque reconnoissance, il me semble que tu dois te reprocher à toi-même un excès d'ingratitude. Après t'avoir traité en fils plutôt qu'en esclave, j'ai voulu prendre jusqu'au nom de père à ton égard, en t'offrant ma fille Sélima pour épouse ; et à quel prix te l'ai-je offerte ? A un prix qui devroit exciter tous tes désirs, puisque je te propose d'embrasser la loi du saint prophète, ce qui est le plus inestimable avantage qui te puisse arriver. Cependant, ingrat Salem, non seulement tu fermes les yeux à ton propre bonheur ; mais, après avoir méprisé l'offre de ma fille, tu entreprends de la séduire par des voies que je ne saurois approuver, et que ma seule bonté m'empêche de punir. Prends-y garde ; l'amitié a des bornes, dont elle ne sort que pour devenir fureur. Je te laisse encore deux jours pour apprendre à respecter mes volontés. Ne me force pas à la haine. Il faut m'obéir, ou te préparer à tous les effets de mon ressentiment. Je voulus répondre et je me jetai aux genoux de ce bon patron ; mais il se retira, en disant : Je n'écoute rien, je veux être obéi.

Je demeurai dans un état qu'il m'est impossible de décrire. La religion, l'honneur, l'amitié, l'amour, me représentoient si tyranniquement tous leurs droits, que je sentois dans mon cœur une espèce de division qui le déchiroit cruellement. Il n'y a que la mort, me disois-je, qui

puisse les accorder. Eh bien, mourons : est-ce un mal si grand de se donner la mort, quand on meurt pour sa religion, qu'on ne veut point abandonner? Dieu! pour qui je combats permettez-moi de mourir, ou finissez mes peines.

Amulem entra par hasard dans la chambre où j'étois, et voyant ma tristesse il en voulut savoir la cause. Je ne lui cachai rien. Il me plaignit beaucoup et m'assura qu'il tâcheroit de ramener l'esprit de son père. Mais, lui dis-je, que deviendra Sélima? Il me répondit que je ne pouvois souhaiter raisonnablement de la voir, avant que ces troubles fussent apaisés; qu'il falloit prendre un peu de patience, et qu'il alloit travailler à notre bonheur. Amulem étoit dans le feu de la première jeunesse, et comptoit la religion pour assez peu de chose. Il auroit levé cet obstacle sans scrupule, s'il en eût été le maître : mais la vieillesse rendoit Elid Ibezu superstitieux jusqu'à l'excès. On le trouvoit sans cesse occupé de quelque pratique de dévotion, et ses aumônes alloient jusqu'à la profusion. Il promit aux instantes prières de son fils qu'il me laisseroit tranquille sur ma religion; mais rien ne put le faire consentir à me donner Sélima, s'il ne me voyoit auparavant bon musulman. Cette réponse, qu'Amulem me rapporta, satisfit bien peu mon amour. Il me consola, en me faisant espérer que l'avenir me rendroit plus heureux, et en me promettant que nous rendrions tous les deux jours une visite

à Sélima. Je recommençai à vivre avec Elid Ibezu sur le pied ordinaire. Dans les exhortations qu'il continuoit de me faire pour me conduire, disoit-il, au chemin de la vraie félicité, je prenois quelquefois la liberté de lui proposer des objections auxquelles il tâchoit de répondre. Je n'en rapporterai qu'une, pour faire connoître au lecteur de quelle manière les Turcs raisonnent sur la religion.

Quel moyen, lui disois-je, d'estimer une loi qui ne flatte que les sens, qui ne propose pour récompense que des voluptés grossières, et qui met le corps, cette partie méprisable de notre être, en possession de tous les droits de l'esprit ! Quelle différence entre la pureté de l'évangile des chrétiens, et les désordres permis par l'alcoran !

Je plains ton erreur, Salem, me répondit Elid Ibezu ; tu manques de lumières, et les saintes vérités que tu méprises passent tes connoissances. Écoute le sage raisonnement du grand prophète. Dieu, n'ayant pas voulu tout d'un coup se communiquer aux hommes, ne s'est d'abord fait connoître à eux que par des figures. La première loi, qui fut celle des juifs, en est remplie. Il ne leur proposoit, pour motif et pour récompense de la vertu, que des plaisirs charnels et des félicités grossières. La loi des chrétiens, qui a suivi celle des juifs, étoit beaucoup plus parfaite, parce-qu'elle donnoit tout à l'esprit, qui est sans contredit au-dessus du corps. Elle ne permettoit que

le désir des biens spirituels, et des plaisirs qui sont dégagés des sens. C'est un second état, par lequel ce Dieu bon a voulu faire passer les hommes, pour les préparer insensiblement à l'état de grace et à la sublime perfection. Il a choisi enfin, dans la plénitude des temps, son saint prophète, le trois fois grand Mahomet, pour être le porteur d'une loi nouvelle, dans laquelle tous les dons de la puissance et de la miséricorde sont renfermés. Ce ne sont plus les seuls biens du corps, comme dans la loi des juifs, ni les seuls biens spirituels comme dans l'évangile des chrétiens; c'est la félicité du corps et de l'esprit que l'alcoran promet tout à la fois aux véritables croyants. Nous commençons, dès cette vie, à en goûter un essai par anticipation; mais qu'est-ce que les plaisirs d'ici-bas en comparaison de ceux qui nous attendent dans le paradis du saint envoyé de Dieu? Au reste ces divins plaisirs ne sont promis qu'à ceux qui aiment Dieu et son prophète, et qui pratiquent la piété et les bonnes œuvres; car c'est une usurpation dans les méchants de les goûter, même sur la terre; et quelque jour ils seront horriblement punis par les anges noirs, pour avoir pris part à des voluptés qui n'appartiennent qu'aux bons musulmans. Voilà, Salem, ce que tu ignores; et ton ignorance cause ton incrédulité.

Elid Ibezu reçut, dans le même temps, des nouvelles d'Andrinople, qui lui marquoient que son frère Mamelic étoit à l'extrémité. Quelque

amitié qu'il eût pour lui, son grand âge ne lui permit pas de faire ce voyage. Il y envoya son fils. Je fus nommé pour l'accompagner, moins en qualité d'esclave que de gouverneur. Nous reçûmes les derniers soupirs de Mamelic, et nous recueillîmes sa succession qui montoit à dix-huit cent mille livres ; car il étoit mort sans laisser d'enfants. J'appris à Andrinople que, par le traité de Carlowits l'empereur avoit conclu avec les Turcs une trêve de vingt-cinq ans, qui rendoit la tranquillité aux deux nations. Je vis aussi, dans cette ville, le fameux comte de Tékeli, à qui le grand-seigneur donnoit la principauté de Vidin, de Caransibes, et de Lugos, pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite de ses états de Hongrie. J'eus la curiosité d'approcher de ce prince. Les Turcs lui portoient assez de respect, par une espèce de reconnoissance de ce qu'il avoit fait pour eux. Je lui trouvai l'air martial, mais féroce. Une moustache de grandeur énorme, qui s'élevoit jusqu'à ses yeux, couvroit entièrement son visage. Il parloit peu ; mais sa vivacité se remarquoit assez par son agitation continuelle. Je ne le vis pas un seul moment tranquille. Il avoit avec lui une esclave bulgarienne dont il étoit passionnément amoureux. On me raconta que cette esclave le suivoit même au combat, et que, loin d'être épouvantée à la vue d'un sabre, elle s'en servoit avec beaucoup d'adresse et de courage. Le comte l'avoit formée lui-même à ce rude

exercice, en lui faisant trancher à ses yeux la tête de plusieurs prisonniers allemands. Il avoit l'art d'inspirer ainsi la valeur à toutes les femmes qu'il aimoit. On sait que la comtesse de Tekeli en donna de glorieuses preuves à la défense de Mongats.

Amulem prit la résolution d'aller voir Constantinople avant que de retourner à Amasie. Il me communiqua ce dessein, qui me chagrina beaucoup : je tâchai inutilement de l'en détourner. Il devina aisément par quel intérêt je souhaitois notre retour, et que l'absence de Sélima me causoit un mortel ennui. Pour me consoler, il renouvela la promesse qu'il m'avoit faite de me rendre un jour heureux ; cette espérance me releva le courage et m'attacha à lui plus fortement que jamais.

Nous rencontrâmes, en approchant de Constantinople, un équipage de chasse, dont la magnificence nous fit juger que c'étoit celui du sultan. On nous dit que le sultan lui-même n'étoit pas loin, et qu'il s'avançoit à cheval, accompagné de la sultane favorite. C'étoit Mustapha II. Nous nous retirions pour éviter sa rencontre, lorsqu'un bruit sorti soudainement de la forêt où le sultan étoit encore nous obligea de tourner la tête, et, voyant tous les chasseurs y courir, nous y courûmes avec eux. Le premier spectacle qui frappa nos yeux fut un cheval qui couroit sans cavalier, quoiqu'il fût richement caparaçonné. Nous avançâmes, et nous aperçûmes entre les

arbres le sultan à pied, la sultane à son côté, et un homme mort à quelques pas d'eux. Cette tragique apparition nous fit arrêter. Mustapha parloit à la sultane avec beaucoup de feu. Les Turcs de sa suite faisoient un cercle autour de lui, et tenoient les yeux baissés par respect. Après quelques moments d'un entretien fort animé, il fit fouiller dans les poches du mort, d'où l'on tira quelques papiers. Il les lut, et, au même instant, il tira son poignard, dont il présenta la pointe à la sultane. Cette action brutale fit horreur à tous les assistants qui connoissoient la violence de ce prince. Enfin, il la fit remonter dans sa carriole, et continua sa route avec elle jusqu'au sérail. Nous abordâmes quelques esclaves de sa suite, pour nous informer des causes de cette aventure. L'un d'eux nous raconta que la sultane, qui se nommoit Oscine, avoit été amenée depuis peu au sérail, et qu'elle étoit de Smyrne; que Mezzo Morto, ce corsaire fameux qui désoloit les côtes de la Méditerranée, l'avoit enlevée à un jeune Grec qui la devoit épouser, et qu'il en avoit fait présent au grand-seigneur; que cette malheureuse fille n'avoit jamais pu s'accoutumer à son sort; que, recevant à regret les caresses de Mustapha, et cherchant toujours la solitude, cette conduite l'avoit fait soupçonner de quelque intrigue secrète, sans qu'on eût pu néanmoins en rien découvrir; mais que ce jour même le jeune Grec, son amant, qui étoit venu à Constantinople,

ayant appris qu'Oscine devoit être d'une partie de chasse avec le sultan, s'étoit déguisé sous l'habit d'un eunuque du sérail, dans l'espérance que la multitude l'empêcheroit d'être reconnu, et qu'il pourroit trouver l'occasion de parler à sa maîtresse; que malheureusement Mezzo Morto même, qui étoit de la chasse, l'avoit aperçu malgré son déguisement; qu'il en avoit averti l'empereur, qui l'avoit poignardé de sa propre main, aux yeux de la sultane; que les lettres étoient d'elle apparemment, et lui avoient attiré les menaces dont nous avions été témoins.

Amulem avoit le cœur tendre, et la vue de cette belle sultane l'avoit touché. Il le fut encore plus du récit qu'il venoit d'entendre. Salem, me dit-il, si je croyois que cette charmante Grecque pût aimer quelque chose après la mort cruelle de son amant, j'emploierois volontiers ma vie pour la tirer des mains de son persécuteur. Je lui répondis que cette entreprise étoit si difficile, qu'on y pourroit bien laisser la vie sans réussir. Tu connois moins que moi, repartit-il, les facilités que j'y pourrois trouver. Dis-moi seulement si je puis compter sur toi. Je me plaignis de la défiance qu'il témoignoit de mon attachement et de mon zèle. Eh bien! continua-t-il, je gage que pour peu que la sultane veuille prêter l'oreille à mes sollicitations, j'en ferai ma conquête avant que nous quittions Constantinople. Il avança, en finissant ces mots, vers l'esclave

qui nous avoit raconté l'histoire d'Oscine. Il l'entretint, en marchant, l'espace d'une demi-heure, et vint me rejoindre avec un visage content. Cet esclave, me dit-il, est du sérail; je l'ai mis dans mes intérêts par un présent de cent sequins, et par l'espérance de quelque chose de plus. Avec de l'argent j'achèterois le sérail entier.

Nous arrivâmes dans la ville. Amulem alla loger chez un Turc des amis de son père, qui se nommoit Genap. Nous visitâmes le lendemain tous les quartiers de cette grande ville, qui me parut extrêmement peuplée, mais moins belle qu'Andrinople. Nous passâmes par un marché public, que les Turcs appellent basar, où l'on vendoit des esclaves. Il prit envie à Amulem d'en acheter quelques uns pour la maison de son père. Nous les examinâmes tous. Il trouva parmi eux plusieurs Français qui me firent compassion. Comme je les interrogeois en notre langue, un d'entre eux me pria de lui parler un moment en particulier. Il me dit qu'il étoit religieux, et que son malheur l'avoit fait tomber entre les mains des Turcs; qu'il me demandoit en grace de l'acheter préférablement aux autres, parcequ'étant Français, il espéroit être plus doucement avec moi. Je lui répondis que je n'étois pas le maître; mais que mes désirs auroient quelque pouvoir. En effet, Amulem l'acheta à ma prière, avec quelques autres qu'il choisit lui-même. Nous retournâmes chez Genap. Amulem y trouva un esclave

qui l'attendoit depuis quelques heures. Ce n'étoit pas le même à qui il avoit donné cent sequins, mais un autre, qui l'avertissoit de sa part, par un billet, qu'il pouvoit écrire à la sultane, comme ils en étoient convenus, et que la lettre iroit sûrement jusqu'à elle. Amulem écrivit aussitôt cette lettre, qu'il me montra.

« Belle Oscine, j'ai été témoin de vos dou-
« leurs, et de la barbarie avec laquelle vous fûtes
« traitée il y a deux jours dans la forêt. Je vous
« aurois vengée à l'instant, si ma force eût égalé
« l'amour que vos beaux yeux m'inspirèrent. Mais
« puisque votre persécuteur est à couvert de la
« violence, par les gardes qui l'environnent,
« fuyez du moins sa cruauté. L'amour me donnera
« les moyens de faciliter votre fuite. Je vous
« demande votre cœur pour récompense; et j'at-
« tends votre réponse, qui fera la félicité du
« mien. »

Je représentai à Amulem à quel péril il s'exposoit, s'il arrivoit quelque accident à sa lettre. Mais la crainte ne trouve point d'accès dans un cœur jeune et amoureux. Il la donna à l'esclave, avec un présent pour l'attacher à ses intérêts. Pendant qu'il s'occupoit de son amour et des moyens de délivrer Oscine, je visitai le nouvel esclave qui se disoit religieux, et je lui demandai par quelle infortune il se trouvoit réduit à cette triste condition : voici ce qu'il me raconta. Je suis

né à Aix en Provence, d'une honnête famille. Dès l'âge de quinze ans j'entrai dans l'ordre des.....; mais n'étant pas propre à l'état religieux, je me repentis bientôt de cette démarche. Cependant des considérations d'honneur, et la crainte de mes parents, me retinrent dans l'état que j'avois embrassé. Je fis les exercices ordinaires aux jeunes gens de mon ordre. Ma conduite, qui n'étoit pas des plus régulières, fit fermer les yeux à mes supérieurs sur les talents que j'avois reçus du ciel. Ils me tinrent dans l'humiliation, en refusant de me faire prendre la prêtrise. Ce coup me fut sensible. J'avois brillé dans les études, et j'étois accoutumé à recevoir des éloges. Je ne pus digérer cette honteuse distinction, qui me déshonoroit. Au lieu donc d'en prendre occasion de rentrer dans mon devoir, et de mériter l'oubli de mes fautes par une conduite plus réglée, je ne pensai plus qu'à me dédommager, par des plaisirs secrets, de l'injustice dont je croyois avoir à me plaindre. On s'aperçut de mes désordres, on voulut les corriger avec charité; mais les remontrances et les châtiments furent inutiles : j'étois tombé dans un endurcissement qui me préparoit encore à de plus grandes chutes. J'affectai néanmoins une vie plus sage pour cacher plus finement mon dessein. J'avois un oncle banquier en cour de Rome. Je lui écrivis une lettre touchante, par laquelle je le persuadai si bien que mes supérieurs m'avoient maltraité injustement, qu'il obtint du saint-siège

un bref de translation, à la faveur duquel je quittai ma robe, pour en prendre une moins rigoureuse. Mon oncle eut le crédit de me faire venir à Rome. Je m'y livrai sans réserve à tous les plaisirs. Mais ce qui acheva de me perdre, fut une folle passion que je conçus pour une jeune Romaine, que je me mis dans la tête d'épouser. Mes vœux étoient un obstacle. J'employai tout le crédit de mes amis pour en obtenir la dispense. Le désespoir où me jeta l'impossibilité de réussir me fit prendre le parti de passer en Hollande avec ma maîtresse. J'y fus reçu à bras ouverts. On y fit beaucoup valoir la prétendue conversion d'un ecclésiastique qui venoit de Rome, et les ministres s'applaudissoient d'une conquête enlevée du sein même de leurs ennemis. Je riois intérieurement de leur crédulité, et je jugeois, par mon exemple, qu'il en étoit de même de tous ceux à qui la débauche fait quitter l'église catholique, pour trouver plus de liberté dans un autre état. Je fus d'abord heureux avec ma maîtresse, autant qu'on peut l'être en vivant dans le crime. Mais comme nous avions apporté peu d'argent, et que la charité de messieurs les ministres ne se pressoit pas de nous mettre à notre aise, je craignis les suites fâcheuses de la nécessité qui nous étoit inévitable. Déjà même elle commençoit à nous presser. Je m'adressai à un juif fort riche d'Amsterdam, qui faisoit un gros commerce, et je le priai de m'employer à quelque chose pour éviter

la misère. Il m'offrit de l'emploi dans les comptoirs du Levant, où il me dit qu'il devoit envoyer au premier jour un vaisseau. Je m'embarquai avec ma maîtresse et plusieurs autres personnes, que le perfide juif avoit attirées par la même espérance. Nous fîmes heureusement le tour de la France et de l'Espagne ; mais lorsque nous eûmes passé le détroit de Gibraltar, nous fûmes rencontrés par un corsaire de Gallipoli, qui s'approcha de nous au signal dont il étoit convenu avec le juif, et nous fûmes tous livrés au corsaire, pour une somme d'argent que nous vîmes compter en notre présence. Imaginez-vous quels furent nos cris, et de quels reproches nous accablâmes le barbare qui nous avoit trahis. Il ne parut ému de rien. Nous fûmes conduits à Gallipoli, où l'on nous a vendus séparément à divers marchands d'esclaves. Comme je suis d'assez belle taille, j'ai été amené droit à Constantinople, dans la pensée que j'y serois vendu plus cher.

Je consolai ce malheureux, en lui disant qu'il ne pouvoit tomber avec un meilleur maître, et que pourvu qu'il sût garder une bonne conduite, il ne sentiroit point les rigueurs de la servitude. Il étoit presque nu : je lui fis donner quelques habits, et j'eus soin qu'il fût traité un peu plus doucement que les compagnons de sa misère.

Amulem avoit apporté, pour se désennuyer dans le voyage, la traduction de Télémaque, dont je lui avois fait présent. Il la lisoit sans cesse,

et l'estime qu'il en faisoit la lui fit montrer à quelques uns de ses amis. On en parla au muphti, qui est comme le pape des Turcs. Il fut curieux de la voir; et ayant appris qu'elle avoit été faite par un esclave français, il m'envoya ordre de me rendre chez lui. Il me dit qu'il étoit charmé de cette lecture, et me demanda si nous avions beaucoup de livres de ce mérite en France. Je lui répondis qu'à la vérité Télémaque étoit un ouvrage d'un prix distingué, mais que rien n'étoit plus commun en France que les bons livres, et qu'il ne se passoit point d'année, ni même de mois, sans qu'il en parût quantité de nouveaux, parmi lesquels il y en avoit toujours d'excellents. Le muphti convint que cela nous donnoit un grand avantage sur sa nation, et que l'amour des sciences étoit une chose qui manquoit à la gloire des Turcs. Il ajouta plusieurs réflexions très judicieuses sur l'utilité dont elles seroient pour l'empire ottoman. Dans les premiers siècles de l'établissement du divin alcoran, il y auroit eu de l'inconvénient, me dit-il, à souffrir que nos peuples fussent trop éclairés. Il falloit laisser jeter de profondes racines à la soumission et au respect qui sont dus à ce saint livre. Mais aujourd'hui que la loi du grand prophète est si bien établie et si justement respectée, je ne vois que de l'avantage à cultiver les sciences parmi nous. J'ai dessein depuis longtemps d'en faire la proposition à l'incomparable sultan. Il me renvoya avec ordre de dire à mon

patron Amulem qu'il retenoit Télémaque pour son usage, et qu'étant son esclave, je pourrois lui en faire un autre. J'ai appris depuis mon retour en France que le projet du muphti s'exécute, et que le grand-seigneur qui règne à présent a établi une imprimerie à Constantinople, où l'on reçoit, en payant bien, les manuscrits qu'on y porte des livres français traduits en langue turque. Je ne doute point que ma traduction de Télémaque n'ait beaucoup contribué à cet établissement.

Le messager d'Amulem revint le soir du troisième jour, avec un billet qui étoit la réponse de la sultane. Voici ce qu'il contenoit : « Qui que « vous soyez, qui êtes touché de mes peines, « puisse le ciel vous donner la récompense que « votre compassion mérite ! Vous m'exhortez à « fuir, et vous croyez en pouvoir trouver les « moyens. Hélas ! de quelle espérance me flattez-« vous ? Qui pourra pénétrer les horreurs de ma « prison, et tromper les surveillants dont je suis « environnée? Si l'amour vous fait croire cette « entreprise possible, exécutez-la, j'y consens. « Soyez sûr de ma reconnoissance. Un cœur aussi « affligé que le mien n'est guère capable de « devenir tendre; mais je sens déjà qu'il est touché « de votre générosité, et l'avenir pourra le rendre « encore plus sensible à vos besoins. »

OSCINE

C'en est trop, me dit Amulem après la lecture de ce billet ; je finirai ses peines quand il devroit m'en coûter la vie. Il prit une plume sans attendre ma réponse, et traça ces deux lignes pour la sultane.

« Vous serez libre, madame, ou je périrai.
« Prenez patience pendant deux jours, et ne
« craignez point de vous fier à celui qui ne veut
« vivre que pour vous rendre heureuse. »

Il fit une autre lettre pour l'esclave qu'il avoit gagné sur le chemin de Constantinople, et qui ne sortoit jamais du sérail qu'avec le grand-seigneur. Il le sollicitoit à séconder son entreprise, par la promesse de la liberté et d'une somme de quatre mille sequins. Il ne lui demandoit, pour première grace, que de lui faire une description exacte de la situation du jardin du sérail, du côté de l'appartement de la sultane. Nous la reçûmes le lendemain avec un détail si clair, que je convins moi-même que s'il étoit juste, nous pouvions y entrer sans autre guide. Amulem en voulut faire l'épreuve dès la nuit suivante. Son dessein me fit frémir ; mais j'avois trop de courage pour reculer lorsqu'il s'agissoit de servir mon patron. Nous nous rendîmes derrière le jardin du sérail, munis de deux bonnes échelles de corde, avec un crochet de fer qui y étoit attaché. Il étoit environ minuit. L'esclave, dont le nom étoit Sambas, avoit parole que nous y arriverions vers cette heure. Quelque

élevée que fût la muraille, nous montâmes facilement par le moyen de nos échelles, et nous descendîmes dans le jardin avec la même facilité. Sambas, qui nous attendoit, vint nous joindre. Nous nous retirâmes d'abord avec lui dans un bosquet, pour prendre langue, et lui renouveler les promesses d'Amulem. Il nous fit ensuite avancer par divers détours, jusqu'au pied de l'appartement d'Oscine. Ses fenêtres, qui étoient au second étage, paroissoient encore éclairées ; ce qui causa un peu d'épouvante à l'esclave. Nous le rassurâmes. Amulem considéra attentivement la disposition des lieux, la hauteur des fenêtres, et leur distance de la muraille du jardin. Il donna à Sambas un billet qu'il avoit apporté pour Oscine, par lequel il lui marquoit de se tenir prête pour la seconde nuit après celle où nous étions. Il recommanda la même chose à Sambas, et nous nous retirâmes comme nous étions venus.

J'ignorois le dessein d'Amulem. Il m'avoit dit seulement qu'il vouloit me surprendre par une invention nouvelle, et qu'il me laisseroit à juger si les Français étoient plus industrieux que les Turcs en galanterie. Il acheta, dès qu'il fut jour, une felouque fort légère. Il engagea, à force d'argent et par de grandes espérances, un pilote habile à lui vouer ses services avec quatre matelots, et il leur marqua le temps auquel ils devoient se trouver sur la côte du détroit, vis-à-vis les jardins du sérail. Sûr de ce côté-là, il me mena

chez un marchand de paniers, auquel il fit commencer sur-le-champ une espèce de coffre d'osier, de cinq ou six pieds de longueur. Il en fit revêtir le dedans de martre zibeline, et y fit mettre un oreiller capable de soutenir la tête. Ensuite il acheta quatre ou cinq cents brasses de corde, tant grosse que menue, et fit attacher, au bout de la grosse, une boucle de fer fort épaisse. Tout cela fut achevé dans le même jour. Je suis content de moi, me dit-il le soir, et j'espère l'être encore plus dans vingt-quatre heures. Cependant, comme il rêvoit sans cesse à l'exécution de son dessein, il acheta encore le lendemain une roue de bois, facile à tourner. Lorsque la nuit marquée fut arrivée, il prit congé de Genap, qu'il avoit prévenu sur son départ, et il fit prendre le coffre d'osier, les cordes et la roue, aux cinq esclaves que nous avions achetés au basar de Constantinople. Nous gagnâmes à petit bruit la côte du détroit, où nous trouvâmes la felouque. Mais il est temps d'expliquer le dessein d'Amulem.

Comme il avoit remarqué l'éloignement des appartements de la sultane aux murs du jardin, il avoit conçu qu'en attachant à ses fenêtres une corde qui répondroit hors de l'enceinte, il pourroit faire couler le panier depuis sa chambre jusques au-delà des murs, et la délivrer ainsi, sans qu'elle courût le moindre risque. Cette entreprise me parut d'abord extravagante; mais, en y faisant plus d'attention, j'en vis la possibilité. Pour lui,

qui comptoit sur un succès infaillible, il attendit à peine que l'heure fût venue. Nous étant approchés à certaine distance des murs, nous préparâmes la roue qui étoit destinée à bander la corde, lorsqu'elle seroit attachée aux fenêtres. Amulem m'ordonna de demeurer dans ce lieu, pour tourner la roue, et recevoir doucement le coffre d'osier à sa chute. Il passa la muraille ; je l'aidai à élever le coffre, et Sambas le reçut de l'autre côté. Je retournai auprès de la roue. Je n'avois avec moi que le religieux esclave, auquel j'avois cru pouvoir donner quelque confiance. Il étoit à craindre que le hasard ne conduisît quelqu'un vers nous, quoique nous fussions dans un lieu fort désert. Mon parti étoit pris d'égorger indifféremment tout ce qui se présenteroit. Enfin, après avoir attendu plus d'une heure et demie, je jugeai, par le mouvement de la corde, qu'il étoit temps de la bander. Environ une demi-heure après, je vis le coffre qui descendoit assez doucement, parceque la fenêtre n'étant pas fort élevée, il n'avoit qu'une pente médiocre. Je le reçus dans mes bras. Je ne voulus pas l'ouvrir avant le retour d'Amulem, afin qu'il eût le plaisir d'en tirer lui-même sa chère sultane. Il tarda quelque temps à revenir, ayant jugé à propos de délier la corde du côté de la fenêtre, pour ne laisser aucuns vestiges de notre fuite. J'avois quelque inquiétude de son retardement, lorsque je le vis paroître avec Sambas. Nous ne perdîmes pas un moment à nous

rendre à bord de la felouque, et le pilote fit mettre incontinent à la voile.

Il faut avoir aimé pour juger des sentiments d'Amulem à la vue d'Oscine. Elle reçut ses transports avec modération; mais sa reconnoissance paroissoit assez dans ses yeux, et elle ne put s'empêcher de l'exprimer dans des termes qui charmèrent son libérateur. Elle demeura, jusqu'au soir, dans le coffre d'osier où nous l'avions apportée du rivage. Amulem me raconta, en sa présence, les périls qu'il avoit essuyés pour pénétrer jusqu'à sa chambre. Sambas l'avoit conduit heureusement jusqu'à la porte; mais ayant frappé doucement, pour se la faire ouvrir, il s'étoit présenté à lui un vieil eunuque, auquel il avoit été obligé de plonger son poignard dans le sein. Deux femmes, qui étoient couchées auprès d'Oscine, avoient subi le même sort. La principale difficulté avoit été de reprendre le bout de la corde qu'il avoit laissée en dehors au pied de l'appartement. Il avoit fallu que Sambas fût descendu, et qu'il eût remonté plusieurs fois, pour l'attacher à une autre corde qu'on avoit lâchée par la fenêtre; ce qui ne s'étoit pu faire qu'avec des risques infinis. Enfin la boucle de fer avoit été d'un grand usage, pour assurer la grosse corde autour de la croisée. Oscine trembloit au souvenir de ce danger, et l'heureux Amulem s'applaudissoit de l'ingénieuse invention de son amour.

Nos cinq esclaves secondèrent si bien le zèle du pilote et des matelots, que nous passâmes en peu de temps le détroit de Constantinople. Étant entrés dans la mer Noire, nous tînmes conseil sur l'endroit où nous devions prendre terre. Comme le vent étoit favorable, et qu'il souffloit vers la Natolie, nous crûmes ne rien risquer en avançant jusqu'à Famastro ; c'étoit nous approcher d'autant vers Amasie. Nous ne trouvâmes aucun obstacle à débarquer. Amulem vendit la felouque, et nous fîmes le reste du chemin par terre, jusqu'à la maison d'Elid Ibezu.

Ce bon vieillard eut une joie infinie de revoir son fils. J'eus aussi part à ses caresses. Il admira la beauté d'Oscine, et félicita Amulem sur une si belle acquisition. Nous nous gardâmes bien de lui apprendre à qui elle avoit appartenu, et les peines qu'elle nous avoit coûtées. Tandis que toute la maison d'Elid Ibezu étoit dans la joie, je pris un moment pour parler à Amulem de la tristesse de mon cœur qui soupiroit pour Sélima.

Il m'écouta en souriant, et me donna, ce jour-là, la plus grande marque de confiance et d'amitié qu'un patron turc puisse donner à son esclave ; ce fut de m'abandonner la clef du sérail, que j'ai déjà dit qu'il avoit. Quelle violence ne me fis-je point pour attendre l'entrée de la nuit ! Quel fut l'excès de ma joie, lorsque je revis enfin l'objet de tout mon amour ; lorsque je la vis, que je me

jetai à ses genoux, qu'elle me permit de l'embrasser, et qu'elle me combla elle-même de mille tendres caresses! Des larmes d'amour couloient de ses yeux : Ah! Salem, me dit-elle, votre absence m'a rendue trop malheureuse. Ne m'abandonnez plus; je ne saurois vivre sans vous.

Chère Sélima ! lui répondis-je, vous avez dû juger de mes peines par les vôtres; deux mois passés sans vous voir m'ont paru deux années d'un cruel martyre. Dans quels lieux n'ai-je point porté votre image! Cette chère idée m'a occupé tout entier. Mes yeux et mes soupirs se tournoient sans cesse vers Amasie. Mon cœur s'y portoit comme à sa félicité. Je la trouve aujourd'hui à vos pieds : puissé-je ne les quitter jamais!

Hélas! continuai-je, mon bonheur ne sera-t-il jamais assuré? Faut-il toujours vivre dans une languissante incertitude? Chère Sélima! quand serons-nous unis par des liens qui ne puissent être rompus que par la mort? Quand n'aurons-nous plus rien à désirer! Je souhaite cet heureux moment, répliqua-t-elle, avec autant d'ardeur que vous. Il n'auroit pas tardé si long-temps, si mes vœux avoient pu le hâter. J'espère tout, repris-je, de la bonté d'Amulem. Je lui parlerai de notre bonheur, si vous y consentez. Il m'a promis d'y contribuer de tout son pouvoir; et je crois que, dans l'état où est Elid Ibezu, la chose dépend

maintenant de lui. Je n'eus pas de peine à tirer un consentement de Sélima.

Je proposai naturellement notre mariage à Amulem ; voici la réponse qu'il me fit :

Quand tu me proposes d'épouser ma sœur, c'est me dire que tu es résolu de me quitter ; car ton attachement à la religion des chrétiens ne me permet pas d'espérer que tu embrasses la nôtre ; et d'un autre côté, tu ne saurois te promettre d'obtenir ma sœur en Turquie, puisque tu connois la rigueur de nos lois. Nous nous exposerions tous à une perte certaine. Cependant je veux te rendre heureux. Je te l'ai promis. Je tiendrai ma parole. Mais laisse-moi le soin de ton bonheur. Ne saurois-tu prendre patience jusqu'à la mort de mon père, qui s'approche tous les jours ? Tu n'ignores pas son âge ni ses maladies. Je te promets encore, non seulement de te donner Sélima, mais, quelque chagrin que je puisse sentir en te perdant, de te renvoyer en France avec elle, comblé de mes bienfaits et des marques de mon amitié. Elle n'aura pas de peine à te suivre, car je sais l'affection qu'elle te porte ; et l'on m'a dit, au sérail, qu'on s'est aperçu que tu l'as rendue chrétienne. C'est ce qui m'importe peu, pourvu que je vous rende tous deux contents.

Je remerciai mille fois Amulem, et je fis à Sélima le récit de cet entretien, qui la mit

au comble de la joie. Lorsque je lui demandai si elle n'auroit pas de répugnance à m'accompagner en Europe, elle m'assura que, lui étant plus cher que son pays et que sa famille même, elle seroit heureuse par-tout où elle pourroit vivre avec moi. Nous n'eûmes pas besoin d'une longue patience. Elid Ibezu mourut environ cinq semaines après. La perte d'un patron qui m'avoit tant aimé me toucha sensiblement; mais j'étois si rempli de mon amour, que j'en fus moins affligé que je ne l'aurois été dans d'autres circonstances. Amulem se trouvoit, par cette mort et par celle de son oncle, un des plus riches particuliers de l'Asie. Il me fit appeler, lorsqu'il fut revenu de sa première tristesse, et m'accorda Sélima avec tant de témoignages d'une cordiale amitié, que j'en fus ému jusqu'aux larmes. J'aurois souhaité, dans ce moment, de pouvoir passer toute ma vie à Amasie, et que les lois de notre religion ne m'eussent pas contraint de quitter un si bon maître. Il me donna la liberté d'aller au sérail, pour apprendre cette heureuse nouvelle à Sélima, et celle de la voir à toutes les heures du jour, jusqu'à notre départ. Elle tomba presque évanouie, dans un transport de joie et d'amour. Je lui donnai ma foi, et je reçus la sienne. Nous commençâmes à recueillir les fruits de notre tendresse et de nos longs tourments. Un homme

seroit trop heureux, si la moindre partie de cette délicieuse situation pouvoit durer toujours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre voyage. Amulem m'offrit le choix de ce qui m'étoit le plus agréable dans sa maison. Je me contentai de lui demander la liberté de l'esclave religieux, et celle d'une femme du sérail, nommée Agade, que Sélima aimoit beaucoup. Il y ajouta deux esclaves pour nous servir sur la route. Il prit la peine de nous tracer lui-même le chemin que nous devions prendre pour gagner Satalie, qui est une ville considérable sur le bord de la Méditerranée, où nous ne manquerions pas de rencontrer quelque vaisseau prêt à faire voile pour l'Europe. La veille de notre départ, il me compta vingt-cinq mille sequins, qui font environ deux cent mille livres de notre monnoie, et il donna à Sélima à peu près la même valeur en diamants et autres bijoux. Nous partîmes ainsi, chargés de ses libéralités et le cœur plein d'une immortelle reconnoissance. Nous traversâmes la Caramanie en dix jours, sans que Sélima me parût fatiguée d'une si longue route. Nous étions tous deux dans une même voiture, libres enfin, et possesseurs tranquilles l'un de l'autre. Nous n'aurions pas changé notre condition pour l'empire de l'univers. Que de soupirs ! Que de transports ! Que de tendres embrassements ! Quoi ! disoit à tous moments ma chère épouse, nous nous verrons donc sans

cesse! Nous ne nous séparerons jamais! Nous nous aimerons toujours! Oui, répoudois-je, en serrant ses belles mains, Salem est pour toujours à son aimable Sélima. Il ne pense plus qu'à vivre et mourir auprès d'elle.

Je me fis passer, en arrivant à Satalie, pour un marchand arménien qui s'en alloit en Italie pour son commerce. Nous fûmes obligés de demeurer un mois dans cette ville, en attendant un vaisseau marchand de Cadix, qui devoit y retourner avant l'hiver. Je n'étois pas fâché de débarquer en Espagne, pour y voir une partie de ma famille, qui y avoit de grands établissements. Je fis marché avec le capitaine, pour mon épouse et moi, et les quatre personnes dont notre suite étoit composée. Nous nous mîmes en mer avec l'espérance d'une heureuse navigation; mais à peine fûmes-nous sortis du golfe de Satalie, qu'un vent de terre des plus violents nous jeta sur la côte de Rhodes, qui n'est éloignée de la Natolie que de sept ou huit lieues. Le temps ayant changé, nous poursuivîmes notre route jusqu'à la hauteur de Candie, où je sollicitai fort le capitaine de s'arrêter pour y passer l'hiver. Il m'assura d'un ton si ferme que nous n'avions rien à appréhender, et qu'il espéroit arriver à Cadix avant que la mer fût dangereuse, que je me tranquillisai sur sa promesse. Cependant nous eûmes tant à souffrir pendant les jours suivants, et notre vaisseau fut

tant de fois en danger de périr, que nous résolûmes, d'un commun accord, de relâcher dans quelque port d'Italie. Nous suivîmes le vent, qui nous conduisit vers Livourne; et nous y abordâmes enfin avec mille peines.

LIVRE V.

JE promis au ciel de ne plus exposer si légèrement ce que j'avois de plus cher à la perfidie des flots. Nous prîmes un logement à Livourne, dans le dessein d'y passer l'hiver. Mais cette ville, qui n'est peuplée que de marchands, ne m'ayant pas paru propre à donner à Sélima une assez belle idée de l'Europe, je formai la résolution d'aller à Gênes. Nous y trouvâmes de quoi nous satisfaire, par la beauté des édifices, la netteté des rues, et la multitude des personnes de qualité qui habitent cette grande ville. Comme j'avois dessein d'éviter tout ce qui auroit pu rappeler à Sélima le souvenir de sa patrie, je cherchai l'occasion de lui procurer quelques connoissances capables de l'amuser. Nous nous étions fait faire, à Livourne, des habits à la française. Elle avoit, dans cet état, un air si noble et si brillant, que j'aurois eu beaucoup plus de peine à la cacher, que je n'en eus à la faire connoître. Je rendis visite à quelques femmes de condition qui demeuroient dans le voisinage de la maison que j'avois louée; et leur ayant fait mon compliment sur l'honneur que j'avois de loger pour quelque temps si près d'elles, je les priai de trouver bon que mon épouse eût l'avantage de les voir quelquefois. On est poli à Gênes, sur-tout à l'égard des étrangers. Ces dames, qui avoient

entendu parler de la beauté de Sélima dès le moment de notre arrivée, me pressèrent de leur accorder promptement cette satisfaction. Elle n'eut pas plutôt paru dans quelques assemblées, que sa réputation se répandit par toute la ville. Elle savoit assez d'italien pour se faire entendre; et la grace avec laquelle elle s'exprimoit réparoit ce qu'il y avoit d'étranger dans ses expressions. Je ne fis point mystère de nos aventures. Cette connoissance nous attira encore plus de considération; de sorte que le grand-duc qui voyageoit avec son épouse, et qui étoit nouvellement arrivé à Gênes, ayant été informé du mérite de Sélima et de l'heureuse fin de mes infortunes, me fit marquer quelque curiosité de me voir. Nous fûmes présentés par le chevalier de.... avec lequel j'avois déjà fait une étroite liaison. J'avois repris le nom de marquis de..... et Sélima par conséquent portoit le même titre. Nous fûmes reçus du prince et de la princesse avec une bonté extrême et des civilités infinies. Ils répétèrent plusieurs fois que la marquise étoit la plus charmante personne qu'ils eussent jamais vue; et leurs yeux ne s'écartèrent pas un moment d'elle. Ils lui dirent qu'ils vouloient contribuer à la réjouir, et qu'il falloit qu'elle fût d'un bal, que le prince devoit donner aux premières dames de Gênes. Nous nous retirâmes fort satisfaits. Le chevalier vint souper chez moi, où nous trouvâmes bonne compagnie. Lorsque nous eûmes fini, il me témoigna qu'il avoit à me dire quelque chose en

particulier : je passai dans la salle voisine, pour l'entretenir. Si vous étiez moins mon ami, me dit-il, je me garderois bien de vous dire ce que vous allez entendre. Connoissez-vous bien le grand-duc? C'est un homme bien vif sur l'article des femmes. Vous ne sauriez croire tout ce qui lui est arrivé dans les différentes villes où il a voyagé, et à quels périls il ne craint pas de s'exposer pour satisfaire sa passion, quoiqu'on ne lui attribue point des qualités trop redoutables pour un mari. Je pourrois vous en apprendre mille exemples. J'ai remarqué que votre épouse l'a touché, et tout le monde s'en est aperçu comme moi : prenez-y garde. Elle est sage sans doute, et ce n'est pas de sa part que vous devez craindre ; mais défiez-vous du prince, et songez que l'avis que je vous donne vient d'un fidèle ami.

Je témoignai de la reconnoissance au chevalier. Cependant, quelque opinion que j'eusse de sa sagesse, j'attribuai ses conseils au génie italien, qui est porté naturellement à la jalousie, et je crus qu'il y auroit de la foiblesse à vouloir prévenir une chose qui me paroissoit sans apparence. Je n'en parlai pas même à Sélima, et je passai la nuit avec ma tranquillité ordinaire. Le lendemain, un gentilhomme se fit annoncer de la part du grand-duc. Il étoit accompagné de quatre laquais, chargés chacun d'un bassin de fruits et d'autres rafraîchissements, qu'ils apportoient à madame la marquise. Le compliment du gentilhomme fut fort honnête. Nous reçûmes le présent avec le respect que nous

devions à la main qui l'envoyoit, et nous ne manquâmes point d'aller faire le même jour nos remercîments. J'estime beaucoup le mérite, nous dit le prince. Vous recevrez de moi, dans toutes les occasions, des marques d'une considération particulière. Il nous proposa de jouer. Sélima s'en excusa, sur ce qu'elle ignoroit les jeux de l'Europe. N'importe, reprit-il, je vous montrerai le jeu. Il prit mon épouse par la main, et s'assit avec elle auprès d'une table, où il se fit apporter des cartes. Quelques gentilshommes m'attirèrent à l'autre bout de la salle, et m'engagèrent à lier une partie. Nous passâmes la soirée jusqu'au souper du prince. Lorsque nous nous fûmes retirés, et que je me trouvai seul avec Sélima, elle me dit en riant : Savez-vous bien, mon cher Salem, que le grand-duc m'a parlé d'amour? Il brûle de la plus violente passion, et ce seroit une cruauté infinie que de le voir souffrir sans pitié. Il veut me rendre la plus heureuse personne du monde, pour peu que j'aie de compassion pour ses peines. Enfin il m'a dit mille belles choses de cette nature-là. Vous ne répondez rien? continua-t-elle plus sérieusement : je vous demande ce que nous faisons à Gênes, et pourquoi nous nous exposons à de si mauvais compliments? Je lui répondis qu'elle savoit ce qui nous y avoit amenés, et que je ne pensois qu'à la divertir, en attendant que la saison de passer en France fût arrivée. Je tournai en raillerie les discours amoureux du prince, et je l'assurai que c'étoit le

caractère des Européens, de prendre un ton galant avec toutes les belles dames.

Je ne laissois pas d'être affligé intérieurement de ce que Sélima m'avoit dit, et le souvenir des conseils du chevalier de...... me faisoit appréhender quelque scène désagréable. Tandis que j'étois dans cette pensée, un laquais français, que j'avois pris à mon service, me vint dire que monsieur le cardinal de Janson étoit arrivé à Gênes, et qu'il devoit aller voir le marquis de Rosambert, qui étoit religieux dans l'abbaye de...... A ce cher nom du marquis je demeurai interdit, et je me fis répéter deux ou trois fois la même chose par mon laquais. Quoi? m'écriai-je, le marquis de Rosambert est en Italie! ce cher marquis, avec qui je suis uni par les liens d'une amitié si tendre! Je veux savoir ce qu'il y fait, et l'aller voir sans différer. Mais on me dit qu'il est religieux! Peut-être m'aura-t-il oublié avec le monde qu'il a quitté. N'importe, il faut l'aller embrasser mille fois, et lui rappeler les moments heureux que nous avons passés ensemble. Sélima, surprise de ce transport, voulut savoir ce qui pouvoit me causer tant de joie. Je lui appris ce que c'étoit que le marquis de Rosambert, et les raisons que j'avois de l'aimer. J'envoyai aussitôt mon laquais dans la ville, pour s'informer où monsieur le cardinal étoit descendu : il me rapporta qu'il étoit dans une auberge voisine de mon quartier, où il gardoit l'*incognito*, n'ayant pas voulu se faire connoître, pour éviter l'embarras des formalités. Je crus que

ma visite ne lui seroit pas désagréable. Il me reçut effectivement avec la civilité qui lui étoit ordinaire, quoique je ne me fusse fait connoître d'abord qu'en qualité de gentilhomme français. Mais lorsque je lui eus expliqué le motif de ma visite, et l'étroite liaison qui avoit été entre le marquis et moi, il m'embrassa avec tendresse, et nous commençâmes un entretien plein de confiance. L'auriez-vous cru, me dit-il, que ce pauvre marquis eût terminé sa malheureuse vie par une fin si extraordinaire? Que n'ai-je point fait pour lui ôter cette pensée de l'esprit, ou du moins pour le porter à faire choix d'une religion plus modérée? Rien n'a pu le détourner de son dessein, et j'ai été forcé d'y consentir, en admirant la disposition de l'adorable Providence. Je viens le voir pour m'édifier; car on dit qu'il mène une vie angélique. Je répondis au cardinal que personne n'étoit plus surpris et plus touché que moi du changement de son neveu; qu'ayant passé une partie de ma vie hors du royaume, je l'avois perdu de vue depuis long-temps, et que j'ignorois même encore quel étoit cet état austère qu'il avoit embrassé. Vous ignorez donc, reprit monsieur le cardinal, ce qui est connu de tout le genre humain. Venez avec moi à l'abbaye de....., vous apprendrez du frère Arsène (car c'est le nom que porte maintenant le marquis de Rosambert), vous apprendrez, dis-je, de lui-même, de quels moyens Dieu s'est servi pour l'attirer à lui. Mais, continua-t-il, dans quel

pays étiez-vous donc, que vous n'avez point entendu parler d'une conversion si éclatante?

Je satisfis la curiosité de monsieur le cardinal, en lui faisant un récit abrégé de mes aventures, depuis que je m'étois séparé du marquis de Rosambert. Je lui racontai les dangers que j'avois essuyés en Angleterre et en Allemagne, le long esclavage où je m'étois vu réduit, et la manière dont j'avois été délivré. Je n'oubliai point mes amours avec Sélima, et le bonheur que j'avois de la posséder tranquillement. Je m'aperçus qu'il écoutoit avec plus d'attention l'histoire de mes amours. Comme je m'étois servi du mot de mariage, sans parler de prêtre ni de sacrement, monsieur le cardinal me dit, après m'avoir laissé finir : Mais cette belle et chère Sélima est-elle chrétienne? a-t-elle reçu le baptême? Non, repartis-je. J'attends, pour cette cérémonie et pour celle de notre mariage solennel, que nous soyons arrivés en France, où tout se fera plus tranquillement. Je ne saurois vous approuver, reprit-il; ce retardement vous rend coupable. Vous deviez commencer, en mettant le pied dans un état chrétien, par ouvrir l'entrée de l'église à celle que vous appelez votre épouse. Je m'excusai le mieux que je pus sur les circonstances; et comme il étoit fort tard, je le quittai après lui avoir promis que j'aurois l'honneur de l'accompagner à l'abbaye de.....

Je retournai chez lui, le lendemain, à l'heure qu'il m'avoit marquée pour son départ. Je n'avois

avec moi qu'un laquais et le religieux que j'avois délivré de l'esclavage. Il demeuroit dans ma maison sous un habit séculier; et m'ayant entendu parler du voyage de l'abbaye, il m'avoit prié de souffrir qu'il me tînt compagnie. Nous y arrivâmes de bonne heure. Monsieur le cardinal voulut être reçu sans cérémonie; et la première chose qu'il demanda au père abbé, fut de voir le frère Arsène. Il parut un moment après. Mes yeux eurent peine à le reconnoître, tant il étoit défiguré par la pénitence. Son visage modeste et content marquoit la tranquillité de son ame. Il salua monsieur le cardinal, en se prosternant à ses genoux. Lorsqu'il se fut relevé, et qu'il l'eut entretenu un moment, il se tourna vers moi. Je ne pus résister à l'envie de l'embrasser, en le serrant de toute ma force. Il me reconnut, malgré le changement que les années avoient pu faire sur mon visage, et je vis quelques larmes couler le long de ses joues. Le respect que je devois à monsieur le cardinal ne m'empêcha point de m'écrier: Cher marquis, est-ce vous que je revois? Ah! mon cher et vertueux ami, si vous avez cru ce terrible état nécessaire à votre salut, que faut-il que je devienne? Il me fit une réponse modeste et obligeante. Monsieur le cardinal nous fit asseoir, et la conversation devint générale. Après nous être informés de tout ce qui regardoit sa santé et la satisfaction qu'il trouvoit dans son état, nous le priâmes de nous raconter ce qui l'avoit déterminé à quitter le

monde. Il commença son récit à la guerre d'Italie, où Dieu lui avoit fait sentir les premiers rayons de sa grace. S'étant trouvé, en 1693, à la bataille de Marsaille, il y avoit été blessé si dangereusement, qu'il étoit demeuré sans connoissance entre les morts. Il fut dépouillé comme les autres; et peut-être auroit-il été enterré, si quelques uns de ses soldats, l'ayant reconnu et considéré attentivement, ne lui eussent trouvé quelque signe de vie. Comme son histoire est imprimée sous le titre de *la Vie du marquis de Rosambert*, je ne chargerai point ces mémoires d'un détail inutile. J'ajouterai seulement que se sentant mortellement blessé, et prêt à défaillir, il fit vœu de se retirer dans un couvent, si le ciel lui rendoit la vie. Il oublia cette promesse après sa guérison. Mais ayant été atteint, quelques années après, d'une maladie très violente, il forma de nouveaux désirs de conversion, et renouvela son vœu si efficacement, qu'il ne pensa plus qu'à l'exécuter lorsqu'il fut rétabli. Il se fit religieux en 1700, malgré les oppositions de sa famille. Il vécut dans son couvent avec une piété qui le faisoit admirer, jusqu'à ce que l'abbé de la Trappe, envoyant quelques uns de ses solitaires pour peupler l'abbaye de....., frère Arsène fut de ce nombre. Il y conserva le même amour pour la retraite, et la même ardeur pour les saintes rigueurs de la pénitence.

Ce récit fut écouté avidement de tous les spectateurs. On ne se lassoit point d'admirer cette

grande ame, qui soutenoit si généreusement un tel sacrifice. Nous passâmes la nuit dans l'abbaye. Le soir, étant retiré dans la chambre où je devois coucher, je vis entrer le religieux qui m'avoit accompagné, et je fus surpris qu'il se jetât à mes pieds. Que ne vous dois-je pas, monsieur, me dit-il, et par quelle reconnoissance puis-je assez m'acquitter de tant d'obligations? Vous m'avez délivré en Turquie d'un rigoureux esclavage, que je méritois par mes désordres, et vous me procurez aujourd'hui le moyen de les expier, en m'amenant dans cette sainte abbaye. C'en est fait, je suis un autre homme. L'exemple du frère Arsène m'a touché jusqu'au fond du cœur. Si le ciel favorise mes desseins, je suis résolu de suivre le parti qu'il a pris, et de mourir ici en l'imitant. Je vous conjure, monsieur, de vous employer auprès du père abbé pour me faire accorder cette grace, que j'estime plus que toutes les richesses du monde. Je louai fort son dessein, et je lui promis d'en parler à monsieur le cardinal, qui auroit la bonté, à ma prière, de le présenter au père abbé. Ma recommandation eut le succès que j'espérois. Nous quittâmes ces saints solitaires, après les avoir priés de se souvenir, devant Dieu, de nos foiblesses et de nos misères. Je demandai en particulier cette grace à frère Arsène, au nom de la tendre amitié qu'il m'avoit portée.

Je retournois tranquillement vers Gênes, en m'entretenant avec deux officiers de M. le cardinal,

qui venoit lui-même à peu de distance dans une petite chaise où il étoit seul, lorsque j'aperçus un carrosse à six chevaux qui s'avançoit rapidement vers nous. Nous ne tardâmes point à le joindre. Les glaces et les rideaux étoient fermés, et nous passâmes sans remarquer qui ce pouvoit être. Quoique cet évènement n'eût rien d'extraordinaire, il est sûr néanmoins qu'il me causa quelque altération. Je devins rêveur et je tournai plus d'une fois la tête pour considérer ce carrosse. Nous ne laissâmes pas de continuer notre route. Après avoir marché l'espace d'un quart d'heure, nous rencontrâmes des muletiers qui venoient du côté de Gênes. Je leur demandai s'ils connoissoient l'équipage qui avoit passé. Non, me dirent-ils; mais, comme nous sortions de la ville, nous avons vu deux dames qui se promenoient dans les allées d'arbres qui sont hors de la porte, et le même carrosse que vous venez de voir passer ayant paru tout d'un coup, deux messieurs en sont sortis, qui ont pris les dames par la main, et qui les y ont fait entrer avec eux. L'une des deux ne s'est pas fait trop presser, mais l'autre a résisté long-temps. Il nous a semblé même qu'elle pleuroit, et qu'elle nous faisoit signe d'aller à son secours, car nous étions assez loin; mais nous n'avons pas voulu nous mêler des affaires d'autrui de peur de nous en attirer à nous-mêmes.

Ce récit me jeta dans quelque inquiétude. Quoique nous ne soyons plus au temps des chevaliers

errants, qui alloient redresser les torts et défendre l'honneur des dames, je crus que la générosité et la compassion naturelle demandoient que je prisse part à cette aventure. J'étois bien éloigné de penser que j'y eusse quelque autre intérêt. Dans le moment que je balançois sur le parti que je devois prendre, je vis un cavalier courant à toute bride, qui nous joignit en un instant. C'étoit le laquais français que j'avois pris à Gênes. Qu'y a-t-il, Comtois, lui dis-je avec quelque crainte et quelque défiance? Il me répondit qu'il alloit à l'abbaye, croyant m'y trouver encore, pour m'apprendre une fâcheuse nouvelle; que madame la marquise (Sélima n'étoit pas connue à Gênes sous un autre nom) étoit sortie dans le carrosse de madame de......, et avec elle, pour aller à la promenade; qu'il avoit eu l'honneur de les suivre, mais que les deux dames ayant quitté l'équipage, et s'étant éloignées pour se promener plus librement, elles n'avoient pas reparu depuis; qu'il s'étoit donné inutilement mille soins pour retrouver sa maîtresse; et que, n'en ayant pas même appris la moindre nouvelle, il avoit cru devoir partir promptement pour m'en donner avis.

Mon malheur étoit trop certain après cet éclaircissement. Tout mon sang bouillit dans mes veines, et je tremblai de fureur. Je dis en deux mots à mes compagnons: Vous êtes trop honnêtes gens, messieurs, pour m'abandonner. C'est mon épouse qu'on m'enlève; de grace, secondez-moi

un moment. Nous partîmes avec toute la vitesse imaginable, et nous courûmes plus d'une heure sans donner le moindre relâche à nos chevaux. Enfin nous aperçûmes le carrosse. Apparemment que les trois laquais qui étoient derrière sans livrée avertirent leur maître qu'ils voyoient accourir cinq ou six hommes à bride abattue ; je le jugeai ainsi, parceque le carrosse, qui ne pouvoit plus nous échapper, s'arrêta tout d'un coup jusqu'à notre arrivée. J'ouvris brusquement la portière. Sélima jeta un cri en me reconnoissant, et son premier mouvement fut de se lever et de se jeter entre mes bras. Je la mis à terre, en lui disant avec transport : Je vous revois donc, chère Sélima ! Et qui sont les perfides qui ont osé me jouer un tour si lâche ? Une voix répondit du carrosse : Point tant de bruit, s'il vous plaît. A qui s'adressent donc vos injures ? En même temps je vis paroître le grand-duc qui montra la tête à la portière. Mon étonnement fut tel qu'on peut se l'imaginer. Eh ! monseigneur, lui dis-je, qui auroit osé vous soupçonner d'une si mauvaise entreprise ? Il me répondit, en affectant de prendre un air riant, que pour un Français j'entendois bien mal la galanterie : Appréhendiez-vous, continua-t-il, que je n'ôtasse la vie à votre femme ? Non, monseigneur, non, répliquai-je ; mais les Français savent distinguer la galanterie d'avec la violence. Vous perdez le respect, reprit-il avec feu ; et s'adressant à Sélima : Parlez, madame,

ajouta-t-il ; de quelle violence vous plaignez-vous? Sélima étoit en colère ; elle lui répondit nettement, que c'étoit une lâcheté indigne d'un prince, d'enlever une dame malgré ses pleurs et sa résistance. La réponse est un peu turque, dit le prince en souriant, et il donna ordre au cocher de piquer les chevaux.

J'avoue que tout ce procédé me causa une indignation que j'eus beaucoup de peine à retenir. Mais enfin je me fis violence, trop heureux de retrouver ma chère Sélima ! Je fus obligé de la mettre en croupe derrière moi, et nous reprîmes ainsi doucement le chemin de Gênes. Elle me raconta, en marchant, qu'à peine avois-je été parti pour l'abbaye, que le grand-duc avoit envoyé chez moi un de ses gentilshommes, pour la prier d'aller se désennuyer avec la princesse ; qu'elle s'en étoit défendue, sous prétexte d'une légère incommodité ; que l'après-midi, il étoit venu un autre messager, qui l'avoit pressée extraordinairement de se trouver le soir au bal chez monsieur de N.... où le grand-duc devoit assister, et qu'elle avoit refusé de même ; que la nuit étant fort avancée, une troupe de masques, parmi lesquels le grand-duc étoit lui-même, avoit voulu s'introduire dans notre maison, et qu'elle avoit eu beaucoup de peine à faire obtenir d'eux qu'on la laissât tranquille ; enfin, que madame de....... qui faisoit profession d'être notre amie, l'étoit venue prendre à neuf heures dans son carrosse, pour

aller à la messe, et faire ensuite un tour de promenade; que cette dame l'avoit engagée à descendre dans la campagne pour respirer l'air; mais qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût pour la trahir, puisqu'elle n'avoit marqué ni crainte ni étonnement lorsque le grand-duc avoit paru.

Je me souvins alors des avertissements du chevalier. Il m'avoit peint le caractère du grand-duc d'une manière à m'alarmer, si j'eusse été plus défiant; il m'avoit même prévenu contre les pratiques d'un certain nombre de dames intrigantes, qui faisoient leur cour à ce prince en le servant dans ses amours. Mais, n'étant point naturellement jaloux, j'avois pris les choses du bon côté; et, dans la droiture de mon cœur, je ne me serois jamais imaginé qu'un prince de cet âge eût été capable de tant de foiblesse.

En faisant réflexion sur cette bizarre aventure, nous conclûmes qu'il falloit absolument quitter Gênes. La saison n'étoit pas encore assez avancée pour songer à passer en France. D'ailleurs Sélima commençoit à sentir les incommodités de sa grossesse. Je consultai M. le cardinal, qui me conseilla d'aller passer le reste de l'hiver à Rome. Notre résolution fut prise en un instant. Je fis faire une litière pour Sélima, et nous nous mîmes en chemin quatre jours après. Notre route fut heureuse. Nous arrivâmes à Rome, et nous y trouvâmes M. le cardinal, que j'eus l'honneur de saluer à mon arrivée. Il prit

soin lui-même de me procurer une maison sur la place Navoune, qui est un des plus beaux quartiers de cette grande ville. Lorsque nous fûmes logés, je ne manquai point d'aller, avec Sélima, le remercier de son attention. Il me félicita honnêtement sur le bonheur que j'avois d'être aimé d'une si belle personne, et il nous retint à dîner. Après le repas, la compagnie m'engagea à faire le récit de nos aventures, qu'elle écouta avec plaisir et avec surprise; et M. le cardinal en prit occasion de me faire des reproches, d'avoir différé si long-temps à faire baptiser mon épouse, et les trois domestiques que j'avois amenés d'Amasie. Je le remerciai de son attention; et nous convînmes qu'il auroit la bonté d'envoyer chez moi tous les jours un de ses aumôniers pour les instruire. Ce n'est pas que Sélima eût besoin d'instruction, mais la bienséance exigeoit cette préparation avant le baptême. Le cardinal étoit d'abord dans le dessein de faire cette cérémonie de sa propre main, et de la rendre la plus éclatante qu'il lui seroit possible; mais j'y marquai de la répugnance, et Sélima peu d'inclination. Il fut résolu que tout se passeroit sans bruit dans l'église d'un petit couvent de Bénédictines, qui n'étoit pas éloigné de notre logement. Ce grand jour arriva enfin; j'eus la satisfaction d'embrasser ma chère Sélima en qualité de chrétienne, et de recevoir ensuite le sacrement du mariage, qui sanctifia nos liens, mais qui ne les rendit pas plus tendres ni plus indissolubles.

Quelque soin que nous eussions pris pour tenir la cérémonie secrète, nous ne pûmes empêcher quantité de personnes de distinction d'y assister. J'entendis de tous côtés crier dans l'église : La bella cristiana ! la bella cristiana ! Ces applaudissements me pénétroient l'ame de joie et de satisfaction. Étant retournés chez nous, je pris Sélima en particulier : Chère épouse, lui dis-je en l'embrassant tendrement, votre Salem est à Rome ce qu'il étoit à Amasie. Son amour n'est pas plus capable d'accroissement que de diminution. Son cœur étoit fait pour recevoir l'impression de tous vos charmes ; il souffriroit plutôt mille morts, que la perte du moindre de ses sentiments. Le vôtre conserve-t-il encore tous les siens ? Dites, chère Sélima : suis-je toujours ce Salem si tendrement aimé à Amasie, si nécessaire à votre bonheur, dont la présence vous causoit tant de joie, et la plus courte absence de si vives douleurs ? Le sacrement a renouvelé aujourd'hui nos liens ; sentez-vous qu'ils eussent besoin de ce renouvellement pour durer toujours ? Sélima fut quelque temps à me répondre, comme si sa langue eût refusé à son cœur les termes qu'il cherchoit pour s'exprimer. Mais ses yeux m'en disoient assez, à moi qui étois si accoutumé à leur tendre langage. Que toutes ces questions sont cruelles ! me dit-elle à la fin ; et qu'il y a d'injustice à exiger l'assurance d'une chose dont vous doutez si peu ! Ingrat ! Qui sait mieux que vous-même l'étendue du pouvoir

que vous avez sur moi? Vous me demandez si mon cœur est encore à vous. C'est de vous-même que je le veux savoir. Ce cœur a-t-il eu quelques désirs, a-t-il formé quelques sentiments que vous n'ayez pas fait naître? Rappelez tous les moments de ma vie, depuis que je me suis donnée à vous : à quoi les ai-je employés qu'à me réjouir de vos plaisirs et m'affliger de vos peines? Ai-je pu vous aimer à Amasie plus que je ne fais à Rome? moi qui ne vois que vous dans tout ce qui m'environne, moi qui ne respire et qui ne vis qu'où vous êtes! Je suis enivrée de mon amour, jusqu'au point de n'avoir pas encore accordé un moment au souvenir de ma mère, de mon frère Amulem, et de mes deux sœurs. La voilà cette tendresse que vous soupçonnez d'être affoiblie, et dont vous appréhendez pour la durée. Que dois-je penser d'un soupçon si nouveau? N'est-ce pas que vous commencez à vous fatiguer de votre bonheur, et que vous cherchez quelque prétexte pour un changement qui vous cause des remords? Cruel! ôtez-moi la vie, si vous songez à m'ôter votre amour.

J'avois écouté Sélima avec une satisfaction merveilleuse, tant qu'elle n'avoit fait que m'assurer de sa passion, parceque j'étois charmé de la manière dont elle l'exprimoit; mais je me hâtai de l'interrompre, lorsque je vis qu'elle commençoit sérieusement à s'affliger. Ses moindres pleurs m'auroient coûté des larmes de sang. Je l'apaisai, en

la faisant souvenir de ce qu'elle m'avoit dit cent fois elle-même de la nature de notre amour : que nous étions tellement faits l'un pour l'autre, qu'il nous auroit été impossible d'aimer, si nous ne nous étions pas connus ; et que nos cœurs ayant été une fois unis, il n'y avoit plus que la mort qui pût les séparer : qu'ainsi les défiances, les craintes, les jalousies, étoient des foiblesses indignes de notre passion ; ou, si nous en empruntions quelquefois le langage, que ce n'étoit point dans le sens ordinaire, mais pour donner un nouveau tour aux nouveaux sentiments que l'amour nous inspiroit sans cesse.

Cependant sa grossesse s'avançoit ; et la crainte de s'exposer à quelque incommodité l'obligeoit de demeurer continuellement à la maison. Je sortois presque aussi peu qu'elle. Si je rendois quelques visites à un petit nombre de personnes, avec lesquelles j'avois fait connoissance, c'étoit pour m'informer des nouvelles de Rome, et pour divertir ensuite Sélima par ce récit. Dans les grandes villes, il se passe peu de jours qui ne fournissent quelque évènement propre à amuser les gens oisifs. Rome est plus féconde qu'aucune autre en ces sortes d'aventures, parceque tous ses habitants ne sont occupés que d'intrigues d'amour ou de politique. Il y arriva une chose, pendant mon séjour, à laquelle je puis donner place dans cette histoire, sans craindre de causer d'ennui.

Un des receveurs généraux des revenus ecclésiastiques, nommé Murini, s'étoit enrichi si extraordinairement dans son emploi, qu'il étoit regardé comme le plus opulent particulier de Rome. Il usoit bien de ses richesses. Sa maison étoit ouverte à tout le monde. Jamais il n'étoit plus content que lorsqu'il voyoit grosse compagnie à sa table, qui étoit toujours servie magnifiquement. Il y recevoit souvent des personnes de la plus haute condition, qui estimoient ses manières généreuses, et qui se faisoient honneur d'être de ses amis. Murini avoit cinq enfants, quatre garçons et une fille. Il leur avoit fait donner une éducation si belle, qu'elle sembloit les rendre dignes des grands biens qu'ils devoient posséder. Cependant la fortune, qui se plaît à précipiter ceux qu'elle a le plus élevés, tourna le dos tout d'un coup à cette heureuse famille. Quelque jaloux fit apercevoir au pape que les immenses richesses de Murini n'avoient pu être acquises légitimement. On établit des commissaires pour examiner ses comptes. Il tâcha inutilement d'en récuser quelques uns qui étoient ses ennemis. Il fut trouvé coupable; et son procès fut instruit avec tant de diligence, qu'en moins de six semaines il se vit dépouillé de tous ses biens, et réduit au premier état de sa fortune. Pour comble de malheur, quelques créanciers qu'il avoit négligé de payer, et qui étoient absents de Rome pendant le procès, vinrent fondre sur le peu qui lui restoit

pour vivre ; de sorte qu'il se trouva en peu de temps dans la dernière misère. Cette foule d'amis, que la prospérité lui avoit faits, l'abandonnèrent lâchement. L'infortuné Murini fut contraint de se retirer dans une petite maison d'un faubourg de Rome, pour y mener une vie triste et obscure avec ses cinq enfants. Les quatre garçons, que leur éducation n'avoit pas rendus propres au travail, prirent le parti des armes. Ils avoient tant de tendresse pour leur père, et le cœur si bien placé, que, s'étant engagés tous quatre au même capitaine, ils destinèrent le prix de leur engagement à la nourriture de celui qui leur avoit donné la vie. Cette petite somme n'étoit pas capable de soutenir long-temps Murini ; et son désespoir l'auroit peut-être conduit à quelque chose de funeste, si le ciel ne l'eût secouru d'une manière admirable. Sa fille, qui se nommoit dona Thecla, étoit aimable et fort bien faite. Elle avoit plu, pendant la fortune de son père, à un jeune écolier, fils d'un marchand qui demeuroit dans la même rue. Ce jeune homme n'avoit alors que quatorze ou quinze ans ; et quelque amoureux qu'il eût été, la condition et le bien de sa maîtresse lui avoient paru si supérieurs à ses espérances, qu'il n'avoit osé porter les yeux jusqu'à elle. Il entendit parler du renversement de Murini; et, quelques jours après, il sut que cette famille désolée avoit quitté le quartier. C'en fut assez pour ranimer son amour. Il résolut

de ne rien épargner pour découvrir la nouvelle demeure de dona Thecla. Il y réussit après de longues recherches. Son adresse lui fit trouver quelque prétexte pour s'y introduire. Étant devenu familier avec sa maîtresse, il parla d'amour : et comme il étoit d'une fort jolie figure, il fut écouté favorablement. Cependant il ne fut pas long-temps à reconnoître que Murini et dona Thecla souffroient tous les maux de la pauvreté. A quoi ne portent pas l'amour et la compassion ? Theodoro (tel étoit le nom du jeune amant) prit d'abord dans la maison de son père tout ce qui tomba sous ses mains. Il le vendit, avec ses livres de classe, et l'argent qu'il en put tirer, il le porta à Murini. Comme cette somme ne pouvoit aller bien loin, il s'avisa d'un autre expédient. Ce fut d'aller dans les maisons les plus qualifiées de Rome, et de se recommander aux charités des signori, sous le titre d'un pauvre écolier, qui n'avoit pas de quoi continuer ses études. Lorsque cette invention fut épuisée, il prit une nouvelle voie, qui pensa le conduire à sa perte. Il y avoit, à Rome, quantité d'officiers italiens qui faisoient recrue pour divers régiments. Theodoro s'engagea successivement à quatre ou cinq, et tira de chacun d'eux quelque somme d'argent. Il eut le malheur d'être reconnu. On le mit en prison. Son affaire fut poussée si vivement, qu'il fut condamné à perdre la vie, suivant toute la rigueur des lois militaires. Il trouva le moyen de faire savoir à

Murini l'extrémité où il étoit. Celui-ci, touché de reconnoissance, et sollicité par les prières de dona Thecla, prit le moment où le pape sortoit de la messe pour se jeter à ses pieds. Il lui fit en peu de mots l'histoire de sa fortune passée, et celle de la misère où il étoit tombé par la malignité de ses ennemis. Il lui dit que son mauvais destin se faisoit sentir jusqu'à ceux qui s'attachoient à lui par compassion, et qu'il alloit être la cause de la perte d'un aimable jeune homme, qui n'avoit point d'autre crime que d'aimer trop sa fille, et d'avoir voulu la soulager dans ses malheurs. Enfin il fit une exposition si touchante de ses propres peines, et de l'excellent naturel de Theodoro, que Clément XI en fut attendri. Il déclara qu'il se réservoit la connoissance de toute cette affaire, et qu'il en vouloit être pleinement instruit. Murini, à qui la pauvreté n'avoit pas fait perdre l'esprit, usa si bien de ce commencement de bonheur, que non seulement il obtint la grace de Theodoro, mais qu'il fit casser la sentence injuste qui avoit été portée contre lui-même. Il rentra dans la plus grande partie de ses biens. Sa reconnoissance se signala d'abord par le mariage du jeune Theodoro avec dona Thecla. Il rappela ensuite ses quatre fils, à qui la disgrace de leur père n'avoit fait qu'honneur, parcequ'elle avoit été comme l'épreuve de leur vertu.

Une autre aventure, mais plus plaisante, occupa Rome pendant quelque temps. Un abbé, dont je

dois cacher le nom par respect pour l'église romaine, étoit devenu amoureux de la femme d'un machiniste de l'opéra. Elle ne passoit pas pour lui être cruelle; mais son mari, jaloux et incommode, lui laissoit peu de liberté. Il ne falloit presque pas espérer de la voir dans un autre lieu que sa propre maison. Après mille artifices employés inutilement, le galant ecclésiastique, qui rôdoit sans cesse dans le quartier, remarqua que le machiniste faisoit faire, par un tourneur, quatre colonnes assez grosses, qui paroissoient devoir servir à l'entrée d'une alcove. Il forma là-dessus le dessein de gagner le tourneur, pour lui faire creuser une de ces colonnes, et de s'y renfermer lorsque son jaloux les feroit transporter chez lui. Ce projet lui réussit. Il y avoit fait ménager une ouverture, en forme de petite porte, qui s'ouvroit par dedans, et qui ne paroissoit point au dehors; de sorte qu'il espéroit pouvoir sortir et rentrer facilement. On transporte les colonnes chez le machiniste; on les place suivant leur destination. Mais, par le plus grand malheur du monde, celle où l'abbé s'étoit niché se trouva placée de manière que la petite porte étoit contre la muraille; ce qui en rendoit l'ouverture impossible. On peut juger quel fut l'embarras du galant, lorsqu'ayant entendu descendre le mari, il crut pouvoir sortir de sa prison pour surprendre agréablement sa belle. Il auroit donné le meilleur

de ses bénéfices pour se sauver d'un si mauvais pas. Il n'osoit pas même appeler sa maîtresse à son secours, parcequ'il n'étoit point assuré qu'elle fût seule. Cette crainte lui fit passer un jour et une nuit dans une si étrange situation. Cependant ses nécessités devinrent si pressantes, que, n'ayant plus de mesures à garder, il fit quelque bruit dans la colonne pour avertir qu'il y étoit prisonnier. Le machiniste étoit malheureusement dans la chambre; et quand il n'y eût point été, il eût bien fallu avoir recours à lui pour obtenir la liberté. Sa surprise fut extrême d'entendre parler une colonne. Quelque expérience qu'il eût dans les machines, il ne pouvoit se figurer qu'une pièce de bois fût capable d'une articulation de paroles. Enfin, s'étant approché pour distinguer mieux d'où venoit le prodige, l'abbé, qui n'en pouvoit plus, prit le parti de se faire connoître entièrement, et de demander pardon de la manière la plus soumise. Le jaloux, fort assuré que son honneur n'avoit rien souffert d'un galant qu'il trouvoit dans une postnre si sage, se détermina aisément à lui pardonner. Il lui fit payer seulement au triple le prix de sa colonne, parcequ'il étoit bien résolu d'en substituer promptement une moins suspecte à la place de celle qu'il étoit obligé d'abattre.

Pendant que je me divertissois ainsi à raconter à Sélima les aventures d'autrui, il m'en arriva une qui faillit à me jeter dans un embarras des

plus désagréables. Personne n'ignore ce que c'est que ces hommes publics qui courent le monde sous le nom d'opérateurs, et qui se vantent de posséder les plus rares secrets. Il en étoit arrivé un à Rome, qui se faisoit nommer Miracoloso Florisonti, homme extraordinaire en effet par son éloquence admirable, et par la plus heureuse mémoire qui fut jamais. Il possédoit tous les arts et toutes les sciences ; et tout le monde étoit charmé de la facilité avec laquelle il s'exprimoit. Mais ce qui augmenta sa réputation, ce fut le bruit qu'il eut soin de répandre, qu'il étoit versé dans les connoissances secrètes et dans toutes les profondeurs de la philosophie occulte. Il confirma cette opinion par quantité d'expériences qui surprirent les plus incrédules. Sélima étoit assez curieuse depuis que je l'avois mise dans le goût de la lecture des meilleurs livres ; elle me témoigna quelque envie de voir et d'entendre cet homme célèbre. Je lui promis de l'amener chez nous. Il eut l'honnêteté d'y venir à ma prière, et nous eûmes la satisfaction de le faire raisonner sur toutes sortes de matières. J'avoue que je fus enchanté de ses discours. Je le priai de nous régaler de quelques uns de ces tours agréables qu'on disoit qu'il savoit faire. Il me dit à l'oreille qu'il voyoit que mon épouse étoit enceinte, et qu'il n'étoit point à propos de faire en sa présence des merveilles qui pourroient l'effrayer. Je changeai de discours, pour suivre son conseil ; mais je l'engageai un

moment après à me suivre dans mon cabinet, où, étant seul avec lui, je le pressai de me donner quelque marque de son savoir-faire. J'y consens, monsieur, me dit-il; tournez-vous un moment, et ne craignez rien. Je ne sais ce qu'il fit pendant un instant que je fus tourné; mais lorsque je vins à jeter les yeux sur lui, au lieu d'un homme je ne vis plus qu'un grand ours assis sur ses pattes de derrière. A la vérité, ce spectacle me causa quelque effroi; cependant je n'en laissai voir aucune apparence, et je remarquai qu'il reprenoit peu à peu la figure humaine. Je suis persuadé à présent, lui dis-je, que vous savez quelque chose de plus que le commun des savants. Il me répondit que ce n'étoit qu'un essai, et qu'il m'en montreroit davantage, lorsque nous nous connoîtrions mieux. Je le priai de me venir voir quelquefois; ce qu'il me promit.

J'eus l'honneur de souper, ce jour-là, chez M. l'abbé de La Trimouille, auditeur de rote, qui demeuroit à deux pas de chez moi. Je ne pus m'empêcher de lui raconter le prodige dont j'avois été témoin. Il prit la chose en badinant, et refusa de me croire. M. Bosi, son médecin, entra sur la fin du repas. Je lui recommençai mon récit. Il se fit expliquer toutes les circonstances; et, m'ayant écouté gravement, il m'assura qu'il n'y avoit rien dans cet évènement qui surpassât les forces de la nature; que c'étoit une expérience purement physique; qu'apparemment,

pendant que j'étois tourné, l'opérateur avoit répandu dans l'air quelque poudre subtile, ou quelque essence qui avoit disposé mes yeux de la manière qu'il falloit pour apercevoir un ours; qu'une preuve de cela étoit que je lui avois vu reprendre la forme humaine peu à peu, et comme par degrés; ce qui s'étoit fait à mesure que la poudre ou l'essence se dissipoit. M. Bosi ajouta, pour soutenir son sentiment, qu'il y a quantité de semblables opérations que le vulgaire ignorant attribue à l'art magique, mais qui ne surprennent point un bon physicien qui en connoît les principes. Par exemple, nous dit-il, il n'y a point de femmes ni d'enfants qui ne s'imaginent qu'un carrosse qui s'arrête au milieu d'un chemin, malgré les coups de fouet du cocher, ne soit ainsi fixé par les sortilèges de quelque berger. Cependant voici en quoi le sortilège consiste. Prenez un foie de loup; faites-le sécher en le grillant jusqu'à ce qu'il puisse se réduire en poudre; répandez-le dans l'air, sur quelque chemin où vous voyez venir un carrosse : jamais les chevaux n'avanceront, que la poudre ne soit entièrement dissipée. Nous passâmes la soirée dans ces sortes d'entretiens.

Le signor Miracoloso Florisonti me rendit, le lendemain, une seconde visite. Il me dit qu'il estimoit le caractère des Français beaucoup plus que celui des Italiens, et que cette raison lui faisoit souhaiter mon amitié; qu'il me communi-

queroit quantité de rares secrets dont il ne vouloit pas se vanter à Rome ; que les Romains étoient de petits esprits, qui ne s'imaginent pas qu'un homme puisse en savoir plus qu'eux, s'il n'entretient commerce avec le diable ; en un mot, qu'il appréhendoit trop l'Inquisition, pour s'exposer au zèle inconsidéré des prêtres de Rome. Pour vous, monsieur, continua-t-il, je veux vous donner, dès aujourd'hui, une preuve de mon dévouement. Madame votre épouse est fort avancée dans sa grossesse ; et, si je m'y connois, ses couches sont plus proches qu'elle ne pense. Voici un élixir divin, qui la fera accoucher sans douleur. Fiez-vous à moi, et laissez-moi le soin de la conduire. Il tira de sa poche une fiole, qui contenoit une espèce de liqueur rouge, et vouloit sur-le-champ la faire avaler à Sélima. Je lui dis : Monsieur Florisonti, je suis sensible à votre zèle et à votre affection. Mais mon épouse m'est si chère, que je ne puis consentir à lui laisser faire l'épreuve d'un remède inconnu. Est-ce là votre crainte ? reprit-il en riant ; j'ai fort prévu cette objection, mais nous allons la détruire. En disant cela il déboucha sa fiole, et prit en ma présence une grande cuillerée de son élixir. Il m'invita ensuite à faire de même. Je le fis sans répugnance après lui. Je n'y trouvai aucun mauvais goût, ni rien même de trop âcre et de trop piquant. Nous allâmes trouver Sélima, que j'engageai à prendre la dose

nécessaire. Elle n'hésita pas un moment sur ma parole.

Il faut convenir que si l'on est quelquefois trompé par ces sortes de remèdes, il s'en trouve aussi dont l'effet est admirable. Tel fut celui du Miracoloso. Sélima fit la plus heureuse couche du monde, sans cris et presque sans douleur. Quelle fut ma joie! J'embrassai mille fois ce merveilleux opérateur, et je lui donnai sur-le-champ mille écus. Cette libéralité, jointe aux témoignages qu'il recevoit tous les jours de mon amitié, me l'attachèrent tellement, qu'il ne laissoit point passer un jour sans me venir voir deux fois. C'étoit le médecin de ma maison. Il veilloit sur la santé de Sélima et sur la mienne, avec une attention qui ne pouvoit partir que du cœur. Il me communiqua tous ses secrets. La plupart sont innocents. Il y en a quelques uns qui me le paroissent moins, et dont je serois fâché de faire l'expérience. Il continuoit, pendant ce temps-là, de mettre son art à profit, et de débiter avec succès ses remèdes au public. Mais il tint mal la résolution qu'il avoit formée de ne rien entreprendre à Rome qui pût paroître extraordinaire. Sa grande réputation le flatta; il voulut l'augmenter, en enchérissant toujours sur les premières preuves qu'il avoit données de son savoir. La sévère Inquisition prit enfin connoissance de sa conduite, et le fit arrêter, pour être conduit dans la prison du saint office.

J'appris cette nouvelle étant à dîner chez monsieur le cardinal de Janson, qui demeuroit sur la place Saint-Marc. Nous raisonnions sur cette rigueur étonnante des inquisiteurs, lorsqu'un gentilhomme français, qui venoit de Monte-Cavallo, entra dans la salle, pour me dire de ne pas retourner à ma maison, si je ne voulois avoir le sort du Miracoloso. Je lui en demandai la raison, sans m'effrayer beaucoup. Il m'assura que j'étois soupçonné d'avoir eu part aux prestiges de cet opérateur, à cause des fréquentes visites qu'il me rendoit; qu'on savoit même que la marquise mon épouse s'étoit servie de son art pour accoucher heureusement, et que je lui avois fait un présent de mille écus; en un mot, que le dessein étoit pris de s'assurer de la marquise, de moi et de tous mes domestiques, pour examiner mûrement cette affaire.

J'admirai le zèle de l'Inquisition, et la colère me fit lâcher quelques traits sanglants contre ce redoutable tribunal. Cependant, comme il ne m'auroit point été agréable d'être exposé à quelque insulte avec ma famille, je priai monsieur le cardinal de me tirer d'un si fâcheux embarras. Il eut la bonté d'envoyer aussitôt un de ses officiers à messieurs les inquisiteurs, pour leur déclarer de sa part que j'étois gentilhomme français, et que sa majesté très chrétienne m'accordoit sa protection. La chose en demeura là. Pour le

Miracoloso Florisonti, personne n'a pu savoir ce qu'il est devenu.

La suite de cette histoire m'a empêché de dire que c'étoit une fille dont Sélima m'avoit fait père. Le soin que je devois prendre d'un gage si cher de mon amour m'obligea de retarder notre départ pour la France. Sans rien fixer, je résolus d'attendre que la mère et la fille fussent en état de supporter la fatigue d'une si longue route. Je trouvois assez d'agréments à Rome pour me déterminer à y demeurer toujours ; mais j'étois pressé, depuis long-temps, du désir de revoir mon père. Cette idée me revenoit sans cesse, et troubloit quelquefois mon repos. Il y a de la dureté, me disois-je souvent à moi-même, d'avoir abandonné si loug-temps un si bon père. Il est vrai qu'il n'a pas dépendu de moi de le revoir plus tôt. Le ciel m'est témoin que ce bonheur auroit été la consolation de mes peines. Peut-être aussi a-t-il été plus avantageux pour sa tranquillité qu'il les ait ignorées. Tendre comme il est, que n'auroit-il pas souffert en apprenant que j'étois le malheureux jouet de la fortune, et que tous mes jours étoient marqués de quelque disgrace? Je puis lui porter maintenant un cœur tranquille. Toute la sévérité de sa vertu ne l'empêchera pas d'être sensible au plaisir de recevoir mes embrassements et ceux de ma chère épouse, dont il admirera le mérite et la modestie. Partons : pourquoi

différer ? Mais le puis-je ? Dans l'état où est Sélima, l'exposerai-je aux dangers de la mer, qu'elle n'a déjà que trop éprouvés ? Hélas ! les vents, les flots, les hommes, ont voulu me la ravir ; puis-je trop bien la conserver ? Voilà de quels mouvements j'étois quelquefois agité. Souvent même, une profonde tristesse s'emparoit de mon ame, et je me retirois dans quelque lieu écarté, pour me livrer à mes rêveries. Mais lorsque j'étois retourné à la maison, une parole, un coup d'œil ou un sourire de Sélima, faisoient rentrer la joie dans mon cœur ; et je cherchois, avec étonnement, quelle avoit pu être la cause de ma mélancolie.

C'est ainsi que la Providence me préparoit insensiblement à tous les maux cruels qui m'étoient encore réservés. Providence impénétrable! Qu'est-ce donc que l'homme ? et pourquoi le ciel prend-il plaisir à ruiner ses félicités les mieux établies? Est-ce pour lui apprendre qu'il n'en doit pas chercher dans les biens périssables de la terre ?

Ayant pris la résolution de ne pas quitter sitôt le séjour de Rome, je m'occupai uniquement du soin de procurer quelque amusement à Sélima. Elle avoit si peu paru, depuis notre arrivée, qu'elle n'étoit connue de personne, à la réserve de quelques dames du voisinage, qu'elle avoit été obligée de voir par bienséance. De ce nombre étoit madame de Sanati, de la famille des Ottobons. Cette dame avoit une maison de campagne à

huit ou neuf milles de Rome, du côté de Frascati. Elle nous sollicitoit, depuis long-temps, d'y aller passer quelques semaines avec elle; et comme nous entrions dans la belle saison, je crus que le bon air qu'on respire dans cette agréable partie de la campagne de Rome pourroit servir à rétablir entièrement Sélima de ses couches. Nous vîmes effectivement le plus beau pays du monde. Frascati est situé au pied d'une côte. La ville est petite; mais tous les environs peuvent passer pour des lieux de délices. On y voit quantité de maisons de plaisance des principaux seigneurs de Rome, qui les appellent leurs vignes. L'eau y naît à chaque pas des sources les plus fraîches et les plus vives: l'air y est sain et presque toujours tempéré. La maison de madame de Sanati est située près de la ville d'Aldobrandini, qu'on appelle Belvedère, à cause de la beauté de sa vue. Ce fut dans ce lieu enchanté que nous passâmes deux mois, qui nous parurent couler trop vite.

On montre, à une lieue de Frascati, les ruines de l'ancien Tusculum, qui étoit une des maisons de campagne de Cicéron. Je n'eus garde de me refuser le plaisir de voir de si beaux restes de l'antiquité. J'y allai d'abord avec madame de Sanati et mon épouse pour prendre une connoissance générale des lieux; mais j'y remarquai quantité de choses qui me firent naître le dessein d'y retourner seul.

J'avois aperçu, dans le fond d'un fossé sec, les

extrémités de quelques pierres, qui m'avoient paru trop bien liées pour ne pas faire partie d'une muraille ou d'un bâtiment. Un bâton assez fort, que je portois à la main, m'avoit servi à lever la terre à un pied de profondeur; et certains restes d'architecture, que j'avois découverts, m'avoient confirmé dans mes premières conjectures. J'y retournai dès le lendemain avec deux hommes à qui je fis prendre des pioches et des pelles; j'étois accompagné du fils de madame de Sanati. Nous fîmes creuser la terre des deux côtés de cette espèce de muraille. A mesure que l'ouvrage avançoit, les pierres nous en paroissoient plus belles et plus ornées de différentes figures. Un coup de pelle fit sauter la moitié du chapiteau d'une colonne: le reste se trouva tout entier et fort bien conservé. Il y en avoit une autre, à quatre ou cinq pieds de celle-là, et, au milieu des deux, une ouverture ceintrée, en forme de porte; ce qui me fit juger que c'avoit été l'entrée de quelque bâtiment. Cependant, comme nous ne trouvions rien qui parût aboutir à cette porte, je pris le parti de faire creuser quelques pieds plus loin, directement vers l'ouverture. Ce travail ayant été inutile, je fis encore avancer mes ouvriers et je leur fis faire ainsi consécutivement plusieurs fosses. Enfin ils trouverènt un ouvrage de maçonnerie, qui me parut être une voûte, parcequ'il retentissoit sous les coups de pelle: ils eurent beaucoup de peine à briser les pierres pour faire une ouverture. Ils

l'élargirent assez pour le passage d'un homme ; et j'envoyai sur-le-champ chercher une échelle, qui nous servit à descendre dans ce souterrain, avec plusieurs flambeaux que je fis allumer.

Nous nous trouvâmes dans une espèce de vestibule assez large, dont le pavé et les murailles étoient de pierres fort polies, mais quelques unes brisées et hors de leur place. Après nous être reconnus un moment dans l'obscurité, nous aperçûmes deux portes qui communiquoient au vestibule ; l'une, qui sembloit conduire au premier endroit où j'avois fait creuser ; l'autre, qui étoit vis-à-vis à l'autre bout. Je commençai par faire enfoncer celle-ci : le bois en étoit si pourri qu'il ne fit point de résistance. Nous entrâmes dans une salle spacieuse, au milieu de laquelle étoit une table de pierre, incrustée de marbre en différents endroits. Il n'y avoit point d'autre siège qu'un mauvais banc qui tomba en pièces lorsque nous l'eûmes remué. Au fond de la salle étoit une grande armoire, d'un bois fort épais, qui avoit résisté à la pourriture. Nous y trouvâmes plusieurs flacons, deux couteaux et une petite cuve d'airain. Comme nous n'apercevions rien davantage, je fis remuer l'armoire, derrière laquelle nous fûmes étonnés de voir une porte de fer croisée d'une barre de même métal, dont les deux bouts entroient dans la muraille. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que nous vînmes à bout de l'ouvrir. Nous trouvâmes quatre degrés à descendre. Le premier

spectacle qui nous frappa fut celui de trois statues de grandeur humaine, qui étoient appuyées contre la muraille, au bout d'un sallon qui n'avoit pas plus de dix pieds de longueur. Ces statues étoient si affreuses, et en même temps si naturelles, que je me sentis le cœur glacé de crainte. Mes compagnons me proposèrent de nous retirer, en me disant qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût quelque endroit consacré au démon, où il s'étoit fait d'abominables cérémonies. Je les rassurai, et nous avançâmes. Je reconnus que les statues représentoient les trois Furies. Elles avoient toutes trois le pied sur un coffre de fer, dont la figure étoit un carré long, de la grandeur d'un cercueil ordinaire. J'avoue que ce ne fut pas sans quelque frayeur que je fis ouvrir le coffre. J'y trouvai un poignard tranchant des deux côtés, mais tout couvert de rouille; quelques os d'hommes ou de femmes, et une poussière humide, qui étoit apparemment le reste d'un corps consumé de pourriture. Je pris le poignard: en considérant avec attention ce funeste monument, j'aperçus cette courte inscription sur le coffre, en caractères très lisibles:

FURORI SACRUM.

Je ne doutai point que ce ne fût l'effet de quelque vengeance cruelle inspirée par la haine ou par l'amour outragé. Mon envie étoit de découvrir

quelque chose qui pût me faire connoître à quel temps il falloit rapporter ce triste accident. Je cherchai exactement dans tous les coins du salon ; j'examinai la muraille en faisant approcher tous les flambeaux ; et, n'ayant rien aperçu, je retournai au coffre de fer pour le visiter avec plus de soin ; mais dans le temps que je remuois avec le poignard la cendre humide qui y étoit renfermée, il en sortit une flamme subite qui s'attacha à mes cheveux, et qui en brûla dans un instant la plus grande partie. Ce prodige pensa faire mourir de frayeur mes trois compagnons, et je confesse ici qu'il m'épouvanta moi-même. Nous sortîmes presque en fuyant de cette horrible caverne, et nous regagnâmes le trou par lequel nous étions descendus.

Nous avions employé tant de temps à cette inutile découverte, qu'il étoit nuit lorsque nous arrivâmes à la maison de madame de Sanati. Elle fut effrayée du récit que nous lui fîmes de notre aventure. Le bruit s'en répandit en peu de jours par tout le canton : on ajouta mille circonstances terribles à ce que nous avions raconté, de sorte que ce lieu est devenu redoutable, même aux passants. Le trou fut refermé peu de temps après, et cette étrange histoire sera long-temps célèbre à Frascati.

Cependant je suis persuadé, en y faisant aujourd'hui réflexion, qu'il n'y eut rien que de naturel dans cet évènement. J'avois un flambeau à

la main en remuant les cendres : l'humidité grasse qu'elles conservoient encore put s'enflammer aisément; et, par la même raison, la flamme dut se communiquer facilement à mes cheveux qui étoient fort longs et chargés d'essence. Je les avois laissé croître avec complaisance depuis mon départ d'Amasie. J'eus quelque regret de me voir contraint par cet accident de prendre la perruque.

Madame de Sanati n'épargnoit rien pour éloigner l'ennui de sa maison. Outre les plaisirs domestiques qu'elle faisoit renaître tous les jours, elle nous procura l'honneur de saluer le prince Ludovisio, qui avoit une fort belle vigne dans le voisinage. Il nous donna plusieurs fois à dîner chez lui. Les principales dames de Frascati étoient ordinairement de la fête, et y apportoient tout l'enjouement qui fait leur caractère. Mais, quelque jalouses qu'elles soient de l'avantage de plaire et de paroître belles, elles confessoient que tous leurs charmes devoient céder à ceux de Sélima.

Nous n'eûmes pas le moindre mélange de tristesse dans cet agréable séjour, excepté peut-être un peu de compassion que nous causa l'alliance la plus mal assortie qui fut jamais. Madame de Sanati fut invitée à la noce d'une jeune fille de Frascati, qui avoit tout au plus quatorze ou quinze ans. Elle nous engagea à lui tenir compagnie. Nous nous rendîmes avec elle à la maison de la jeune épouse, qui nous parut une des plus aimables personnes du monde. Je ne doutois pas qu'elle n'eût

fait choix d'un homme accompli, et j'attendois avec impatience le moment de son arrivée; mais je fus extrêmement surpris de voir un petit bossu de très mauvaise physionomie, les yeux rouges et enfoncés, l'air pâle et malsain, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, et les dents toutes pourries. Je marquai quelque étonnement à madame de Sanati, qui me répondit qu'il en étoit de Frascati comme de tous les autres pays du monde, où l'on sacrifie le mérite et la beauté aux richesses. Cet époux malotru possédoit dix ou douze mille livres de rente, et la jeune fille avoit peu de biens. Cette raison avoit fait fermer les yeux à son père sur la difformité de son gendre. Mais ce qui affligea Sélima, ce fut de voir cette malheureuse petite créature courir avec joie vers son mari, comme si elle eût été au comble du bonheur. L'enfance la rendoit alors insensible à ce qui n'aura pas manqué de lui causer ensuite bien des larmes.

Nous quittâmes la maison de madame de Sanati charmés de ses manières honnêtes et de sa générosité. Elle nous prêta son carrosse pour retourner à Rome. Sélima jouissoit d'une santé parfaite. Je lui proposai de profiter du rétablissement de ses forces et de la belle saison pour entreprendre le voyage de France. Il nous étoit facile d'y arriver avant l'hiver, soit que nous fissions la route par mer, soit que nous prissions celle de terre, qui est moins dangereuse, mais plus fatigante. Le jour de notre départ fut arrêté avant que d'entrer à Rome.

Nous trouvâmes, en y arrivant, le nombre de nos domestiques diminué par la mort des deux esclaves turcs qui nous servoient depuis Amasie. Ils avoient été emportés en peu de jours par une fièvre maligne, qui commençoit à régner à Rome. Cette maladie, dons je n'avois pas entendu parler à Frascati, m'alarma beaucoup. J'étois au désespoir d'avoir ainsi précipité Sélima au milieu du danger. Il étoit trop tard pour sortir de la ville avant la nuit; mais je résolus de partir le lendemain, à la pointe du jour, avec ma chère épouse et ma fille, et de laisser la femme de chambre avec Comtois pour emballer les meubles les plus nécessaires sur la route. Inutiles précautions! La colère du ciel se rioit de mes soins, et creusoit sous mes pas un abîme où j'étois prêt de tomber pour n'en sortir jamais.

Il est certain que les hommes ayant reçu de Dieu la vie, et tous les autres biens qu'ils possèdent, le même pouvoir qui les leur a donnés peut les ravir sans injustice. Le créateur exerce un empire absolu sur tout ce qui est sorti de ses mains; s'il nous en accorde un usage passager, c'est en se réservant toujours le droit d'en disposer en maître. Qui peut douter de ces vérités?

Mais si le murmure et la révolte sont interdits aux créatures; si elles doivent respecter, même en périssant, la souveraine volonté qui les frappe et qui les détruit; la douleur et les larmes ne doivent-elles pas du moins leur être permises? Leur

ôtera-t-on jusqu'à cette malheureuse ressource dans leurs maux et dans leurs pertes? Hélas! puisque nous sommes sans force et sans résistance contre les malheurs qui nous accablent, qu'on accorde au moins ce triste privilège à notre foiblesse, de pouvoir nous affliger avec liberté. Est-ce trop se flatter, que se réduire à un si misérable partage?

Mon lecteur s'aperçoit assez de ce qu'il doit attendre dans la suite de cette histoire. Ceux qui n'aiment point que leur tranquillité soit troublée, même par la compassion, ou ceux qui craignent d'être trop attendris par un récit douloureux, doivent interrompre ici leur lecture. Je n'ai plus que des soupirs et des pleurs à leur offrir. Je sens que toutes les plaies de mon cœur vont se rouvrir, et qu'elles sont prêtes à saigner. Quatorze ans entiers passés dans la douleur n'ont pu m'accoutumer à ma perte, qui semble se renouveler tous les jours.

Sélima se mit au lit en bonne santé. Elle y eut à peine été deux heures, que je la sentis toute brûlante. Vous êtes malade, lui dis-je avec inquiétude; vous souffrez quelque douleur. Elle me répondit qu'elle avoit mal à la tête, et qu'elle étoit altérée; mais que c'étoit une bagatelle qui ne devoit pas m'alarmer. Je me levai aussitôt, et j'envoyai chercher un médecin, qui lui trouva une fièvre violente. Je me crus perdu, et je commençai dès ce moment à désespérer de sa vie. Un

frisson mortel se répandit dans mes veines ; je sentis des mouvements qui m'avoient été inconnus jusqu'alors. Cependant, dans la crainte que mon désespoir ne fût aperçu de Sélima, je me fis violence pour prendre un visage tranquille. Sa fièvre redoubla au point du jour avec des douleurs insupportables. Le médecin, que j'avois prié de ne la point quitter, lui fit prendre de temps en temps quelques liqueurs cordiales qui ne la soulagèrent point. La violence de sa fièvre lui causa un transport au cerveau, pendant lequel elle répéta cent fois mon nom, comme si elle eût eu quelque inquiétude pour moi. J'étois plus mort que vif auprès de son lit. Je tenois ses mains brûlantes, et je lui disois quelques paroles qu'elle n'entendoit qu'à demi. La connoissance lui revint entièrement vers le soir. M. l'abbé de La Trimouille, qui eut la bonté de se transporter chez moi à la nouvelle de sa maladie, me conseilla de lui faire donner les sacrements de l'église. Elle les reçut avec des sentiments vraiment chrétiens. Ses douleurs ne firent plus qu'augmenter jusqu'à minuit. Comme j'étois sans cesse près d'elle, et que le médecin qui y étoit aussi me recommandoit un profond silence, je n'avois que mes yeux qui pussent servir d'interprètes à ma douleur. Elle tournoit aussi sur moi ses regards tendres et languissants, et quelquefois elle me serroit la main, en m'appelant son cher Salem. Le médecin, que je consultois à tous moments, et qui étoit habile

homme, me dit positivement qu'il ne croyoit pas qu'elle pût passer quatre heures du matin. Il ne raisonnoit que trop juste. Mon incomparable épouse expira à l'heure marquée, après m'avoir dit d'une voix foible et mourante : Aimez-moi toujours ; je meurs en vous aimant.

Pourra-t-on s'imaginer que je ne sois pas mort moi-même de douleur, ou que je ne me sois pas percé mille fois le sein de désespoir ? Que me restoit-il à espérer au monde après avoir perdu Sélima ? Pourquoi ne me passai-je pas mon épée au travers du corps ? Pourquoi ne me précipitai-je pas dans le Tibre ? Tant de chemins peuvent conduire à la mort ; ne devois-je pas choisir les plus courts ? Hélas ! Je les tentai tous l'un après l'autre, et mon cœur désespéré auroit voulu pouvoir les unir tous ensemble. On crut me rendre un bon office, en éloignant de moi tout ce qui pouvoit favoriser le dessein que j'avois pris de mourir ; et l'on me veilla, pendant quinze jours, comme on auroit fait un furieux ou un insensé. J'étois en effet dans un état bien plus triste ; car je perdis non seulement tout amour pour la vie, mais la raison même et tous les sentiments de religion. Ni monsieur le cardinal de Janson, qui m'envoya visiter plusieurs fois, ni monsieur l'abbé de La Trimouille, ne firent par leurs sages conseils aucune impression sur mon esprit. Ils obtinrent de moi, à la vérité, que je ne mourrois pas ; mais je formai le projet d'un genre de vie qui ne seroit guère différent

de la mort, et qui selon mes idées ne tarderoit pas long-temps à me l'attirer.

J'engageai d'abord le médecin, par l'espoir d'une grosse récompense, à m'apporter, dans une boite d'or que je fis faire exprès, le cœur de Sélima, quoiqu'elle fût déjà inhumée; et de peur qu'il ne lui prît envie de me tromper, je voulus que Comtois, sur qui je me fiois, fût présent lorsqu'il iroit faire la nuit cette entreprise au tombeau. La chose fut exécutée heureusement deux jours après. Fier de la possession d'un si précieux trésor, je ne songeai plus qu'à remplir promptement mon dessein. Je louai une maison assez propre, dans un petit village appelé Venisi, qui n'est qu'à une demi-lieue de Rome, mais entouré de tous côtés d'un bois fort épais qui en fait une profonde solitude. Je m'y rendis avec Comtois et Agade, femme de chambre de ma chère épouse, qui consentirent à s'attacher à ma fortune. Agade se chargea du soin de ma fille, que je lui fis amener aussi avec sa nourrice. J'emportai à Venisi tout ce qui avoit servi à Sélima pendant sa vie, ses livres, ses habits et ses autres meubles. Ce triste équipage devoit entrer dans mon projet. Mon premier soin fut de faire couvrir les murs et le pavé de la chambre que j'avois choisie pour ma demeure, d'un drap noir. Les fenêtres furent bouchées, n'ayant plus envie de revoir la lumière du soleil, mais de me servir seulement de celle de quelques flambeaux. Je fis suspendre aux

murailles les habits de Sélima, afin qu'ils pussent frapper continuellement mes yeux. Je posai son cœur sur une table couverte d'un grand tapis noir, au-dessus de laquelle étoit un tableau qui la représentoit au naturel et dans toute sa beauté. Aux deux côtés de la table étoient des guéridons qui soutenoient les flambeaux, dont ce triste lieu devoit être sans cesse éclairé. Quelques livres, un lit et une robe de couleur noire, composoient le reste des meubles. Telle étoit la disposition de cette espèce de tombeau, dans lequel j'avois résolu de m'ensevelir tout vivant.

Si les pleurs et les soupirs ne peuvent porter le nom de plaisirs, il est vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une personne mortellement affligée. Tous les moments que je donnois à ma douleur m'étoient si chers, que pour les prolonger je ne prenois presque aucun sommeil. Deux mois se passèrent sans que je pensasse même à me jeter sur mon lit. Ma situation ordinaire étoit de me tenir assis près de la table sur laquelle reposoit mon trésor, de le contempler en soupirant, de lui adresser la parole comme si j'eusse eu Sélima devant les yeux, et de lui donner souvent mille baisers, en l'arrosant de mes larmes. Je m'imaginois que ce cœur, autrefois si tendre, répondoit encore à mes sentiments, qu'il plaignoit mes peines, et qu'il approuvoit les témoignages de ma fidélité et de mon amour. Quelquefois je penchois ma tête abattue sur la

table, ou sur le dos de ma chaise ; et le sommeil fermoit mes yeux pendant quelques moments : mais mes gémissements en devenoient plus vifs à mon réveil. Je jetois des cris, et je poussois des soupirs, qui attiroient Comtois à ma chambre, dans l'appréhension qu'il ne me fût arrivé quelque fâcheux accident. Ce pauvre valet se mettoit à pleurer, en voyant le pitoyable état où j'étois. Il se retiroit sans parler, lorsqu'il m'avoit trouvé dans ma posture ordinaire. Je mangeois peu. Je dormois encore moins. Je lisois même très rarement. Il est incroyable que j'aie pu passer un an tout entier dans cette manière de vivre. C'est le ciel sans doute qui prit soin de me conserver la santé du corps, pour m'ouvrir un jour les yeux sur le danger de mon ame ; car je perdis toute idée de religion pendant cette fatale année : ou si je pensai quelquefois à Dieu, ce fut pour l'accuser de rigueur et d'injustice.

Quelque solitaire que soit la situation de Venisi, il étoit impossible qu'étant si proche de Rome, le bruit de mon aventure ne s'y répandit pas à la fin. On en apprit toutes les circonstances ; et chacun plaignit mon malheur, en même temps qu'on admiroit ma résolution. M. l'abbé de La Trimouille fut le premier que l'amitié et la compassion amenèrent à Venisi. Quoique j'eusse défendu à mes gens d'ouvrir la porte de ma maison, ils ne crurent point que mes ordres regardassent un homme de cette distinction. Je fus

surpris de voir cet illustre abbé entrer dans ma chambre, sans m'avoir fait avertir de son arrivée. Où suis-je ? me dit-il en m'embrassant. Dois-je en croire mes yeux? et n'est-ce point une ombre que je vois sous la figure d'un homme ?

Plût au ciel, monsieur, lui répondis-je, que je pusse perdre bientôt ce reste de figure qui me distingue encore des ombres! je trouverois du moins, en mourant, un repos que je ne puis espérer sur la terre. Vous n'y pensez pas, reprit l'abbé de La Trimouille ; savez-vous que votre vie appartient à Dieu, et que vous devez travailler à la conserver tant qu'il la juge nécessaire au monde? Moi, répliquai-je, moi nécessaire au monde! Hélas! que fais-je parmi les vivants? Je les importune par mes gémissements. Je les épouvante par mes cris. Vous me paroissez vous-même effrayé de ma présence! Non, je ne saurois trop invoquer la mort, puisque la vie m'est insupportable et qu'elle ne peut plus me rendre utile à personne. Mais c'est vous-même, repartit-il, qui vous réduisez à cette inutilité. Le remède est facile. Que ne faites-vous un effort, pour vous rendre à ce que la religion et la raison demandent de vous ? Un deuil si long et si extraordinaire n'honore-t-il pas assez la cendre de votre épouse ? Lui rendrez-vous la vie, en vous faisant mourir pour elle ? Songez que si Dieu permet qu'elle entende vos pleurs, et qu'elle soit encore sensible à votre amour, il n'est pas croyable qu'elle prenne

plaisir à vous voir passer vos jours dans une tristesse qui vous consume. Si elle ignore ce que vous faites pour elle, vous perdez vos peines et vous irritez Dieu en vous révoltant contre ses volontés.

Monsieur de La Trimouille me fit quantité d'autres raisonnements de la même nature, et conclut enfin qu'il falloit que je retournasse à Rome avec lui. Ma douleur étoit trop ingénieuse et trop opiniâtre pour céder si facilement. Je combattis toutes ses raisons, et je conclus, à mon tour, que des malheurs tels que les miens méritoient des larmes éternelles. Il m'assura de la continuation de son estime, et me promit de m'honorer souvent de sa visite. Je me vis, en peu de temps, assiégé par un nombre considérable de personnes de distinction, que la curiosité ou l'amitié attiroient chez moi. Ils employèrent les mêmes raisons pour me faire renoncer à un genre de vie si triste. Je leur opposois les mêmes réponses. Enfin, las d'être exposé aux discours de tant de consolateurs importuns, j'avois pris la résolution de chercher un asile moins connu, lorsqu'un jour on m'annonça la visite d'un gentilhomme français qui se disoit de mes parents. L'ayant fait introduire, je fus frappé effectivement de quelques uns de ses traits; mais c'étoit un souvenir si confus, que je ne pus me le remettre. Il sembloit attendre néanmoins que je le reconnusse;

et voyant à peu près son dessein, je lui dis que son visage n'étoit pas étranger pour moi et qu'il me feroit plaisir de se faire connoître davantage. Il ne me répondit qu'en se jetant à mon cou. Il me tint quelque temps embrassé sans parler. Ah! mon cher marquis, s'écria-t-il, ne reconnoissez-vous pas le chevalier de... qui vous a toujours si tendrement aimé? Dans quel état vous revois-je? Hélas! qu'ai-je appris? La fortune ne se lasse donc pas de ses injustices? Serez-vous toujours aimable et toujours malheureux?

J'avoue que mon cœur s'ouvrit pour un moment à la joie, quand j'eus reconnu mon oncle, le chevalier de.... On a vu, dans le commencement de ces mémoires, que j'avois eu de l'inclination pour lui dès son enfance. D'un autre côté, sa vue me fit rappeler tout d'un coup le souvenir de mon père. Ces deux idées m'attendrirent. Je lui rendis ses caresses; et l'ayant fait asseoir: Vous voyez, lui dis-je, à quel point le ciel m'a rendu misérable. Je ne parle point des malheurs que vous connoissez et dont vous avez été témoin, ni de ceux que j'ai essuyés depuis dans tous les endroits où mon mauvais sort m'a conduit. Celui qui cause aujourd'hui mes gémissements les réunit tous. Je me consume depuis dix mois dans les pleurs; et je tâche de hâter ma mort, comme l'unique bien qui me reste à espérer. Mais vous, mon cher chevalier, par quel hasard vous

trouvez-vous dans cette triste maison? Que me direz-vous de mon père, de vous-même et de toute la famille ?

Le chevalier commença par m'assurer que mon père se portoit bien, et qu'il n'avoit point eu d'autre chagrin que celui qu'il avoit ressenti en apprenant que j'avois été tué en Servie par les Turcs. Il me dit que Scoti, qui m'avoit cru mort avec monsieur de Mariener et le reste du détachement, avoit rapporté cette fausse nouvelle à son retour d'Allemagne; que pour lui, étant arrivé à Rome depuis quelques jours, pour une affaire d'importance, il avoit été informé de mon malheur par le bruit public; que l'opinion de ma mort lui avoit d'abord causé quelque embarras; mais qu'ayant été instruit de tout par monsieur le cardinal de Janson et par monsieur l'abbé de La Trimouille, l'assurance que j'étois en vie l'avoit comblé de joie, et qu'il étoit venu aussitôt, avec un empressement extrême, pour partager avec moi mes douleurs et pour m'offrir les soulagements qu'il croyoit y pouvoir apporter. Il me raconta ensuite les changements qui étoient arrivés dans la famille; la mort de la comtesse sa mère et celle de son frère aîné, qui n'avoit pas laissé d'enfants; de sorte qu'il se trouvoit leur unique héritier : mais qu'ayant été engagé dès sa jeunesse dans l'ordre des chevaliers de Malte, il avoit fait des vœux, et que c'étoit pour s'en faire relever qu'il avoit entrepris le voyage de Rome.

Il me protesta que je serois le maitre de ses biens plus que lui, et qu'il ne les vouloit employer qu'à me reconduire en France et à m'y faire oublier mes infortunes passées. Enfin ce généreux chevalier me donna mille marques de la plus parfaite tendresse et de la plus sincère compassion.

Je lui en donnai aussi de la reconnoissance la plus vive. Je vois bien, lui dis-je, mon cher chevalier, que le ciel veut retarder ma mort, puisqu'il rend aujourd'hui mon cœur capable d'un sentiment de joie. Ce que vous m'apprenez de vous-même me touche beaucoup ; ce que vous m'avez dit de mon père me fait naître une forte envie de le revoir. Je consens à retourner en France. Pour la promesse que vous me faites de m'y rendre heureux, elle est bien une preuve de votre générosité, mais elle ne sauroit flatter mon espérance. Ma destinée est de ne l'être en aucun lieu ; et sans prévoir de nouveaux malheurs, j'ai assez de mortels sentiments qui m'occupent, pour être toute ma vie le plus infortuné de tous les hommes. Voyez-vous cette boîte? continuai-je en lui montrant le cœur de Sélima : voilà le tombeau de mes plaisirs et la source éternelle de mes peines. Il n'y aura de moment heureux pour moi que celui de la mort, où mon cœur se rejoindra à celui de ma chère épouse, qui est ici renfermé. Le chevalier prit la boîte entre ses mains, et la baisa respectueusement. Je lui fis voir le portrait de celle à qui ce précieux reste avoit appartenu.

Il en fut charmé, comme de la plus belle chose qu'il eût jamais vue. Il le fut bien davantage du récit que je lui fis de ses admirables qualités et de la tendresse infinie qu'elle avoit eue pour moi : chaque parole me coûtoit quelques larmes ou un soupir.

Après avoir passé quelques heures dans un entretien si doux, le chevalier me pria d'accorder la permission d'entrer dans ma chambre à Scoti, qui mouroit dehors de l'impatience de me voir. Quoi! lui dis-je, Scoti est avec vous ? Qu'il entre ; je le veux voir promptement. Ce fidèle valet se jeta à mes pieds en entrant ; il les mouilla de ses pleurs, et me dit mille choses telles que l'excès de sa joie les lui inspiroit. Je lui fis raconter la manière dont il étoit revenu en France après m'avoir cru mort. Il se tira bien de ce récit, et il nous exprima, d'un air fort touchant, la douleur que ma perte lui avoit causée. Lorsqu'il eut fini, il se tourna vers le chevalier, et nous surprit par ce compliment qu'il lui adressa : Monsieur, lui dit-il, vous avez bien voulu me recevoir à mon retour pour votre valet de chambre, et c'étoit la plus heureuse condition que je pusse espérer après avoir perdu mon cher maître ; mais aujourd'hui que j'ai le bonheur de le retrouver, permettez, s'il vous plaît, que je vous quitte pour employer le reste de ma vie à son service. Le chevalier prévint ma prière, en assurant Scoti qu'il y consentoit de tout son cœur, et qu'il trouvoit sa demande fort juste. Ainsi ce pauvre

garçon reprit auprès de moi la place qu'il avoit occupée si long-temps.

J'offris au chevalier d'écrire en sa faveur à M. le cardinal de Janson, et à d'autres personnes dont j'avois l'honneur d'être connu particulièrement, et qui pouvoient avancer ses affaires. Son mérite, joint à mes recommandations, les fit réussir plus tôt qu'il ne l'espéroit. Je ne quittai point ma maison de Venisi jusqu'au temps de notre départ. Mais quoique je ne changeasse rien à la vie que j'y avois menée, je me rendis un peu plus facile à recevoir les visites de diverses personnes qui me faisoient cet honneur. La conversation rouloit toujours sur le mérite de Sélima, sur la constance de mon amour, et sur l'excès de ma tristesse. Un ecclésiastique d'un rang distingué me raconta un jour l'histoire suivante, à cause du rapport qu'elle avoit avec la mienne.

Sixte V, ayant été élevé à la première dignité de l'église, travailla, comme les autres papes, à l'agrandissement de sa famille. Parmi ses parents, il y en avoit un qui s'appeloit du même nom que lui, c'est-à-dire Perretti, et dont l'esprit promettoit beaucoup, quoiqu'il n'eût point eu d'autre éducation que celle qu'on donne à un pauvre enfant de village. Ce jeune homme, étant venu à Rome, fut présenté au pape, qui lui proposa d'entrer dans l'état ecclésiastique. Il fut obligé de prendre ce parti par timidité, malgré ses inclinations qui en étoient fort éloignées. Il fit en

peu de temps ses études avec tant de distinction qu'il devint cher à Sixte V. Tout le monde s'attendoit à le voir monter aux premiers emplois, et le pape lui ordonna de prendre les ordres sacrés dans cette vue. Mais Perretti, que la qualité de parent du pape et le commerce du monde avoient déjà formé, se sentit assez de hardiesse pour ne plus déguiser sa répugnance. Sixte V, surpris, en voulut savoir la raison. Perretti prit ce moment pour se jeter à ses pieds, et pour lui ouvrir son cœur. Dans le temps qu'il n'étoit encore qu'un pauvre paysan, il avoit eu des yeux pour reconnoître la beauté de la fille du seigneur de sa paroisse, qui se nommoit le signor Monetto, et l'amour s'étoit glissé dans son cœur. La fortune n'avoit point changé ses sentiments. Il confessa au pape que s'il avoit assez de bonté pour vouloir le rendre heureux, il falloit lui permettre d'épouser sa maîtresse. Après avoir balancé un moment, Sixte V y consentit. Perretti part avec cette heureuse permission, demande sa fille au signor Monetto qui se crut trop honoré de devenir allié du pape, et revient à Rome, après son mariage, pour présenter son épouse au chef de l'Église. Elle parut aimable aux yeux de toute la cour romaine. Perretti jouissoit de son bonheur en attendant les bienfaits de son parent, qui ne pouvoient lui manquer, lorsqu'une mort imprévue lui enleva sa chère épouse dans la première année de leur mariage. Ce coup abattit sa constance. Il résolut

de se dérober au monde pour se livrer tout entier à sa douleur. Par le crédit qu'il avoit, en qualité de parent du pape, il obtint secrètement qu'on le laissât descendre dans le caveau où son épouse avoit été renfermée : il y prit des provisions pour long-temps, et de quoi s'éclairer dans l'obscurité. Là, seul, et uniquement occupé de sa perte, il passa deux mois sans que personne pût savoir ce qu'il étoit devenu. Enfin le sacristain de l'église où étoit le caveau, qui avoit seul le secret de Perretti, crut s'ouvrir un chemin aux honneurs en découvrant au pape cette lugubre histoire. Perretti fut ramené au jour malgré lui ; et, dégoûté du mariage par un si malheureux succès, il embrassa l'état ecclésiastique, et posséda ensuite une des plus éclatantes dignités de l'Église.

M. Sachetti, qui me rapporta cette histoire, en prit occasion de m'exciter à prendre le parti de l'Église, pour me remettre, disoit-il, de mes longues agitations par une vie douce et tranquille. Je n'étois point en état de goûter ce conseil : je demeurai dans la résolution de retourner en France. Nous partîmes de Rome après que j'eus rendu les civilités que je devois à mes amis, et nous arrivâmes heureusement à Marseille sur une galère du pape, qui portoit M. le nonce.

Nous prîmes aussitôt le chemin de notre province. J'eus la douce consolation de retrouver mon père, et de décharger ma douleur dans son sein. La satisfaction que j'avois à le voir souvent

et à l'entretenir me fit céder aux instances du chevalier, qui me pressoit fortement de choisir ma demeure dans son château. J'y passai pendant quelques années une vie solitaire et pleine de langueur, insensible aux divertissements que cet oncle aimable tâchoit de me procurer, et toujours possédé d'une sombre et profonde tristesse. Je l'engageai à se marier presque malgré lui. Son dessein étoit de partager ses biens avec moi pendant sa vie, et de faire ma fille, en mourant, son héritière universelle. Je m'opposai à cette généreuse inclination. Il faut, lui dis-je, que notre maison subsiste, et que vous laissiez un successeur. Peut-être consentirois-je à votre envie, si ma fille étoit d'un autre sexe ; mais je serai trop content si vous voulez bien me promettre de prendre soin d'elle, au cas que ma mort arrive avant son établissement.

La petite Julie croissoit à vue d'œil. Je lui avois donné ce nom en mémoire de ma chère sœur. Elle représentoit si parfaitement sa mère, qu'il auroit été difficile de s'y méprendre quand on avoit vu le portrait de Sélima, que j'avois apporté d'Italie. Dès l'âge de cinq ou six ans Julie paroissoit sentir mes peines. Elle pleuroit quelquefois en voyant mes tristes regards s'attacher sur elle, et la considérer long-temps d'un air attendri. Elle s'efforçoit de me consoler par ses petites caresses. Je lui montrois le portrait de Sélima, et je l'accoutumois à regretter une mère dont elle auroit fait les

délices. Comme Agade n'avoit pas les manières assez françaises pour l'élever aussi bien que je le souhaitois, je la mis, pour quelques années, dans un couvent célèbre de religieuses, où l'on recevoit de jeunes personnes de qualité pour leur donner de l'éducation. Agade voulut la suivre, ce que j'eus quelque peine à obtenir de la supérieure du couvent.

Peu de temps après je perdis mon père. Il mourut de la mort des saints, après avoir vécu comme eux. J'étois près de lui lorsqu'il rendit le dernier soupir. Je lui demandai en grace de m'obtenir de Dieu celle de le suivre bientôt. Il me le promit d'un visage riant et qui ne se sentoit point des horreurs de la mort. Si cette perte me fit verser des larmes, ce n'étoit point de ces larmes amères que la douleur arrache. Je trouvois, au contraire, de la douceur à penser que la vie sainte de mon cher père alloit être couronnée. Je considérois son bonheur avec des yeux d'envie. Il est au port, disois-je, hélas! le rejoindrai-je bientôt? Je l'ai toujours invoqué depuis dans mes prières.

Mes occupations ont été si simples dans la suite de ma vie, qu'elles ne méritent point un détail qui n'auroit rien d'intéressant. Le chevalier, qui porte à présent le nom de comte de..... n'a rien relâché jusqu'aujourd'hui de sa généreuse amitié. Il m'a pressé même fort long-temps de penser à un second mariage; et les instances qu'il m'a

faites sur cet article sont l'unique chagrin qu'il m'ait jamais causé. Lorsque ma fille eut atteint l'âge de quinze ans, il fut le premier à me faire songer à son établissement. Je trouvai qu'en effet il étoit temps de la retirer du lieu solitaire où elle étoit. Je me rendis moi-même au couvent, dans le dessein de l'en faire sortir, et de l'amener au château du comte. On ne peut être plus surpris que je le fus de la réponse qu'elle fit à cette proposition. Mon cher père, me dit-elle, je vous conjure de me laisser toute ma vie dans cette sainte retraite. Je sens que la volonté divine m'appelle à l'état religieux. Je n'attendois que le bonheur de vous voir, pour vous demander votre consentement; j'ose espérer que vous ne me le refuserez pas.

Je fus quelque temps incertain sur la manière dont je devois lui répondre. Enfin je l'assurai que je l'aimois trop pour vouloir gêner ses inclinations, et qu'elle me verroit consentir à tout ce qui pourroit la rendre heureuse. Mais, ajoutai-je, songez-vous bien, ma fille, au chagrin que votre résolution va me causer? Quoi! vous voulez abandonner votre père, qui vous regardoit comme son espérance et sa consolation, et qui se promettoit de passer le reste de ses jours avec vous? Prenez du moins du temps pour y faire une sérieuse attention. Je veux absolument que vous sortiez aujourd'hui de cette maison, pour venir demeurer quelque temps avec moi. Vous serez libre d'y retourner, si vous persistez dans vos

sentiments. Je la ramenai ainsi au château. Le comte, à qui j'appris son dessein, employa toute son adresse pour lui ôter cette idée mal entendue de dévotion. Elle l'écoutoit avec douceur. Elle badinoit même agréablement avec lui : mais son esprit demeuroit inflexible, et rien ne paroissoit capable de la faire changer. Sa beauté lui attira la visite et les hommages de toute la jeune noblesse du canton. Elle faisoit semblant de ne point s'apercevoir de l'empressement qu'on marquoit pour elle. Les soupirs de ses amants la faisoient rire, et elle nous divertissoit par le récit de leurs expressions tendres, qu'elle traitoit de ridicules. Le comte se désespéroit de voir que rien ne pouvoit vaincre ce petit cœur. Un jour, en retournant d'une visite qu'il avoit rendue à un gentilhomme de ses voisins, il me dit en riant qu'il avoit trouvé de quoi rabattre la fierté de Julie, et qu'on lui amèneroit le lendemain l'Amour même pour triompher d'elle. Il parloit d'un jeune gentilhomme qui étoit arrivé nouvellement de Paris, et qu'il avoit invité à le venir voir. Il est vrai que je le trouvai d'une figure charmante en le voyant entrer au château avec quelques autres de nos voisins. Je ne doutai point que ma fille, qui ne pouvoit avoir le cœur si dur qu'elle le faisoit paroître, étant née d'un père et d'une mère si tendres, ne fût touchée de l'amour de cet aimable jeune homme, s'il arrivoit qu'il en prît pour elle. Le comte ne tarda point à leur procurer l'occasion

de se connoître. Leurs regards se rencontrèrent bientôt. Ces deux cœurs étoient faits pour s'aimer. J'avois les yeux attentifs sur ma fille. Elle s'aperçut que je l'avois surprise dans le moment qu'elle jetoit un coup d'œil sur le jeune marquis. Elle en rougit, et elle affecta de ne plus le regarder.

Je lui dis le soir, un peu malicieusement, que j'aurois souhaité que monsieur le marquis de....., qui me paroissoit lui vouloir du bien, eût pu lui plaire ; qu'il me plaisoit beaucoup à moi-même, et que j'en aurois fait volontiers son mari. Elle me répondit, avec un dédain de commande, qui étoit démenti par sa douceur naturelle, que je savois de quel époux elle avoit fait choix, et qu'elle n'attendoit que mes ordres pour aller prendre les seules chaînes qu'elle vouloit porter. Eh ! ma chère fille, interrompis-je en l'embrassant, pourquoi me fais-tu mystère de ce qui se passe dans ton cœur ? Pourquoi te contraindre avec un père qui t'aime, et qui ne souhaite que de te voir heureuse ? Tu me déguises en vain tes sentiments. Je les ai pénétrés. Le marquis t'est plus cher que tu ne veux l'avouer, plus cher que tu ne le penses peut-être toi-même. Sa rougeur et son trouble achevèrent de me persuader qu'elle aimoit. Le jeune marquis, qui en étoit devenu amoureux jusqu'à l'excès, et qui ne croyoit plus pouvoir vivre sans la voir, me pria d'approuver sa passion, et de lui permettre quelque espérance.

Il ne laissa plus passer de jour sans venir au château. Le mariage se fit enfin, avec une égale satisfaction des deux amants et l'applaudissement général de toute la noblesse du pays. Je donnai à ma fille tout l'argent qui me restoit, avec les pierreries et les bijoux de mon épouse; ce qui montoit du moins à la somme de deux cent cinquante mille francs. Le comte, dont la générosité n'avoit pas de bornes, lui fit présent en pur don d'une de ses plus belles terres.

Il avoit perdu sa femme peu de temps après son mariage, c'est-à-dire environ deux mois avant celui de ma fille; elle ne lui avoit pas laissé d'enfants; et je ne lui voyois aucune inclination à prendre de nouvelles chaînes. La crainte de contribuer à cette froideur, par le fond de tristesse qui m'accompagnoit toujours, fut le premier motif qui me fit penser à notre séparation. Je n'avois été retenu que par ma tendresse pour ma fille. Son établissement me rendoit la liberté de suivre ma plus chère inclination, qui me portoit à la solitude. Je jetai les yeux sur une abbaye qui n'étoit éloignée que d'une journée de la demeure du comte; et sans pousser le détachement du monde aussi loin que mon père, je me flattai d'y pouvoir retrouver la paix du cœur, dans les exercices d'une vie douce et tranquille. Un évènement fort extraordinaire, dans lequel je fus mêlé sans m'y être attendu, mit le sceau à ma résolution.

Entre plusieurs personnes de distinction avec



lesquelles nous vivions familièrement, j'avois conçu beaucoup d'amitié pour un homme de mon âge, qui s'étoit retiré dans une ville voisine, après avoir été long-temps consul de France dans une des échelles du Levant. Il savoit, comme moi, la langue turque. Sa fortune n'avoit pas toujours répondu à sa naissance; mais cette raison, qui l'avoit conduit dans les pays étrangers, étoit devenue un motif si puissant pour son industrie, que, dans l'espace de quinze ou vingt ans, il avoit amassé des biens considérables. Pour les qualités naturelles, je ne lui connoissois pas d'autre défaut qu'un penchant excessif pour les femmes. Il joignoit aux plus nobles sentiments de la générosité, de la droiture et de l'honneur, toutes les lumières et tous les agréments de l'esprit; mais s'étant amolli dans un climat voluptueux, il me confessa qu'il y avoit pris des habitudes auxquelles il n'avoit pu renoncer à son retour. Après avoir abusé des libertés de l'Asie pour se permettre d'entretenir un grand nombre de maîtresses, il avoit cru donner beaucoup aux lois et aux bienséances de sa patrie, en réduisant ses affections à deux de ces femmes, qu'il avoit amenées en France, et qu'il ne faisoit pas difficulté de garder dans sa maison à titre de malheureuses orphelines, qu'il avoit rachetées de l'esclavage et converties au christianisme. L'une étoit Géorgienne, et l'autre Cyprienne; toutes deux d'une figure séduisante, et la plus âgée d'environ vingt-cinq

ans. Il avoit deux enfants de la seconde; mais le plus vif penchant de son cœur étoit pour la première. Elles vivoient dans une parfaite intelligence, par le soin qu'il avoit de ne pas leur faire apercevoir d'inégalité dans le partage de ses affections.

Cet aveu, qu'il me fit un jour, et sur lequel j'étois déjà prévenu par les soupçons publics, m'autorisoit naturellement à lui représenter qu'une intrigue si contraire à nos usages ne pouvoit se soutenir long-temps en France. Mes idées de religion n'étoient pas encore assez pures, ni mon zèle assez vif, pour me faire employer des motifs plus puissants que ceux de la raison et de l'honneur; mais, après lui avoir fait envisager les obstacles qu'il trouveroit tôt ou tard à ce double commerce, je lui parlai de l'honnêteté naturelle, qui me paroissoit blessée par l'indifférence qu'il marquoit pour le sort de ses enfants. Il les faisoit élever avec soin, mais dans une campagne éloignée, et sous des noms déguisés, sans aucune vue pour l'avenir, et comptant uniquement sur son bien, qui le mettoit toujours en état de pourvoir à leur fortune. Outre la tache de leur naissance, qui étoit un mauvais héritage à leur laisser, je lui fis considérer que sa vie étant incertaine, comme celle de tous les mortels, il ne resteroit aucune espérance à ces petits malheureux, s'il venoit à la perdre par quelque accident. Mon exemple étoit une preuve sans



réplique dans un cas où les différences même étoient extrêmement à mon avantage, et prouvoient assez qu'il ne faut rien attendre de l'équité naturelle contre les lois de l'ordre établi. En un mot, je me voyois exclus de tous les droits de la succession, pour de simples formalités civiles qui avoient manqué au plus saint de tous les mariages.

Il parut frappé de ces réflexions, et, dans l'abondance des généreux sentiments dont il étoit rempli, il acheva de m'ouvrir son cœur. Mes deux esclaves, me dit-il, ou, pour leur donner un nom qu'elles méritent mieux, mes deux maîtresses, ne sont point des femmes dont le mérite ne consiste que dans leur figure. Elles ont toutes deux de l'esprit et de la fierté. J'ai pensé, plus d'une fois, que si je me déterminois jamais pour le mariage, ce ne pourroit être qu'en faveur de l'une ou de l'autre; et je les estime assez pour n'être point arrêté par le souvenir de leur ancienne condition. Mais je serois cruellement partagé s'il étoit question du choix. Vous n'en sauriez juger, ajouta-t-il, si je ne vous explique par quelle sorte de lieu je suis attaché à ces deux femmes, et comment elles sont tombées entre mes mains.

La Cypriote, qui se nommoit Hélène Arriki, avoit été enlevée dans son île par un officier turc qui l'amena dans le port où je résidois pour la conduire à la ville où il avoit son établissement. Soit qu'il l'eût enlevée malgré elle, comme elle

s'est toujours efforcée de me le persuader, soit que le repentir eût suivi de près quelque folle passion, elle se déroba le soir à son ravisseur; et n'ayant pas eu de peine à se faire conduire chez le consul de France, elle vint, en qualité de Grecque, me demander ma protection contre une violence supposée. Je ne balançai point à la lui accorder. Ma déclaration, que je fis sur-le-champ au cadi, eut tout l'effet qu'elle en avoit espéré. L'officier turc eut à peine le temps de se mettre à couvert par la fuite. Hélène demeura tranquille dans ma maison, pour attendre un vaisseau qui fît voile en Chypre. Mais sa beauté n'ayant pas eu moins de part que la justice au service que je lui avois rendu, je ne pus la voir long-temps dans cette familiarité sans lui faire connoître une partie de mes sentiments. Ce n'étoit point une passion qu'elle m'avoit inspirée; cependant les marques en furent assez pressantes pour lui persuader qu'elle avoit pris beaucoup d'empire sur mon cœur. Je dus peut-être à sa vanité plus qu'à son amour les complaisances qu'elle eut pour moi, d'autant plus que sa naissance, qui étoit honnête, et le pouvoir qu'elle avoit de disposer d'elle-même donnant beaucoup de prix au sacrifice qu'elle me faisoit de sa liberté, je lui promis une espèce de supériorité sur plusieurs autres femmes que j'avois achetées successivement, et qui ne pouvoient lui disputer cette préférence. Aussi la paix n'en régna-t-elle pas

moins entre ses rivales. J'eus d'elle mes deux enfants ; ils me la rendirent encore plus chère, parceque je n'en avois d'aucune de ses compagnes, et je lui dois le témoignage qu'elle n'a jamais abusé des droits que cette nouvelle distinction lui donnoit sur toutes les autres.

Dans le dessein que je méditois déjà de repasser en France, avec un bien qui suffisoit à mon ambition, il auroit été fort heureux pour moi que ma situation n'eût pas changé, et qu'en laissant une douzaine de femmes, dont je n'avois jamais compté de me faire accompagner jusqu'en Europe, j'eusse pu revenir avec la seule Hélène, à laquelle ses deux enfants m'attachoient, et que j'aurois été le maître de présenter ici sous le titre qu'il m'auroit plu de lui accorder. Je ne me sentois pas même d'éloignement à lui en donner un légitime, et je n'étois combattu que par le soupçon qui m'étoit toujours resté de ses amours avec l'officier turc. Mais une aventure, que je commence à regarder comme le plus grand malheur de ma vie, altéra tout d'un coup mes dispositions.

Dans un voyage que je fus obligé de faire en Perse, pour les affaires du roi, j'avois pris pour guide, à mon retour, un Arabe dont on m'avoit garanti le courage et la fidélité. Ma suite n'étoit composée d'ailleurs que de quatre domestiques. Un jour, en traversant un désert d'Arabie, la disette d'eau, ou plutôt l'infection que les sauterelles avoient répandue dans tous les puits qui se

trouvent sur la route, nous avoit réduits pour toute ressource à une petite quantité d'eau fraiche que mes gens portoient dans des outres; nous aperçûmes, à quatre cents pas d'une colline, un cavalier bien monté, qui venoit vers nous à toute bride. Je m'arrêtai avec quelque défiance dans un lieu rempli de brigands. Mes gens, qui étoient armés de fusils, couchèrent le cavalier en joue. Il retint son cheval, et nous cria, en langue turque, qu'il ne pensoit point à nous insulter. En nous tenant ce discours il reculoit sur ses traces, pour se mettre hors de la portée de nos armes, et lorsqu'il se crut en sûreté, il fit entendre, par quelques signes de la main, qu'il désiroit de nous parler. Mon Arabe ne balança point à s'approcher de lui. Je les laissai un moment ensemble. Après quelques mots d'explication, le cavalier, s'étant assuré qu'il n'avoit rien à craindre, descendit de cheval. Les compliments ne furent pas longs. Il étoit si plein de son malheur, qu'il me demanda aussitôt notre assistance. J'ai, me dit-il, derrière cette colline, une grosse compagnie que j'amène d'Alep. Avancez-vous, pour être témoin de notre funeste situation; et peut-être aiderez-vous à notre salut. Je montai la colline avec mes gens; et je découvris bientôt la caravane, composée d'une vingtaine de valets et d'environ cent chameaux, qui servoient à porter dans des bahus, à la manière de Perse, deux cents filles âgées de douze à quinze ans. Elles étoient dans un état dont la seule vue inspiroit

la pitié, couchées par terre, la plupart fort belles, mais les yeux baignés de larmes, et le désespoir peint sur leurs visages. Les unes jetoient des cris pitoyables, et d'autres s'arrachoient les cheveux. Jamais je ne serai aussi touché que je le fus de ce spectacle ; et quoique j'entrevisse une partie de la vérité, je demandai au cavalier qui étoient ces misérables filles, et d'où venoient leurs lamentations? Il me répondit, en italien, que je voyois sa ruine entière; qu'il étoit un homme perdu, et plus désespéré cent fois que toutes ces filles. Il y a dix ans, ajouta-t-il, que je les élève dans Alep avec des soins et des peines infinies, après les avoir achetées bien cher. C'est ce que j'ai pu rassembler de plus beau en Grèce et en Arménie ; et dans le temps que je les conduis pour les vendre à Bagdad, où la Perse, l'Arabie et le pays du Mogol s'en fournissent, j'ai le malheur de les voir périr faute d'eau, pour avoir pris ce chemin comme le plus sûr.

Ce récit m'inspira une égale horreur pour sa personne et pour sa profession. Cependant je feignis d'autres sentiments, pour l'engager à m'apprendre le reste de son aventure. Il continua librement; et nous montrant des fosses qui venoient d'être comblées: J'ai déjà fait enterrer, me dit-il, plus de vingt de ces filles et dix eunuques qui sont morts pour avoir bu de l'eau des puits. C'est un poison mortel pour les hommes et les bêtes. A peine même y trouve-t-on de l'eau; ce

ne sont que des sauterelles mortes, dont l'odeur seule est capable de tout infecter. Je n'ai, pour soutenir les plus foibles de mes filles, que le lait de quelques chameaux femelles; et si l'eau continue de leur manquer, il faut m'attendre à laisser dans ce désert la moitié de mes espérances.

Pendant que je détestois, au fond du cœur, la barbarie de cet infame marchand, la compassion dont j'étois rempli pour tant de malheureuses me tiroit les larmes des yeux. Mais je fus pénétré de saisissement et de douleur lorsque j'en vis neuf ou dix qui touchoient à leur fin, et que j'aperçus, sur les plus beaux visages du monde, les dernières grimaces de la mort. Je m'approchai d'une d'entre elles qui alloit expirer; et coupant la corde qui attachoit une de mes outres, je me hâtois de lui offrir moi-même à boire. Mon guide arabe devint furieux. Je compris, par l'excès auquel il s'emporta, combien ces peuples ont de férocité dans les mœurs. Il prit son arc et d'un coup de flèche il tua la jeune fille que je voulois secourir. Ensuite il jura qu'il traiteroit de même toutes les autres, si je continuois de leur donner de l'eau. Ne vois-tu pas, me dit-il d'un ton brutal, que si tu prodigues le peu d'eau qui nous reste, nous serons bientôt réduits à la même extrémité? Sais-tu que d'ici à vingt lieues il n'y en a pas une goutte qui ne soit empoisonnée? En me tenant ce discours il fermoit les outres et les attachoit au cheval avec une action si violente, et tant de

fureur dans les yeux, que la moindre résistance l'eût rendu capable de m'attaquer moi-même.

Cependant il conseilla au marchand turc d'envoyer quelques uns de ses gens, avec des chameaux, vers un marais qu'il lui nomma et qui ne devoit pas être fort éloigné, dans lequel il se trouve des eaux vives qui pouvoient avoir été garanties de la corruption. Mais la crainte que les Arabes ne vinssent lui enlever ce qui lui restoit de sa marchandise l'empêchoit de prendre ce parti; et nous le laissâmes dans une irrésolution dont nous ne vîmes pas la fin. Je ne dirai rien des cris que j'entendis jeter à tant de victimes innocentes, lorsque nous voyant partir, elles perdirent l'espérance qu'elles avoient conçue de notre arrivée. Ce souvenir m'attendrit encore. Mon Arabe en prit une que le marchand n'osa lui contester, et la mit en croupe derrière lui, dans le dessein, me dit il, de la donner à ses femmes.

Pendant la suite de ma route, j'eus l'occasion continuelle de voir et d'entendre cette jeune fille, qui parloit fort bien la langue turque. Elle se donna le nom de Sergie, qu'elle porte encore. Ma compassion pour son infortune fut bientôt fortifiée par mon goût pour sa figure. En approchant de la ville où j'étois attaché par mon emploi, je fus si pressé de ces deux sentiments, que je proposai à l'Arabe de me la vendre. Il n'en fit difficulté que pour en tirer un plus haut prix:

En me soumettant à ses conditions, je fis valoir ma libéralité comme une récompense de plus que j'étois bien aise d'accorder à ses services; mais au fond je tenois déjà si fort à cette innocente créature, que je n'aurois rien épargné pour l'obtenir.

Cependant l'ordre de la cour m'appelant en France pour y rendre compte de ma commission, je la laissai avec mes autres femmes sous la conduite d'un vieil Arménien que je m'étois attaché par mes bienfaits. Mon absence ne dura qu'un an, et je ne retournai point assez satisfait du traitement des ministres pour renoncer au dessein que j'avois de quitter mon poste. Les seules raisons qui m'y retinssent encore étoient quelques intérêts de commerce que je ne pouvois démêler tout d'un coup; et je dois confesser que, trois ou quatre mois de séjour en France ayant beaucoup diminué mon goût pour les femmes du Levant, je ne respirois, en partant de Marseille, que la liberté de revenir dans ma patrie, pour m'y établir par un heureux mariage.

Mais l'amour me préparoit de nouveaux pièges. Je trouvai Sergie dans un éclat de jeunesse et de beauté qui me fit oublier long-temps mes projets, et je m'attachai si fortement à elle, que toutes mes autres maîtresses eurent le chagrin de se voir entièrement négligées. Elle parut prendre les mêmes sentiments pour moi. Cependant l'excès de ma passion ne m'empêcha point de remarquer

dans son caractère quelque chose de rude, que tous mes soins ne furent pas capables d'adoucir. La paix de ma maison s'en ressentit. Aussitôt que mes préférences furent déclarées pour elle, son humeur s'exerça sur ses compagnes, quoiqu'elle n'eût pas même le prétexte de la jalousie; et dans le doute où j'étois de quel côté venoit la cause de leurs divisions, je lui sacrifiai successivement celles qui avoient le malheur de lui déplaire. Dans l'espace d'un an elle me fit revendre plusieurs belles femmes, dans lesquelles je n'avois jamais trouvé que de la complaisance et de la soumission. Hélene fut la seule qu'elle sembla respecter. La qualité de mère est un titre qui s'attire comme naturellement des distinctions entre les femmes de cet ordre. D'ailleurs le refroidissement de ma tendresse n'avoit pas diminué ma considération pour Hélène; et je n'oubliois pas qu'avec le mérite de m'avoir donné deux enfants, elle avoit celui d'être d'une race connue, et de m'avoir accordé volontairement son affection. Elle avoit dans ma maison une sorte d'autorité qui la consoloit de ne pas tenir le premier rang dans mon cœur, comme Sergie étoit flattée de l'empire que tout le monde lui connoissoit sur moi.

Ce fut dans cette situation que l'idée de la France me revenant à l'esprit, je jugeai qu'il ne me seroit pas difficile d'y retourner avec mes deux maitresses. J'avois eu le temps de faire agréer ma

démission à la cour. Ce nouveau projet fut presqu'aussitôt exécuté que conçu. Hélène et Sergie, charmées de passer dans un pays libre avec tous les agréments qu'elles pouvoient s'y promettre de ma fortune, s'unirent pour me confirmer dans ma résolution. Elles s'engagèrent à vivre dans une parfaite intelligence. Je leur promis une part égale à mes soins. Sergie se contenta de l'assurance que je lui donnai particulièrement de lui conserver toujours ma prédilection ; Hélène, fondant ses assurances sur deux enfants pour lesquels j'avois tous les sentiments d'un père, ne fut pas moins satisfaite de son partage.

Nous quittâmes l'Asie ; nous arrivâmes heureusement à Marseille. Je pris le parti de m'établir dans une province éloignée de la mienne, pour ne pas exposer mes deux maîtresses et mes enfants à la jalousie de ma famille; cette précaution m'a réussi. Je mène, depuis trois ans, une vie fort heureuse : graces à l'égalité que j'entretieus, la paix règne entre Hélène et Sergie. Elles sentent que leur bonheur en dépend. Mes enfants sont bien élevés. Je ne me suis point encore aperçu que le public ait pénétré mon secret. Enfin rien ne manque à la douceur de ma vie. Cependant je vous avoue que vos raisonnements me font naître des inquiétudes et des remords.

Ils sont si justes, lui dis-je, que je vous exhorte à ne pas les étouffer. Vous êtes chrétien, vous êtes mortel ; mais, si vous pardonnez un peu de liberté

à mon amitié, l'honneur seul doit suffire pour vous ramener aux principes de votre patrie.

Je ne poussai pas le zèle plus loin, parceque je n'étois pas moi-même à ce degré de lumière qui fait tout peser dans la balauce de la religion. Mais quelques jours après j'eus lieu de m'applaudir de mes conseils. Mon ami revint au château d'un air sombre, qui me fit deviner une partie des réflexions qui l'agitoient. Il marqua de l'impatience pour m'entretenir à l'écart; et dans une longue explication, où j'admirai cent fois l'excellence de son naturel, il me déclara qu'il pensoit à remplir tous les devoirs de la religion et de l'honneur. Mais, après m'avoir remercié de lui en avoir inspiré le désir, il me confessa qu'il y voyoit des difficultés presque invincibles. Ce n'étoit plus sa passion pour Sergie qui l'arrètoit; car il avoit reconnu tout d'un coup, me dit-il, qu'il se devoit à la mère de ses deux enfants, et que tout parloit en faveur d'Hélène. D'ailleurs il entroit dans l'âge où la chaleur des sens commence à diminuer. Mais il avoit déjà pressenti sa Géorgienne. Entre plusieurs jeunes gens auxquels il avoit observé qu'elle paroissoit aimable, il lui avoit demandé s'il n'y en avoit pas un qui lui plût; et se retranchant sur les lois de France, qui ne lui permettoient pas de vivre avec deux femmes, il s'étoit avancé jusqu'à lui promettre de ne pas ménager son bien pour lui faire un sort heureux avec un mari de son choix. La jalousie, ou sa fierté

naturelle, l'avoit éclairée sur le motif de cette proposition, sur-tout lorsqu'elle avoit considéré qu'on ne parloit de rien pour Hélène. Elle avoit fait connoître au consul qu'il lui seroit difficile de la tromper, et qu'elle se donneroit plutôt la mort que de lui voir accorder des préférences à sa compagne. Cependant il ne paroissoit point encore qu'elle le soupçonnât de penser lui-même au mariage. C'étoient les droits d'une ancienne possession qu'elle faisoit valoir, et le traité sans lequel elle prétendoit que son maître, ou son amant, n'auroit pu la forcer de quitter la Turquie. Cette réponse s'étoit faite avec des torrents de larmes qui avoient attendri l'honnête consul, et qui le flattoient par l'endroit le plus sensible, en lui persuadant qu'il étoit encore aimé.

Son récit fut accompagné d'une émotion si vive, que je le crus retombé dans toutes ses foiblesses; et ne me croyant point obligé de les combattre plus long-temps, je me serois réduit à le plaindre. Mais il ne me laissa point le temps de lui répondre : Vous avez vécu en Turquie, me dit-il, vous en savez la langue ; vous connoissez le caractère des femmes ; et j'ai parlé de vous plus d'une fois à Sergie, qui souhaite depuis long-temps l'occasion de vous voir. Personne ne seroit plus capable que vous de la faire entrer dans un plan dont vous voyez que tout l'avantage est pour elle-même. Mon cher consul, lui répondis-je sans balancer, quelque éloignement que j'aie



pour les embarras de cette nature, je ne sais point me refuser à la voix de l'honneur et de l'amitié.

Il ne restoit qu'à me donner l'occasion de voir Sergie. J'offris avec la même satisfaction de me rendre à la ville sous le plus simple prétexte, et de descendre chez le consul, que je n'avois jamais vu dans sa maison. Le comte, mon neveu, m'accompagna sans avoir aucune part au secret de l'aventure; et je tirai beaucoup d'avantage de sa présence pour me procurer toute la liberté dont j'avois besoin dans ma commission.

Je fus présenté à Sergie comme un Français à demi turc qui conservoit beaucoup d'estime pour les femmes d'un pays dont il avoit amené la sienne. Dans les mouvements passionnés qui l'agitoient, elle prit tout d'un coup de la confiance pour moi. A peine eut-elle reçu mes premiers compliments dans sa langue, que, se plaignant de ses malheurs, elle me demanda quelques moments d'entretien. Le consul avoit affecté de s'éloigner, et je fis signe au comte de le suivre. Lorsque je fus seul avec elle, ses confidences me furent annoncées par un déluge de pleurs. Ensuite, composant un peu mieux son visage, elle me pria de l'écouter. L'histoire qu'elle me fit de son esclavage et de ses amours ressembloit assez à celle que j'avois entendue, à l'exception de sa naissance, dont elle me dit qu'elle avoit toujours fait mystère au consul, par ménagement pour une

malheureuse famille dont elle ne vouloit point augmenter les disgraces : mais n'ayant plus d'autre ressource, ajouta-t-elle, pour obtenir ma pitié et celle des honnêtes gens dans un pays étranger, elle ne me cachoit point qu'elle étoit d'une race fort noble de Géorgie, et qu'elle avoit été enlevée, dès l'âge de dix ans, avec une mère veuve, qui étoit morte de douleur peu de temps après ; qu'en mourant cette chère mère lui avoit laissé un témoignage de son origine dans un écrit de sa main; que pour elle, ayant été conduite à Alep par un marchand d'esclaves, elle n'avoit pas cessé de déplorer son sort jusqu'à l'aventure du désert, où changeant de maître, et se voyant bientôt entre les mains d'un Français, elle avoit commencé à se promettre quelque chose de la bonté du ciel ; que les faveurs qu'elle avoit reçues chez le consul avoient soutenu ses espérances, jusqu'à lui faire trouver de la douceur dans cette nouvelle situation ; qu'il l'avoit traitée en effet avec une distinction qui l'avoit fait consentir à le suivre, lorsqu'il s'étoit déterminé à changer de séjour, quoique les lois turques ne permissent point aux chrétiens d'enlever une esclave des états du grand-seigneur ; enfin, que loin de souffrir à regret une autre femme, qui partageoit l'affection de son maître avec l'avantage d'en avoir deux enfants, elle s'étoit réjouie de se voir donner une compagne de sa nation ; mais qu'elle n'étoit partie que sous la condition

religieusement jurée de ne jamais perdre l'égalité du rang, et qu'elle étoit si ferme dans cette prétention, que tous les supplices ne lui feroient pas abandonner ses droits; que cependant le consul avoit la cruauté de l'exiger; qu'il lui avoit proposé lui-même cette horrible injustice, au mépris de ses serments, sans lui tenir compte de six ans d'amour et de services, sans être touché de ses larmes et de son désespoir; qu'elle imploroit ma pitié, mon secours, mes conseils; que l'offre qu'il lui faisoit de la marier avec l'homme qu'elle voudroit choisir étoit une marque du plus injurieux mépris; que cet excès d'indifférence pour une femme qu'on avoit adorée étoit plus insupportable que la mort même; que dans le dessein qu'elle avoit déjà formé de se la donner, elle recevoit quelque consolation d'avoir un témoin de ses derniers sentiments; et qu'au fond elle n'avoit rien à regretter dans la vie, puisqu'elle se voyoit aussi malheureuse du côté de l'amour, qu'elle l'avoit été presqu'en naissant par les persécutions de la fortune.

Après cet emportement de douleur et ce flux d'éloquence orientale, elle me présenta l'écrit dont elle m'avoit parlé, où je lus en effet qu'une femme, qui se disoit sa mère, rendoit témoignage, au dernier moment de sa vie, que la jeune personne qui avoit le malheur d'être esclave avec elle étoit fille d'un seigneur géorgien qu'elle nommoit. Je lui rendis son billet, avec une

profonde révérence qui, lui fit juger avantageusement de l'opinion que je prenois d'elle. Il ne portoit néanmoins aucune marque qui pût empêcher de le prendre pour une fiction. Mais quoique je connusse la facilité des Géorgiennes à s'exprimer, et le tour romanesque qu'elles savent donner à leur langage, j'avois cru distinguer dans le sien un ton si noble, et des apparences si naturelles de bonne foi, que j'en fus assez frappé pour la regarder avec plus de respect que je n'en avois conçu pour elle sur le récit du consul. Sa figure n'étoit pas moins propre à m'en inspirer. C'étoit une brune de la plus belle taille, dont l'âge ne paroissoit pas fort au-dessus de vingt ans. Je ne fus pas surpris qu'elle eût fait long-temps de fortes impressions sur un homme aussi sensible que le consul, et je commençai à craindre qu'il ne lui en coûtât beaucoup pour en surmonter les restes. Mon embarras, au dernier moment, fut à chercher ma réponse. J'étois venu pour gagner la confiance de Sergie, et je n'avois pu prévoir qu'elle me seroit accordée sur-le-champ avec si peu de réserve. Il y auroit eu de l'imprudence à lui faire connoître que j'étois déjà informé de ses peines ; et les supposant sincères, je devois craindre de les redoubler. Aussi pris-je le parti de me renfermer dans quelques assurances de service, avec le soin d'ajouter que, connoissant à fond le caractère du consul, je me rendois garant de toutes ses promesses. Je saurai, lui dis-je, le fond de ses sentiments. Il me

permettra de vous voir ; et vous me trouverez, madame, tout le zèle d'un Turc à vous obliger. Elle me promit d'attendre plus tranquillement mes explications. Dans le reste de notre entretien, je parlai avec admiration de son esprit et de ses charmes, et je lui fis une peinture adroite de tous les avantages qu'une femme de son mérite pouvoit se promettre en France, lorsqu'elle y paroitroit dans une situation digne d'elle.

Mes flatteries eurent du moins le pouvoir d'arrêter ses larmes. Mais lorsque je commençois à m'applaudir de ma négociation, une autre scène vint augmenter mon embarras. Hélène, qui n'étoit pas encore informée des vues du consul, avoit reçu de sa compagne des reproches fort amers, et n'avoit répondu qu'en désavouant le dessein qu'on lui attribuoit de vouloir régner seule. Elle n'avoit pas persuadé Sergie ; mais se croyant elle-même intéressée dans un incident qu'elle ne comprenoit pas, elle ne put remarquer que le consul avoit pris soin de la tenir occupée pendant ma visite, et que j'étois demeuré seul avec sa compagne, sans former des soupçons qui lui firent souhaiter aussi de me voir. Elle savoit, comme Sergie, que j'avois fait un long séjour au Levant et que j'en étois revenu avec une femme turque. Son intérêt propre ou sa curiosité, qui lui avoit fait tout observer, me l'amena lorsque je pensois à rejoindre le comte. Sergie me la fit connoitre, par quelques plaintes de la hardiesse

qu'elle avoit de nous interrompre. Mais loin de s'en offenser, elle répondit avec modération, que, n'ayant point de reproche à se faire, elle étoit bien aise de se justifier devant moi, sur toutes les peines dont elle ne doutoit pas que Sergie ne m'eût entretenu, et qu'elle se croyoit d'ailleurs le même droit de rechercher ma connoissance et mon amitié. Le consul m'avoit averti qu'il ne l'avoit informée de rien; de sorte qu'ayant conçu dans un instant la nature de leur démêlé, je n'eus pas de peine à les satisfaire toutes deux, en répétant que cette affaire ne me paroissoit qu'un malentendu dont je leur promettois l'éclaircissement. Sergie se contenta de protester, avec beaucoup de fierté, qu'elle ne souffriroit jamais de mépris. Hélène jura qu'elle étoit injustement accusée. Je les priai de se fier à ma promesse; et partageant mes éloges entre elles, je regrettai, comme je l'avois déjà fait avec Sergie, qu'elles ne fussent point dans un état qui pût leur assurer en France tous les agréments qu'elles méritoient avec des qualités si distinguées. Hélène m'entendit. Notre fortune, me dit-elle, et nos engagements s'y opposent. Cette idée, que je voulois leur inspirer, étoit le fond de toutes mes espérances, dans l'entreprise que j'avois formée de me rendre utile à mon ami. Je crus avoir gagné beaucoup en laissant derrière moi la semence d'une réflexion si séduisante, et je me retirai fort satisfait de ma première visite.

J'étois convenu avec le consul, que, pour éviter toute apparence d'un dessein concerté, nous ne demeurerions pas à dîner chez lui; et cet arrangement lui avoit fait croire qu'il pouvoit se dispenser sans affectation de me faire voir Héléne. Mais lorsqu'il eut appris que je l'avois vue, et qu'il sut de moi-même que j'augurois bien de ma commission, il nous retint par les plus vives instances. J'évitai de l'entretenir seul et je lui recommandai seulement de ne rien changer à sa conduite. Le dîner fut agréable. La Turquie et ses usages firent le sujet d'une conversation fort animée, où le chagrin des dames ne les empêcha point d'entrer d'assez bonne grace. En les quittant, je demandai au consul, en leur présence, la permission de les revoir souvent : il me l'accorda dans les meilleurs termes, et je fis connoître à Sergie, par quelques signes, que j'en userois pour la servir.

Quoique je ne pense point à la justifier, il est vrai que les évènements ne tournèrent point en sa faveur. En arrivant au château du comte, je trouvai un courrier qui m'apprit que ma fille étoit dangereusement malade. Mon gendre me pressoit de me rendre incessamment chez lui; et je n'avois pas besoin de cette exhortation pour voler auprès d'une chère fille qui me tenoit lieu de tout. J'y passai quinze jours entiers, pendant lesquels Sergie eut peu de part à mes soins. Cependant ma fille fut à peine hors de danger, que

je pensai à retourner chez le consul : mais lorsque je me disposois à partir, je le vis arriver lui-même chez mon gendre, où son premier empressement fut de me conduire à l'écart. Il ne put ouvrir la bouche, sans avoir versé quelques larmes. Le croirez-vous jamais? me dit-il. Sergie a juré ma mort. Elle a déjà tenté deux fois de me faire ôter la vie. Ensuite il me raconta que cinq ou six jours après ma visite un jeune homme de la ville, du nombre de ceux auxquels il avoit remarqué de l'inclination pour cette femme, étoit venu l'avertir qu'elle lui avoit proposé de se donner à lui, s'il vouloit la rendre libre par la mort du consul; que, pour l'encourager au meurtre, elle lui avoit offert avec son cœur une grosse somme d'argent qu'elle se permettoit d'enlever, et qui devoit leur servir à chercher un asile hors de France; que ce jeune homme, quoique fort amoureux jusqu'alors, ne l'avoit écoutée qu'avec horreur : mais qu'en faisant vœu de ne la revoir jamais, il n'avoit pas laissé de lui demander le sujet d'une haine si noire; qu'elle s'étoit défiée de cette question, et que, prenant tout d'un coup un visage riant, elle l'avoit raillé de ne pas comprendre que c'étoit une épreuve à laquelle elle avoit voulu mettre son amour; qu'ensuite, feignant de n'y plus penser, elle ne lui avoit parlé que de sa fuite, comme d'une résolution sérieuse, et qu'elle avoit continué de s'offrir à lui, s'il vouloit fuir avec elle; qu'il avoit feint lui-même

d'accepter cette proposition, dans le seul dessein d'en avertir le consul, et d'oublier une si dangereuse femme; mais qu'elle avoit exigé que leur départ ne fût pas rejeté plus loin que la nuit suivante, et que le jeune homme avoit à peine eu le temps de se décharger de cet horrible secret.

Eh! quel parti prîtes-vous? demandai-je au consul dans l'excès de mon étonnement. Il me dit qu'il s'étoit contenté de la resserrer sur-le-champ dans sa chambre, où elle étoit encore sous la clef; mais qu'il n'étoit pas à la fin de son récit: que ne m'ayant pas trouvé chez le comte, où il s'étoit rendu aussitôt pour recevoir mes conseils, il avoit pris la résolution d'attendre mon retour; que pendant les jours suivants il avoit laissé Sergie dans sa solitude, sans lui donner la moindre connoissance des lumières qu'il avoit reçues, et sans cesser de la faire traiter avec décence; qu'elle avoit marqué d'abord de la tristesse et de l'inquiétude, mais qu'ensuite ayant paru s'accoutumer à sa situation, elle avoit parlé avec douceur au domestique qui la servoit; que cette familiarité avoit augmenté de jour en jour; et qu'enfin, elle lui avoit fait aussi toutes les propositions qu'on vient de lire, avec cette seule différence, que, pour flatter son orgueil, elle lui avoit offert de le rendre un grand seigneur en Géorgie. Le domestique étoit un garçon timide, que des offres de cette nature avoient moins tanté qu'effrayé, et qui n'avoit rien eu de si pressant

que d'en avertir son maître. Ce fut hier, ajouta le consul avec de nouvelles marques de consternation, hier au soir, que tous ces attentats furent proposés. Quelle récompense pour tant de bienfaits!

J'étois aussi pénétré que lui d'horreur et d'indignation. Cependant je ne pouvois comprendre qu'une femme sans éducation, même sans principes, telle que devoit être une esclave qu'il avoit achetée presque dans l'enfance, fût capable de ces monstrueux emportements, sans une raison plus forte que toutes celles dont j'étois informé. Je concevois bien que dans le chagrin de mon absence, et dans le doute de ma fidélité, tous les transports de Sergie avoient pu renaître, et qu'ils l'avoient pu conduire au dernier désespoir : mais lorsqu'elle m'avoit parlé de vengeance, elle n'avoit menacé que sa propre vie; et je voyois toute sa haine attachée au consul, avec un oubli d'elle-même qui sembloit démentir sa fierté. Je ne fis pas difficulté de demander à mon ami s'il n'avoit pas négligé la précaution que je lui avois recommandée de ne rien changer à sa conduite. Il m'avoua en rougissant que le jour même de ma visite, ayant remarqué de l'agitation dans Hélène, qui lui étoit devenue plus chère depuis ce qu'il pensoit à faire pour elle, il lui avoit confié toutes ses vues dans un entretien particulier, et que, pour la rassurer entièrement, il avoit passé la nuit suivante avec elle. Je ne doutai plus que Sergie ne

les eût observés, et que de si cruelles préférences n'eussent redoublé toutes ses fureurs. Mais il étoit trop tard pour y chercher du remède. Que ferez-vous d'elle? demandai-je au malheureux consul. Il me répondit qu'il étoit venu pour me consulter. Je ne vois plus d'autre parti, lui dis-je, que de la renvoyer au Levant avec une somme qui la mette à couvert de l'indigence, et de la faire conduire jusqu'à Marseille par un guide assez sûr pour vous répondre de son embarquement. Il approuva ce conseil : mais, craignant de ne pouvoir le faire goûter à Sergie, il me conjura de prendre cette nouvelle commission. J'y consentis d'autant plus volontiers, qu'avec l'occasion de justifier mon absence, que je ne me serois pas pardonnée pour toute autre cause, j'avois celle d'approfondir un mystère qui me laissoit encore de l'incertitude.

Dès le matin du jour suivant je me rendis à la ville, où ma première attention fut de savoir d'Hélène quelle idée elle avoit prise de sa compagne dans une longue familiarité, et s'il n'étoit rien arrivé depuis ma visite qui lui eût fait naître des soupçons. Elle me dit qu'à la réserve d'une excessive hauteur, elle n'avoit jamais reconnu que de la droiture et de la bonté dans Sergie; mais que, sans s'attendre à de si furieuses extrémités, elle avoit jugé, en apprenant les résolutions du consul, qu'elles ne s'exécuteroient pas sans trouble; qu'elle l'en avoit averti, et qu'il

avoit trop compté sur le premier effet de mes soins, dont mon absence avoit ruiné apparemment tout le fruit. Après cette explication, dont je tirai du moins quelques lumières pour mon entreprise, je me fis conduire à la chambre de Sergie. Elle n'avoit vu personne depuis ses dernières propositions; et le refus du domestique ayant dû la jeter dans de vives inquiétudes, je ne sais à quoi elle s'attendoit : mais je la trouvai assise près d'une table, la tète appuyée sur une main, et je crus remarquer sur son visage les traces de ses larmes. Quoiqu'elle dût me reconnoître aisément, elle ne fit aucun mouvement pour se lever; et le seul changement qu'elle mit dans sa posture fut d'étendre sur ses yeux les doigts de la main qui soutenoit sa tête. Ainsi, paroissant affecter de ne me pas voir, elle reçut avec la même indifférence quelques mots de civilité que je lui dis en entrant. Elle ne me fit aucune réponse; et son silence me donna le temps de prendre une chaise sur laquelle je m'assis devant la sienne.

Je ne me plaignis point du refus qu'elle faisoit de me regarder et de me répondre. Mon premier discours ne contint que des excuses d'une absence trop longue et trop nécessaire, qui avoit retardé malgré moi l'exécution de mes promesses. Je lui parlai de ma fille, de la tendresse que je lui devois, de sa maladie, qui m'avoit fait craindre de la perdre, et qui m'avoit fait passer quinze jours au chevet de son lit; enfin je donnai à cette raison

toute la force qu'elle pouvoit recevoir de la vérité. Sergie demeura dans la même posture et dans le même silence. Je lui dis que, dans le chagrin que je ressentois de n'avoir pu revenir plus tôt à la ville, je me reprochois particulièrement de ne lui avoir pas expliqué les véritables sentiments du consul, dont il s'étoit ouvert à moi comme à son meilleur ami, et qu'ayant même été chargé de l'en instruire dans ma première visite, je n'avois différé à lui donner cette satisfaction, que pour me procurer à moi-même l'honneur d'être mieux connu d'elle, et le temps de mériter sa confiance ; que l'âge du consul, de justes mouvements de religion, et la soumission qu'il devoit aux lois de son pays, l'obligeant d'abandonner un genre de vie qu'il s'étoit permis dans sa jeunesse, il avoit pensé à s'engager dans un mariage légitime ; que son choix n'avoit pu tomber que sur l'une de ses deux maîtresses ; que toutes les préférences de son cœur avoient été pour sa chère Sergie, et qu'il n'avoit rien mis en balance avec elle : mais qu'on lui avoit représenté, comme l'indispensable obligation d'un homme d'honneur, de ne pas rendre ses enfants malheureux, dans un pays où leur naissance entraînoit la perte de tous les droits de la société, lorsqu'elle n'étoit pas réparée par les cérémonies de l'église ; qu'une raison si forte l'avoit porté à se faire violence, à sacrifier ses propres inclinations au devoir, sur-tout lorsqu'il avoit considéré que son âge n'étoit plus celui

du plaisir, et que celle de ses deux maîtresses qui deviendroit sa femme ne seroit pas la plus heureusement partagée ; mais qu'en se déterminant à ce sacrifice, il ne s'étoit occupé que du bonheur de Sergie ; qu'il avoit ajouté que dans une jeunesse si peu avancée, avec tant de graces et de perfections, elle pouvoit espérer mille avantages auxquels il étoit en état de contribuer par ses bienfaits, et qu'il s'étoit proposé, pour lui faire un sort heureux, de lui donner un tiers de son bien : non qu'il voulût l'éloigner de lui, ou lui ôter le rang qu'elle tenoit dans sa maison, puisqu'au contraire, s'il n'eût pas trouvé de l'injustice dans un pays libre à se prévaloir de ses droits pour la retenir, il auroit souhaité, pour sa propre satisfaction, de l'avoir toujours sous les yeux, partageant avec Hélène ses attentions, ses complaisances, et l'autorité même, dont il reconnoissoit qu'elle n'avoit jamais abusé ; mais que c'étoit pour elle, pour le bonheur de sa chère Sergie, qu'il auroit consenti à se priver du sien ; que telles avoient été ses dispositions ; que les ayant connues par les plus intimes communications de l'amitié, j'en prenois le ciel à témoin, et qu'elle devoit se souvenir que je m'étois rendu le garant de mon ami.

J'avois mis dans le ton de ce discours toute la tendresse qui peut être exprimée par la voix, et j'allois traiter un sujet plus grave avec la même douceur ; mais je fus interrompu par Sergie. Elle

me dit assez brusquement, sans cesser de se couvrir les yeux, qu'elle me croyoit homme d'honneur, mais que je ne lui persuaderois pas que ses oreilles et sa vue l'eussent trompée. Je la priai de m'apprendre ce que je ne pouvois savoir que d'elle-même. Hé bien, monsieur, reprit-elle en me regardant enfin d'un air troublé, comme si ses souvenirs eussent réveillé sa fureur, apprenez donc que la nuit même d'après votre visite, lorsque j'avois pris la résolution d'attendre l'effet de vos promesses, j'ai surpris le consul avec Hélène, dans des familiarités qu'il n'avoit plus avec moi depuis long-temps, et j'ai entendu le serment d'une fidélité qu'il ne vouloit plus avoir que pour elle. C'est Hélène que j'aurois soupçonnée de perfidie, et ma première vengeance seroit tombée sur elle, si je n'avois continué d'entendre qu'elle a plaint mon sort, et qu'elle a demandé grace pour moi. Je n'ai pu soutenir cette humiliation. La force et la connoissance m'ont manqué dans le lieu où j'étois; et je me suis trouvée si foible en revenant à moi, qu'à peine ai-je pu me traîner jusqu'à ma chambre. Mais je ne vous dissimulerai pas que cette foiblesse a fait place aux plus furieux transports: je serois vengée si j'avois été mieux servie. On est instruit sans doute de mes résolutions, car mon sort est de me livrer à des traîtres. Que m'importe? La vie n'est plus rien pour moi. Dites au consul qu'il n'a qu'un moyen pour sauver la sienne;

c'est de me poignarder de ses propres mains, s'il n'aime mieux me livrer à celles de la justice.

Elle remit la main devant ses yeux; mais des ruisseaux de larmes se faisoient un passage entre ses doigts. J'avoue que, malgré l'impression qui me restoit de ses noirs desseins, je ne pus me défendre de quelque attendrissement à la vue d'une douleur si vive et si naturelle. Dans les suppositions, qui n'étoient pas sans vraisemblance après ce qu'elle avoit entendu, il me parut beaucoup moins surprenant qu'une femme si fière, qui s'étoit crue long-temps adorée, et qui de l'aveu même du consul avoit relâché quelque chose des droits qu'il lui avoit donnés sur son cœur, pour consentir à vivre dans l'égalité avec sa compagne, regardât l'inconstance de son amant comme le dernier des outrages, sur-tout si l'amour avoit quelque part à ses sentiments. Il est vrai que le consul étoit un homme d'environ soixante ans; mais elle n'avoit jamais connu que lui; et la retraite où elle n'avoit pas cessé de vivre en France éloignoit toutes sortes de soupçons. Ces idées me rendant quelque disposition à la servir, je ne désespérai point qu'en l'éloignant de la cause de ses peines, et la traitant avec un peu d'indulgence, on ne pût la ramener à des sentiments plus modérés, sans se jeter dans l'embarras de la renvoyer en Turquie; ressource extrême, dont l'exécution avoit ses difficultés, pour peu qu'elle

y apportât de résistance, et qui l'exposoit d'ailleurs à perdre quelques notions de christianisme qu'elle avoit commencé à recevoir. Je fis usage aussitôt de cette réflexion, et je lui proposai de quitter la maison du consul, pour mener, lui dis-je, une vie plus libre et plus douce dans quelque séjour agréable que je lui promis de faire dépendre de son choix. Vous n'y manquerez de rien, ajoutai-je; vous serez maîtresse de vous-même; je vous garantis mes soins et ma protection. Avec mille charmes, qui vous font admirer dans un pays où la plus forte passion des hommes est pour les femmes aimables, qui sait à quoi la fortune vous destine? Et quand vous ne tireriez pas d'autre avantage de mes offres que de vous rendre indépendante du consul et d'Hélène, pouvez-vous être mieux vengée?

Soit que la crainte eût eu plus de part à ses agitations que l'amour, soit qu'elle crût devoir les soumettre à la nécessité, elle me demanda plus paisiblement ce que je voulois donc faire d'elle, et comment j'espérois faire oublier au consul...... Je l'interrompis. Tout est oublié, lui dis-je, et ce n'est pas une marque de haine. Si vous prenez quelque confiance à mes offres, vous êtes libre dès aujourd'hui. Je regardai son silence comme un consentement. Le consul attendoit avec impatience le succès de ma visite. Je me hâtai de lui porter d'heureuses explications; et nous

certâmes ensemble que, sans perdre un instant, je me chargerois moi-même de conduire Sergie dans un couvent peu éloigné, où, sous prétexte de se faire mieux instruire des pratiques de la religion, elle passeroit quelque temps, que nous emploierions à lui procurer un établissement solide. Je n'eus pas de peine à la faire entrer dans ce projet. Il fut exécuté dès le même jour. La voiture qui nous conduisit fut chargée des libéralités du consul, sans compter les engagements qu'il prit avec moi pour une dot telle qu'il l'auroit faite à sa fille. Notre recommandation fit traiter Sergie avec des égards qui flattèrent son orgueil, et mes promesses pour l'avenir achevèrent de la rendre tranquille.

Le mariage du consul s'étant célébré sans éclat, cette cérémonie apporta moins de changement au sort d'Hélène qu'à celui de ses enfants, qui vinrent prendre aussitôt possession de tous les droits auxquels ils étoient appelés par leur naissance. Je ne vis que des apparences de satisfaction dans le consul : mais elle dura peu. Trois mois après une maladie ordinaire lui enleva sa femme, et la douleur qu'il en eut me parut vive et sincère.

Je n'avois pas cessé de voir Sergie aussi souvent que la bienséance me le permettoit dans ma propre situation. Chaque visite m'avoit fait remarquer quelques progrès dans ses sentiments et dans ses manières; et la tranquillité du cloître semblant

relever l'éclat de sa beauté, je ne doutois pas que, lorsqu'elle se lasseroit de sa retraite, elle ne trouvât l'occasion de s'établir heureusement. Avec quelques précautions que nous eussions déguisé ses aventures, il étoit impossible que la discrétion n'eût pas manqué à tant d'acteurs ou de témoins. Les dernières scènes n'étoient pas ignorées. Mais on savoit aussi l'intérêt que le consul avoit continué de prendre à sa fortune; et cette attention, qu'on ne pouvoit lui supposer pour une femme indigne de ses soins, avoit au moins balancé les plus fâcheuses impressions. Ensuite, lorsque le témoignage des religieuses avoit été à l'honneur de sa conduite, et de mille bonnes qualités qu'elle possédoit réellement, la voix publique lui étoit devenue si favorable, qu'on ne s'entretenoit que de son mérite et de sa beauté. Les plus honnêtes gens du canton avoient cherché l'occasion de la voir; et leurs éloges, qui ne pouvoient être suspects, intéressoient tout le monde à son bonheur. Elle me dit un jour qu'un jeune homme, dont je connoissois le nom et les avantages, lui avoit fait offrir son cœur et sa main. Je lui demandai, avec une joie fort vive, si je m'étois trompé dans mes prédictions, et comment elle avoit reçu cette offre? Elle me répondit modestement qu'elle en étoit flattée; qu'elle n'avoit aucun éloignement pour l'accepter : mais qu'elle sentoit le besoin d'une plus longue retraite pour acquérir des vertus

qui lui manquoient, et se rendre digne de l'affection d'un honnête homme. Je louai ce sentiment en l'exhortant néanmoins à profiter d'une ouverture dont je relevai le prix. Elle n'en demeura pas moins ferme dans sa résolution.

Elle m'avoit fait cette confidence avant que le consul eût perdu sa femme. Quelques jours après sa perte, dans une visite d'amitié qu'il me rendit, je lui parlai de l'espérance que j'avois de voir bientôt le sort de Sergie fixé par un heureux mariage. Il poussa un cri que je pris d'abord pour une marque de joie. Mais, après m'avoir regardé quelques moments sans ouvrir la bouche : Que je suis à plaindre, me dit-il enfin ! je ne survivrai point à mon malheur. Il faut, continua-t-il, que je vous fasse l'aveu de toute ma foiblesse. Sergie n'est pas sortie de mon cœur. Je n'ai jamais eu de plus forte passion. En perdant Hélène, mon espérance étoit de me consoler avec Sergie, de la rappeler, de lui rendre une place qu'elle n'a jamais perdue dans mon affection ; en un mot de l'épouser. Pourquoi ne ferois-je pas pour elle ce que j'ai fait pour Hélène, et pour moi-même ce que j'ai fait pour mes enfants ? La résolution en étoit prise, je n'aurois attendu que le terme de mon deuil. Mais vous m'apprenez qu'elle se destine à un autre ; il ne me reste qu'à suivre Hélène au tombeau.

Malgré toute l'amitié que je croyois devoir à

celle du consul, je trouvai quelque chose de bizarre, à son âge, dans le retour d'une si forte passion, sur-tout pour une femme qu'il ne devoit pas regarder du même œil que moi, lorsque n'étant pas si bien informé du changement de son caractère, il ne pouvoit trouver dans sa mémoire que de justes raisons de la mépriser. Cependant sa peine me parut si vive, et je connoissois si bien la force du même pouvoir, que ma pitié l'emporta sur les inspirations d'une morale plus dure. La religion me fournit aussi quelques motifs d'indulgence pour un dessein qui ramenoit Sergie à ses premiers liens par une voie légitime, et qui rendoit comme une seconde mère aux enfants du consul, dont elle avoit partagé si long-temps le soin avec Hélène. Dans cette idée, je me réduisis à lui faire craindre les difficultés qui se présentoient naturellement de la part d'une jeune personne qu'il avoit rendue lui-même indépendante de son secours, et qui pouvoit avoir pris des sentiments plus vifs qu'elle ne me l'avoit témoigné pour un amant d'un âge convenable au sien. J'aurois cru le tromper en lui donnant de meilleures espérances.

Il ne laissa point de me charger de ses offres avec toute la chaleur qu'il avoit conservée de son séjour au Levant; et dans la crainte d'augmenter son désespoir, j'acceptai sa commission sans répliquer. Dès le jour suivant je me rendis au

couvent de Sergie. Après l'avoir entretenue de la mort d'Hélène, dont elle étoit informée, et qu'elle regretta fort amèrement, je lui fis une vive peinture des dispositions du consul. Elle m'écouta d'un air modeste; et lorsque j'eus cessé de parler, elle me fit cette réponse, dont la noblesse fera toujours mon admiration : Après les disgraces et les humiliations dont vous avez été témoin, je ne vous dirai pas, monsieur, que l'amour m'intéresse vivement pour le consul : mais je suis sûre qu'il m'aime. Je connois son cœur : une passion telle qu'il l'a sentie pour moi n'en peut être sortie tout-à-fait. Je lui dois la vie et la liberté; il est juste que je serve à son bonheur. Ainsi je suis disposée à l'épouser.

Quelques larmes, je ne le dissimulerai point, furent les premiers interprètes de mes sentiments. Je me baissai avec respect vers la bouche, vers le cœur d'où cet oracle de vertu et d'honneur étoit parti. Je félicitai la charmante Géorgienne d'un si glorieux fruit de sa retraite et de ses réflexions; mais je n'en jugeai pas moins que la générosité ne s'acquérant point par des efforts, la sienne devoit être dans le fond de son caractère. Elle eut la modestie de prétendre qu'elle en avoit l'obligation aux fréquents entretiens que j'avois eus avec elle. Je la quittai dans un transport de joie pour aller porter cette heureuse nouvelle au consul. Il la reçut comme l'unique bien de

sa vie, et le mariage fut célébré peu de jours après.

Je ne pus me défendre d'assister à la fête. Mais l'exemple d'une femme qui faisoit le sacrifice de sa jeunesse à de simples mouvements de reconnoissance me fit sentir, plus vivement que jamais, ce que je devois au ciel; et n'ayant plus rien d'ailleurs à prétendre ni à désirer au monde, je me déterminai à le quitter entièrement pour achever ma triste vie dans la retraite. Les personnes à qui je m'adressai consentirent à me recevoir dans une de leurs abbayes, où la libéralité de mon neveu fournit à mon entretien. J'y attends, avec plus d'impatience que de crainte, l'heureux jour qui doit me réunir avec ce que la cruelle mort m'a ravi.

N. B. On a retranché des premières éditions de ces mémoires l'histoire du consul et de ses deux femmes, parceque la seconde de ces deux dames vivoit encore : mais sa mort donnant aujourd'hui plus de liberté, on croit pouvoir ajouter qu'elle perdit le consul après deux ans de mariage; et qu'à l'âge de vingt-trois ans, avec une grosse fortune, un état honorable, et la réputation d'un mérite égal à sa beauté, elle se vit recherchée de la première noblesse de la province. Sa préférence fut pour le jeune homme qui s'étoit offert à elle dans un temps moins heureux. L'auteur des mémoires, qu'elle ne manqua point de consulter sur

ce choix, y trouva un nouveau motif d'estime pour son caractère. Elle fut adorée toute sa vie d'un mari qui n'avoit pas quatre ans plus qu'elle, et qui joignoit de la naissance à toutes les qualités de l'esprit et du cœur. On doute s'il vit encore; mais il est certain qu'il a survécu long-temps à l'auteur des mémoires.

FIN DU PREMIER VOLUME.









